

FRACINET

LE **C**OSTUME

HISTORIQUE

—  
4<sup>e</sup> LIVRAISON  
—

FIRMIN DIDOT ET C<sup>ie</sup>

PARIS

ES

# EUROPE BARBARE

LES HABITANTS PRIMITIFS. — TYPES FOSSILES.  
 GUERRIERS DU MONDE BARBARE, C'EST-A-DIRE PLACÉ EN DEHORS  
 DE LA CIVILISATION GRECO-LATINE.  
 AGES DE LA PIERRE, DU BRONZE ET DU FER.

PLANCHE DOUBLE.

Les hommes qui figurent dans cette planche sont loin d'être contemporains les uns des autres. Les guerriers armés de bronze et de fer sont de la famille de ceux qui ont détruit l'empire romain, Celtes ou Gaulois, Germains ou Teutons, Slaves ou Sarmates, Scythes, Finnois et Tartares, tous asiatiques, se retrouvant lors de la grande invasion des barbares du Nord aux quatrième et cinquième siècles de notre ère sous les noms de Visigoths, Suèves, Alains, Vandales, Burgondes ou Bourguignons, Francs, Huns, Hérules, Rugiens, etc., dont les attaques successives amenèrent la chute définitive du vieil empire d'Occident, cinq cent sept ans après la bataille d'Actium, douze cent vingt-neuf ans après Romulus. Mais Rome était encore loin d'exister alors que certains des hommes de l'âge de la pierre, représentés ici, s'agitaient sur le vieux sol européen, dans les profondeurs duquel l'investigation moderne les retrouve aujourd'hui gisants.

Avec les anthropologues, et ce qu'ils appellent pittoresquement la *chronométrie préhistorique*, basée sur les étages géologiques, on se trouve reporté maintenant bien au delà de toutes les antiquités classiques. Qu'est-ce que l'ancienneté des Grecs et des Romains, d'une ère des Olympiades remontant à l'an 776 avant notre ère, de la guerre de Troie datant du onzième ou douzième siècle? Le déluge de Noé, selon l'estimation généralement reçue, date d'environ trente siècles : les temps historiques de la vieille Égypte, selon les listes de Manéthon, vont jusqu'à l'an 5004 avant notre ère ; les légendes des Chinois et des Indous elles-mêmes ne paraissent guère remonter beaucoup plus loin. Que deviennent de semblables antiquités en regard des chiffres donnés par les géologues et les naturalistes?

Certes la science de ces investigateurs du passé, et malgré le nom de leur chronométrie, n'en est point encore à posséder les instruments de précision étroite qui servent à mesurer le temps en toute certitude. On peut bien, à l'aide d'un chronomètre marchant par l'action d'un ressort comme les montres ordinaires, mesurer le temps qui s'écoule ; mais il n'en va pas de même pour marquer le temps écoulé dans l'inconnu du monde préhistorique ; aussi les évaluations données offrent-elles de grands écarts entre elles, et là où les darwinistes parlent de millions d'années qui nous séparent des temps glaciaires dont l'homme fut contemporain, d'autres ne comptent que par

6-11-6



centaines de mille années pour la formation des couches géologiques étagées depuis ces mêmes temps. En s'en tenant aux *minima*, que deviennent les chiffres des temps historiques ?

Selon les données les plus récentes, l'homme primitif date de ce que, en géologie, on appelle les temps *tertiaires*, et peut-être même des temps *secondaires*. Il a précédé les temps *glaciaires*, et les races *quaternaires* appartenant à ces derniers temps, regardées d'abord comme les aînées, ont eu des prédécesseurs.

Nous ne pouvons que renvoyer aux ouvrages spéciaux traitant de ces matières, et dans lesquels une science née d'hier, et marchant à grands pas, *l'archéologie préhistorique*, a pris à tâche de faire pour l'histoire de l'homme ce que de Buch, Élie de Beaumont et Cuvier ont fait jadis pour l'histoire du globe. La consultation de ces études spéciales est indispensable à cause du lexique particulier que toute science nouvelle forme à son usage. C'est dans les livres de géologie qu'il faut apprendre à distinguer, par exemple, les terrains *d'alluvion* de l'époque quaternaire, le *diluvium* et le *postdiluvium*, où, selon l'étage, on rencontre les mastodontes, des rhinocéros, le mégathérium, les mylodons, le scelidothérium, des tatous, des glyptodons, etc., et c'est avec l'anthropologie que l'on voit, parmi ces monstres et dans ces mêmes couches de terrain, les débris du squelette humain, les haches et les outils de silex taillés par la main du chasseur et de l'ouvrier, et que l'on apprend comment on est parvenu à reconstituer nos premiers ancêtres avec tous les principaux traits de leurs caractères ethniques.

L'homme aurait traversé deux époques géologiques, et en serait maintenant à la troisième. Rien n'autorise à regarder l'Europe comme le point de départ de *l'espèce*, ni comme le lieu de formation des races primitives. C'est en Asie qu'il faudrait surtout les chercher. Dès les temps quaternaires, l'homme ne présente pas l'uniformité de caractères qui supposerait une origine récente. L'espèce est déjà composée de plusieurs races distinctes, et peut-être, dit M. de Quatrefages qui nous sert de guide en tout ceci, peut-être la guerre des races remonte-t-elle jusque-là.

Le type le plus primitif, que l'on ne connaît réellement point, semble avoir dû s'effacer et disparaître. On le rencontrerait, d'ailleurs, que, faute de renseignements, il serait impossible de le reconnaître. Ce que l'on en sait, c'est que cet homme connaissait le feu et taillait le silex ; qu'il avait une espèce d'industrie, et que, selon toute apparence, il se nourrissait en partie d'aliments cuits. Avec ses petites flèches en losange taillées d'un seul côté et ses haches grossières il savait attaquer et vaincre les grands mammifères, ses contemporains ; il possédait des *racloirs* servant sans doute à préparer les peaux ; des *perçoirs* qui peut-être remplaçaient nos aiguilles. Toutes les industries *tertiaires* sont inférieures à celles des *quaternaires*. L'espèce humaine de ces premiers âges, avant même de recourir à la pierre, avait eu à traverser des temps plus misérables encore, ceux de l'âge du bois. On admet assez généralement que le teint de ces primitifs se rapprochait plus ou moins de la couleur jaune, et que leur chevelure, non laineuse, tirait sur le roux. La tête devait présenter un certain *prognatisme*, et le langage semble s'être borné à un monosyllabisme plus ou moins accusé. Inutile d'ajouter que ces malheureux n'habitaient que des cavernes ; les hommes tertiaires et quaternaires étaient tous des *troglydites*.

Les anthropologues, qui amassent aujourd'hui les éléments d'une classification définitive en agissant avec une grande circonspection, ont pris pour habitude de désigner les types divers par le nom des localités où ont été faites les trouvailles les plus significatives ou les plus importantes en nombre. Le type *magdalénien*, le type *solutrénien*, qui figurent dans notre planche, sont des désignations de types observés scientifiquement, celui-ci provenant de la Madeleine, dans le département de la Dordogne ; celui-là de Solutré, dans Saône-et-Loire. Parfois cependant on commence à généraliser ; c'est ainsi que se dégage le type *laponnoïde*, tiré des races de Furfooz, en Belgique, de la race, dite de Grenelle, aux environs de Paris, etc. Ici, c'est le *trou de Chaleux*, « une petite Pompéi quaternaire » de la vallée de la Lesse, en Belgique, qui fournit le type laponnoïde, là, c'est la race de la Truchère trouvée sur les bords de la Seille, etc.

Dans l'épaisseur de huit kilomètres environ des terrains sédimentaires, amassés sur la première pellicule qui a recouvert de ses trois étages le globe incandescent, terrains de transition, renfermant au moins dix terrains particuliers, partagés eux-mêmes en beaucoup d'étages, et où chaque terrain de sédiment est une véritable période

géognostique, pendant laquelle les forces de la nature produisirent des effets particuliers et un âge spécial organique, le type de l'homme le plus ancien, dégagé par la science, appartient à la race, dite de Canstadt, du nom d'un village dans les environs de Stuttgart, où en 1700 fut trouvé le premier fragment d'un fossile humain. En 1857, dans une petite caverne des environs de Dusseldorf, on trouvait le squelette entier de ce même homme, dit de Néanderthal, dont les traits simiens parurent d'abord avoir appartenu à une sorte d'être à part, et dont, en somme, on a retrouvé les traces sur nombre de points. Cette race, que décèle partout son *infériorité typique*, et que l'on suppose avoir suivi en Europe les grands mammifères sibériens chassés par le froid vers des contrées plus méridionales, appartient au moins aux premiers temps de l'époque quaternaire ; pour quelques-uns, elle remonterait plus haut encore, et représente l'homme tertiaire ayant survécu à la dernière révolution géologique. C'est incontestablement la race européenne la plus ancienne. Pendant l'époque quaternaire elle paraît avoir occupé surtout les bassins du Rhin et de la Seine, l'Italie centrale, la Bohême ; elle s'étendait jusqu'aux Pyrénées, en France, et probablement jusqu'à Gibraltar.

Elle n'est point d'ailleurs confinée dans les temps géologiques, et le crâne de Néanderthal, avec ses caractères étranges, se retrouve, plus ou moins altéré par les croisements, dans les dolmens, dans les cimetières des temps gallo-romains, dans ceux du moyen âge et dans les tombes modernes, depuis la Scandinavie jusqu'en Espagne, en Portugal et en Italie ; depuis l'Écosse et l'Irlande jusque dans la vallée du Danube, en Crimée, à Minsk, et jusqu'à Orenbourg, en Russie. En somme, cet *habitat* comprend l'Europe tout entière. En outre, en allant jusqu'en Australie, on retrouve ce même type qui persiste aussi probablement dans l'Inde, au milieu de populations refoulées par l'invasion aryane. Enfin la race de Canstadt a eu aussi des représentants en Amérique, dans la province de Ceara, au Brésil.

La race, dite de Cro-Magnon, encore un nom local, dont on a trouvé les premiers ossements en 1858 dans la vallée de la Vézère, département de la Dordogne, et qui, dans les alluvions, se montre immédiatement au-dessus de celle de Canstadt, et par conséquent plus rapprochée de nous, offre avec la première de grandes dissemblances. Au lieu du front bas et fuyant qui fait penser aux singes, on trouve chez elle un front large, s'élevant au-dessus de *sinus* frontaux assez peu accusés, et une voûte présentant les plus belles proportions. Ce crâne est tout à fait remarquable par sa capacité, dont les nombres en centimètres cubes, selon le mode des naturalistes pour la jauge du crâne humain, sont très supérieurs à la moyenne des races européennes actuelles.

Avant de nous arrêter particulièrement sur le sauvage des temps quaternaires dont nous avons ici des représentations, rappelons avec quelle certitude la science moderne procède, depuis que, sur l'initiative des antiquaires du nord, on s'est mis à explorer les *kjœkkenmæddings*, les débris alimentaires laissés en monceaux par des populations vivant d'abord à l'état tout à fait sauvage, ayant acquis plus tard une certaine civilisation, et les *skovmoses*, les *marais à forêts*, du Danemark, qui, parmi les marais tourbeux, offrent des certitudes chronologiques toutes particulières.

L'homme fréquentait les *skovmoses* qui se présentent généralement comme des espèces d'entonnoirs de forme irrégulière ; les chênes et les pins tombés dans l'intérieur de ces marais, abattus par la vieillesse, par accident ou par la main de l'homme, y mêlent leurs branches entrelacées en maintenant et consolidant la tourbe, qui se trouve ainsi dans les conditions les meilleures pour garder en place tout corps solide tombé ou jeté dans le marécage. L'homme, ainsi que le dit M. de Quatrefages, ne sachant habiter quelque part sans égarer autour de lui une foule d'objets, ceux-là même souvent auxquels il tient le plus, il en résulte qu'il a perdu dans ces marais, des armes, des outils, des instruments de toute sorte, restés là où ils sont tombés. Chaque génération a ainsi laissé sa trace dans la tourbe contemporaine, de manière qu'en exploitant les lits successifs, couche par couche, on est parvenu à acquérir la foule des notions précises qui ont amené la rationnelle conception des âges du fer, du bronze et de la pierre, et la subdivision même de ces âges, comme celle qui concerne l'usage du silex, *taillé* seulement d'abord, *poli* ensuite. Par l'observation des milieux, on a pu se convaincre, par exemple, qu'à telle station où la présence de l'homme était attestée par des silex taillés de diverses façons, par des armes et des instruments en os, par des phalanges de renne transformées en sifflets, cet homme vivait avec le renne, le renard polaire, et

cueillait certaines mousses sous des latitudes tout autres que le nord de l'Europe, où ces espèces sont aujourd'hui confinées. Des grandes données géologiques et paléontologiques auxquelles se rallient le naturaliste, l'anthropologue, et dont la chronométrie offre encore tant d'élasticité, il résulte ainsi des faits d'une date indéfinie, mais d'une succession certaine, telle que celle en Danemark de trois espèces végétales, le hêtre, le chêne et le pin ; en France, la disparition également successive de quatre espèces animales, l'ours, le mammouth, le renne et l'aurochs, existant d'abord ensemble sur notre sol, et chacun de ces animaux y caractérisant autant d'époques embrassant toute la période quaternaire. L'homme les a vus vivre chez nous à côté les uns des autres ; il s'est nourri de leur chair, il nous en a laissé des représentations dessinées et sculptées.

Les âges de la pierre, du bronze et du fer, ne sont point proprement des âges ; car, si des traces de l'emploi de la pierre, utilisée pour faire des armes et des outils, existent dans presque tous les pays du monde, cet emploi est loin de concerner les mêmes époques. Les archéologues du nord ont dû créer un âge spécial de la pierre au sujet des Lapons qui, hier encore, en faisaient usage. L'âge du bois, qui a précédé celui de la pierre, persiste de nos jours dans les profondeurs forestières de Singapour, où le timide *Binnua* menant la vie errante s'obstine dans son isolement. (Voir la notice Océanie, pl. B K, fig. n° 15.) Le bronze n'aurait été importé en Scandinavie qu'environ 1000 ans avant l'ère chrétienne ; le fer y serait à peu près contemporain de cette ère, et il y avait à ce moment plus de deux mille années qu'il figurait dans les peintures égyptiennes. Ces âges ou périodes sont donc, en réalité, d'époques fort variables, selon le degré de civilisation des populations qui en ont, chronologiquement, traversé les phases. Le caractère des monuments funéraires sert, en Europe, à établir la gradation sous ce rapport ; les renseignements nécessaires à leur sujet, se trouvent dans la notice de la planche A T, particulièrement, et dans la série des planches celtico-scandinaves, où les exemples abondent.

#### AGE DE LA PIERRE. — PÉRIODE DES SILEX TAILLÉS.

##### *La race de Cro-Magnon.*

N<sup>os</sup> 5 et 8. — Types moustérien et magdalénéen, département de la Dordogne.

N<sup>o</sup> 7. — Type solutréen, département de Saône-et-Loire.

Pendant l'époque quaternaire la race, dite de Cro-Magnon, avait en Europe son principal centre de population. Ses colonies s'étendaient jusqu'en Italie, dans le nord de la France, dans la vallée de la Meuse, etc. Peut-être n'était-elle qu'un rameau de population africaine, émigré chez nous avec les hyènes, le lion, l'hippopotame, etc. Une partie de ses tribus, lancée à la poursuite du renne, aurait conservé dans les Alpes scandinaves la haute taille, les cheveux noirs et le teint brun qui distinguent les Dalécarliens des populations voisines. Les autres se sont mêlées à toutes les races qui ont successivement envahi notre sol.

Les indices céphaliques de la race de Cro-Magnon ont été l'objet de bien des commentaires. L'élongation d'avant en arrière a d'abord fait rapprocher cet homme plutôt de l'Éthiopien que de l'Européen, et selon cette théorie le nègre aurait été le point de départ d'une race encore représentée chez nous, par des populations généralement peu nombreuses, ou par des individus isolés, chez lesquels l'atavisme reproduit les traits de ces ancêtres reculés. Cette doctrine n'a pas prévalu, et le crâne si remarquable par ses belles proportions et sa capacité de la race de Cro-Magnon, l'exagération en largeur qui se retrouve dans tout le haut et les parties moyennes de la face, sans atteindre la région médiane, ni la portion inférieure, le nez dont les os projetés en avant font une forte saillie, la mâchoire supérieure rétrécie, la mâchoire inférieure, remarquable par la largeur de sa branche montante, qui dépasse sur ce point toutes les mâchoires humaines connues, enfin, le menton, légèrement triangulaire et avancé, restent définitivement les traits d'une race belle et intelligente qui semble présenter surtout de grandes analogies avec la race Algonquine, telle que la font connaître les premiers voyageurs, et, entre tous, les missionnaires ayant vécu longtemps parmi les Peaux-Rouges.

C'était une race robuste, de haute stature, aux os épais et solides, aux muscles puissants, d'une constitution athlétique, semblant faite, à tous égards, pour lutter contre les difficultés et les périls de la vie sauvage. Ces hommes habitaient des cavernes, et ils ensevelissaient leurs morts sous des abris où on les a retrouvés. Les stations diverses où ils ont été étudiés ont fourni les éléments essentiels d'une histoire de la race de Cro-Magnon, que l'on est parvenu à suivre, en quelque sorte, pas à pas, et presque sans sortir de la vallée de la Vézère. La plus ancienne de ces stations, celle du Moustier, date au moins de la fin de l'âge de l'ours; celle de la Madeleine ne doit remonter que peu au delà de ce que en géologie on appelle l'époque actuelle. Entre ces deux extrêmes, l'ensemble des autres jalonne, pour ainsi dire, les deux dernières périodes des temps quaternaires. On complète ces documents en étendant l'étude de cette même race à d'autres localités, dans les grottes et les abris de Bruniquel, département de Tarn-et-Garonne, dans les sépultures de Solutré, dans les grottes de Gourdan, de Duruty, de l'homme mort, etc.

N<sup>os</sup> 5 et 10. — Type du Moustier.

Couteau ou poignard en silex; sac contenant des silex taillés; lance et massue en bois. Chaussure en peau, poils à l'intérieur (voir ce détail, n<sup>o</sup> 10).

Cet homme à la longue chevelure est vêtu d'abord d'une peau de renard enveloppant les bras et les jambes, la coiffure est de cette même peau. Le pardessus est en peau de loup à longs poils, serré à la taille par une ceinture en peau de renne ainsi que le sac qui y est suspendu. La massue de bois y est également accrochée. La parure consiste en un collier de pierres.

Les hommes qui hantaient la caverne du Moustier ne semblent pas s'être élevés beaucoup au-dessus de la race de Canstadt. Les conditions d'existence étaient pour eux à peu près les mêmes que dans l'âge précédent. Ils vivaient au milieu des grands mammifères dont ils avaient à se nourrir. Le cheval et l'aurochs étaient leur gibier habituel; le mammoth, l'ours, le lion et l'hyène des cavernes servaient aussi à leurs repas. Pour lutter contre de pareils ennemis, ils employaient des espèces de têtes d'épieux et de lances minces, planes d'un côté, retaillées sur une seule face, tranchantes sur les bords, et qui devaient constituer une arme formidable. Les flèches étaient taillées sur ce même modèle, mais à cette époque on semble en avoir fait un assez rare usage. On dédaignait les oiseaux, le petit gibier. L'outillage restait à peu près le même que par le passé.

N<sup>o</sup> 7. — Type de Solutré.

Lance et javelot à dard en silex. Bonnet et veste sans manches en peau de renne; tunique ceinte en fourrure d'ours. Massue en bois.

A Solutré et dans les stations contemporaines, la taille du silex atteint un degré de perfection vraiment merveilleux. Essentiellement chasseurs, guerriers à coup sûr, les hommes de cette époque s'occupaient avant tout de leurs armes. Le fini du travail avait surtout pour but de les rendre plus redoutables en accroissant leur pouvoir de pénétration. Ces armes de silex maniées par des mains robustes, ne laissaient rien à désirer sous ce rapport. Les types anciens reparaissaient ainsi à côté des formes modifiées par une expérience raisonnée, par une industrie perfectionnée. Les pointes des lances et des javelots, effilées plus ou moins en forme de feuille de noyer, de laurier, de plantain, s'amincissent et deviennent parfaitement symétriques. Le poids de la flèche, l'angle d'ouverture de l'arc étaient calculés de manière à s'adapter aux diverses distances du tir, aux nécessités de la chasse. Ces armes retaillées à petits coups sur leurs deux faces, d'un fini si remarquable, ont mérité d'être prises pour un des termes de comparaison qui constituent le type solutréen.

Malgré la bonté de ces armes, on voit cependant que parmi les gens de la race de Cro-Magnon le silex ne servait plus qu'à fabriquer des outils. Au moment où se disposèrent les niveaux fluviatiles supérieurs et où s'accrut la prédominance du renne, l'industrie subit une transformation remarquable. Les os, les bois de cerf ou de renne, utilisés de tout temps, mais d'une façon presque insignifiante jusqu'alors, prirent une importance crois-

sante, et fournirent à peu près seuls la matière des armes. Le silex servait à les travailler; avec lui, on sciait et sculptait les bois de renne pour en faire de robustes harpons, et c'est avec lui qu'on effilait des aiguilles pas beaucoup plus grosses que les nôtres, qu'on en forait le sas.

N<sup>os</sup> 8, 9 et 11. — Type de la Madeleine, portant les insignes de chef.

Harpon barbelé; lance à hampe de bois, poignard en ivoire de mammoth passé dans la ceinture (détail n<sup>o</sup> 11); bâton de commandement en bois de cerf sur lequel sont sculptés des chevaux (détail n<sup>o</sup> 9). Le vêtement intime dont on voit les manches et le pantalon est d'une peau souple dont le poil est à l'intérieur. La tunique supérieure ainsi que le capuchon sont en peau d'ours. La gibecière est en peau de renard, le soulier est une carbatine de peau. Le collier est fait avec des dents et des griffes d'ours. On considère les armes et les instruments du type magdalénéen comme antérieurs à ceux du type solutréen.

Mais la succession des industries dans ces divers milieux n'a rien d'absolu. On reconnaît de plus en plus que les colonies de cette race, obéissant à des nécessités locales ou entraînées par les hasards de leur développement, ne présentent nullement entre elles une véritable uniformité. Les armes plus légères, plus sûres, plus variées, annoncent un changement dans le régime de ces troglodytes. On continue à chasser la grosse bête quand elle se présente; quelques rares mammoths, survivant aux modifications climatiques qui s'accroissent, tombent encore sous les coups; le cheval contribue souvent aux repas. Mais c'est le renne qui prédomine de beaucoup dans les débris de la cuisine, où il est associé aux restes de petits mammifères, comme le lièvre et l'écureuil. Les oiseaux entraînent pour une part assez considérable dans l'alimentation. Enfin, les hommes de cet âge se nourrissaient aussi de poisson. Ils n'employaient pas de filet, et ne harponnaient que les grandes espèces, le saumon dans le Périgord, le brochet dans les Pyrénées.

Il eût été trop pénible de transporter les grands animaux tombés sous les coups. On les dépeçait sur place, abandonnant au moins le squelette du tronc. On ne trouve guère dans les cavernes que les os de la tête et des membres. Friands de cervelle et de moelle comme tous les sauvages, ceux de la Vézère savaient fendre d'une manière méthodique les longs os à moelle; ils avaient même un ustensile pour manger ce mets délicat, une *cuiller à moelle*, sorte de spatule en bois de renne, à manche conique richement sculpté, creusée et arrondie à son extrémité.

On n'a trouvé aucune trace de poterie chez ces chasseurs, et rien n'indique qu'ils aient connu le *four* des Polynésiens. Ils faisaient cependant cuire leurs aliments, ainsi que l'atteste la quantité considérable de charbons et de cendres restés sur place. Ils devaient agir comme les peuplades sibériennes qui, à la fin du dernier siècle, n'avaient encore que de la vaisselle de cuir ou de bois, et n'en faisaient pas moins bouillir l'eau qu'elle contenait en y jetant des cailloux fortement chauffés.

L'homme de Cro-Magnon n'aurait point été cannibale. On ne trouve que par exception des os humains parmi les débris culinaires. Ce que l'on rencontre sur certains points, ce sont des crânes brisés par des couteaux de silex, des axes, des atlas en grand nombre, des mâchoires, fracassées ou entières. On présume que le guerrier, après avoir tué un ennemi, en rapportait la tête dans sa demeure, la scalpait, et peut-être mêlait la cervelle à quelque breuvage, comme en usent toujours quelques tribus des îles Philippines. Mais on ne mangeait pas la chair du vaincu, dont le cadavre décapité était probablement abandonné sur le champ de bataille.

L'art de préparer les peaux doit avoir été porté loin chez les tribus de cet âge, à en juger par les nombreux *grattoirs* et *lissoirs* qu'on trouve dans leurs stations. Les traces laissées par les couteaux de silex sur les points où s'insèrent les longs tendons des membres chez le renne, montrent comment on se procurait le fil. Les vêtements, une fois cousus, devaient être ornés de diverses manières, comme ils le sont chez les sauvages de nos jours. On a trouvé, sur plusieurs squelettes, une vingtaine de coquilles percées, disposées par paires sur diverses parties du corps. On les tient pour des ornements qui devaient être distribués d'une manière à peu près symétrique sur un vêtement. Dans une foule de stations on a recueilli les éléments de colliers, de bracelets, etc. Le plus souvent

des coquilles marines, parfois fossiles et empruntées aux couches tertiaires, composaient ces ornements. On y joignait des dents de grands carnassiers. On taillait aussi dans le même but des plaques d'ivoire, certaines pierres tendres ou dures; on façonnait en argile des grains qu'il suffisait de laisser durcir au soleil. Enfin, on se tatouait, ou tout au moins on se peignait avec les oxydes de fer ou de manganèse, dont on a souvent rencontré de petites provisions, et dont on a reconnu l'action sur les os de quelques squelettes.

Enfin, il y eut un art magdalénéen. L'adoucissement relatif des conditions climatériques, la diminution des grands animaux féroces amenant la multiplication des espèces utiles et surtout celle du renne, placèrent à cette époque l'homme de Cro-Magnon dans des conditions de bien-être inconnues à ses prédécesseurs. Il eut quelques loisirs, et en profita pour développer ses aptitudes les plus élevées.

Les instincts artistiques manifestés par la gravure et la sculpture des hommes de l'âge de la Madeleine, leur font une place tout exceptionnelle parmi les populations dont l'évolution s'est arrêtée au degré le plus inférieur de l'état social. Certes, leurs productions sont inégales, mais il est tels manches de poignard, représentant le renne accroupi, les jambes repliées, la tête allongée et les bois couchés le long du corps de manière à ne pas gêner la main qui tient cette poignée, où, par le naturel des attitudes, et l'exactitude des proportions, on sent se révéler les plus heureuses facultés. On sculptait le bois du renne, et, armé de la pointe à silex, on burinait surtout ce bois, et tour à tour l'os, l'ivoire du mammoth, les pierres de diverses natures. Le dessin représentatif consistait à tracer les traits du bœuf, de l'aurochs, du cheval, du renne, de l'élan, du cerf, du bouquetin; de cétacés, de certains poissons, etc. Parfois c'était l'ours des cavernes, trouvé sur un schiste, ou encore le mammoth, donnant une idée fort exacte de ce géant de l'ancien monde, depuis si longtemps disparu, mais ayant laissé son portrait dans une caverne du Périgord. Lorsque ce n'étaient point les animaux que la pointe gravait, c'étaient les plantes, le monde végétal, et lorsque ce n'étaient ni les uns ni les autres des objets qui frappaient le regard, c'étaient des caprices d'imagination, des dessins d'ornementation, dans lesquels se rencontrent, dit-on, presque tous les motifs réinventés tant de siècles après.

L'image de l'homme ne figure que très rarement parmi ces dessins ou ces sculptures. Elle est inférieure, sans vérité sincère; on suppose que la cause de cette abstention a dû tenir à quelque idée superstitieuse, analogue à la crainte que fit éprouver Catlin en terminant son premier portrait de Peau-Rouge; une partie de la tribu le regarda comme un sorcier qui venait d'enlever à son modèle quelque chose de son individu.

Quelque imparfaits que soient ces dessins, ils fournissent pourtant quelques renseignements sur le genre de vie des chasseurs. On y apprend que ces hommes poursuivaient les plus gros gibiers, nus comme sont souvent les Peaux-Rouges, les cheveux relevés en touffe sur la tête, et armés seulement de la lance ou du javelot. En voyant un homme aussi nu, étendant son bras vers une baleine, probablement échouée, qu'il a combattue et vaincue, on y apprend encore que l'homme quaternaire des montagnes en descendait parfois et allait jusqu'au bord de la mer pour y chercher sa subsistance. Les tribus de la Madeleine, de Bruniquel, devaient reconnaître des chefs. C'est sans doute pour eux que l'on sculptait les poignards en ivoire de mammoth, comme celui que porte à la ceinture notre n° 8, qui semble n'être qu'une arme de parade. Existait-il dans la tribu une véritable hiérarchie dont chaque grade était reconnaissable à certains insignes? On croit en trouver la preuve dans des pièces en bois de renne, présentant un type assez uniforme, volontairement amincies et habituellement décorées avec un soin tout particulier. Tantôt elles sont pleines, tantôt, vers l'une de leurs extrémités, elles sont percées de un à quatre trous ronds, qui parfois entament le dessin primitivement tracé. Ce ne sont pas des armes, et on les tient pour des *bâtons de commandement*, dans lesquels le nombre de trous indiquait le grade hiérarchique.

A la figure de certaines parures de cou portées par ces gens, parures ayant tout le caractère d'amulettes, qui consistaient en une plaque percée au centre d'où partent des rayons divergents, emblème analogue répété trois fois sur un bâton de commandement, et dans lequel on voit autant d'images du soleil, on incline à croire que le soleil était adoré par ces hommes, qui auraient ainsi inventé le *dieu solaire*, retrouvé plus tard par les Égyptiens et les Gaulois.



N<sup>os</sup> 1, 4 et 6. — Type de l'époque des dolmens (sépultures formées de pierres colossales).

N<sup>o</sup> 2. — Type de l'époque des stations lacustres.

Pendant toute la première partie de l'âge du renne dans les parties moyennes de l'Europe, la race de Cro-Magnon se maintint dans l'état qui vient d'être indiqué. Mais, à partir de la seconde moitié de cet âge, il se manifesta chez elle une véritable décadence qui s'accrut de plus en plus. Le travail de l'os et du bois de renne diminua, redevint plus grossier. La taille du silex, au contraire, reprit faveur; sur quelques points elle atteignit un fini des plus remarquables, qui accusent l'approche de temps nouveaux, et décèlent l'influence d'un élément étranger.

Le sol européen achevait alors de sortir des flots, le climat maritime faisait place au climat continental; les glaciers reculaient et se renfermaient dans leurs limites actuelles. Les animaux amis du froid et organisés pour la vie des montagnes se cantonnèrent ou émigrèrent; le chamois et le bouquetin se firent montagnards, les autres, comme le renne, qui n'est nullement grimpeur, se dirigèrent vers le nord. La société humaine qui vivait de cet animal, tirant de lui ses vêtements, ses armes, ses outils, dut être profondément ébranlée. L'homme émigra lui-même en suivant l'animal qui lui était devenu nécessaire, et les vallées du Périgord, du Mâconnais, des Pyrénées restèrent à peu près désertes. Après la fin de l'âge du renne, et le temps de misère qui s'ensuivit, il se produisit ainsi un grand hiatus qui se termina par la brusque apparition d'une nouvelle race d'hommes qui polissaient la pierre au lieu de la tailler, et qui s'entouraient d'animaux domestiques.

Ceux de la race de Cro-Magnon qui étaient restés sur place durent adopter les mœurs des populations immigrantes avec lesquelles ils se confondirent. Leur type primitif s'en trouva fort altéré; quoique en plein temps de la pierre polie on les reconnaît toujours; leur taille a sensiblement diminué, la largeur du haut de leur face s'est atténuée. Ces simples chasseurs paraissent avoir été absorbés par une population plus dense, qui possédait des bestiaux et élevait des dolmens. Le métissage résultait des rapports qui s'étaient établis sur le littoral méditerranéen comme dans les Cévennes, où les nouvelles races, parmi lesquelles on doit comprendre celles des stations lacustres, apportaient les premiers éléments de la civilisation moderne.

En anthropologie, on donne à l'ensemble de ces races nouvelles le nom de races de Furfooz. Ici, le crâne est large et court, tandis que la face s'allonge. Vu de face, le crâne présente un aspect pentagonal très marqué; tous les os en sont très développés dans le sens transversal, à l'exception de la moitié inférieure du coronal, qui se rétrécit brusquement pour former un front assez étroit. L'ensemble de la face est relativement petit et étroit. Le nez très grand et long; les pommettes massives sont peu marquées; la mâchoire supérieure est légèrement prognathe. Chez d'autres, le crâne vu de face apparaît aussi bien proportionné que de profil, la face s'harmonise avec lui; les pommettes sont rugueuses et bien accusées. Pour la plupart la stature est presque exactement la taille moyenne des Lapons. Cette exigüité n'exclut, d'ailleurs, ni la vigueur ni l'agilité nécessaires aux populations sauvages. Les os des membres et du tronc sont robustes, et les saillies, les dépressions de leur surface accusent un développement musculaire très prononcé. A part cette vigueur générale, supérieure à ce qu'on rencontre habituellement, le squelette des hommes de Furfooz et de Grenelle ressemble fort à celui des hommes d'aujourd'hui.

Le type laponoïde est ressorti, en définitive, comme celui d'un grand nombre de populations échelonnées dans le temps et répandues à peu près dans l'Europe entière. On le trouve presque à l'état de pureté dans les Alpes du Dauphiné. Dernières venues de l'époque quaternaire, ces races se sont rencontrées pendant les temps glaciaires avec les races dolichocéphales qui les avaient précédées. Elles ont eu le même sort. Ayant assisté à la transformation du sol et du climat, et éprouvé les mêmes vicissitudes dans la modification successive des conditions

d'existence, un certain nombre de leurs tribus ont marché vers le nord en y suivant le renne et d'autres espèces animales. D'autres ont émigré en latitude; d'autres en altitude, avec le bouquetin et le chamois. D'autres enfin, sont restées en place.

Les hommes de ce type que l'on rencontre en Belgique, aux époques où le renne qui a dû remonter lentement s'y trouvait encore, continuaient à habiter des cavernes, ou du moins à s'en faire des refuges. Ainsi que leurs aînés ils employaient la peau des animaux abattus pour en faire des vêtements; comme ceux du Périgord, dont ils n'avaient point, au reste, les aptitudes artistiques, ils se peignaient la figure, et peut-être le corps. Leurs principaux ornements étaient des coquilles fossiles. Ils fabriquaient une grossière poterie d'argile que n'avaient point leurs devanciers.

L'armement qui leur suffisait pour chasser le gros gibier et atteindre le petit, était beaucoup moins puissant que celui des gens de la Vézère ou de Solutré. Ces Laponnoïdes auraient été éminemment pacifiques, et comme on ne rencontre, ni dans leurs grottes ni dans leurs sépultures aucune arme de combat, proprement dite, il semble que l'on puisse leur appliquer ce que Ross rapporte des Esquimaux de la baie de Baffin « qui ne pouvaient comprendre ce qu'on entendait par la guerre ».

On a de fortes raisons pour présumer que deux populations de souches différentes auraient été juxtaposées, dans les contrées dont il s'agit, pendant l'époque quaternaire, et que, entre la race de ces nains, et celle des hommes d'une stature plus élevée et d'habitudes guerrières, aurait existé une de ces haines instinctives, pareille à celle qui règne entre les Peaux-Rouges et les Esquimaux, et dont l'écho s'est répercuté dans les *runots* des vieux Lapons, lorsqu'ils se trouvèrent en contact avec le Scandinave, le géant fort et bien armé.

C'est à ces nains de la race jaune, et de mœurs si peu belliqueuses, que de Gobineau n'hésite pas à attribuer l'érection des pierres levées, et la juxtaposition des monolithes sans lien de maçonnerie, qui, selon lui, marquent leurs stationnements dans l'ancien et dans le nouveau monde. Pour que les pierres branlantes soient demeurées en équilibre, il faut que ces étranges monuments soient postérieurs aux dernières évolutions géologiques, et qu'ils n'aient été érigés que depuis que le ciel et la terre sont restés les mêmes dans notre monde; si ce n'est à ces races nouvelles, et en les faisant remonter aux premiers temps de la pierre polie, on ne sait à qui attribuer des constructions si différentes de celles du genre cyclopéen.

Le type laponoïde a laissé chez nous les traces les plus profondes; et c'est encore la race, dite de Grenelle, qui ressort avec le plus de persistance dans les populations actuelles.

Notre type de l'époque des dolmens, n<sup>os</sup> 1, 4 et 6, se présente vêtu d'une blouse et d'un pantalon en laine grossière; ceinture en cuir, soutenant un sac en fourrure; chaussure de peau. Bonnet et manteau en pelure d'ours. Collier en grains de pierre, ou d'argile durcie au feu, portant un croissant en pendeloque. Poignard en os passé dans la ceinture. La main gauche tient une lance et un javelot à pointe de silex; la main droite une hache de travail, pierre percée pour l'emmanchure (détail n<sup>o</sup> 4). Le n<sup>o</sup> 6, de la même époque, est une autre pierre polie encastrée dans un bois de cerf traversé par le manche de bois.

Le n<sup>o</sup> 2 est de la période où l'homme vivait dans des cabanes construites au-dessus de la surface des lacs. Depuis les hivers des années 1853-1854, pendant lesquelles un abaissement soudain et extraordinaire de l'eau des lacs d'Unter et de Genève, a mis au jour les cités lacustres contenues dans leur sein, on en a découvert dans presque tous les lacs de la Suisse. On en a trouvé fréquemment aussi dans les rivières et les lacs de l'Italie, et encore dans le Mecklembourg, la Poméranie, le lac de Potzlow, en Brandebourg, ainsi que dans les lacs salés de la Valachie.

Les constructions sur pilotis s'élevaient dans les lieux abrités des grands vents ou dans les baies, là surtout où des collines submergées permettaient de planter à une moindre profondeur les piquets destinés à supporter les cabanes. Ces pieux dépassaient le niveau des hautes eaux, et dans le lac du Bourget, en Savoie, on les voit supportant des traverses qui soutiennent un plancher recouvert d'un béton en terre battue, mêlée de cailloux et fortement tassée. Les groupes des cabanes étaient reliés par des ponts mobiles et non par un plancher stable; des interstices ou des trappes devaient aussi exister auprès de chaque cabane, ainsi que l'indique Hérodote en parlant des

Péoniens et des habitants du lac Prusias; car le système paludéen a longtemps duré. Aujourd'hui encore on voit des constructions analogues chez les Mélanésiens du Havre-Dorez.

Celles que l'on rencontre en Europe témoignent généralement d'une haute antiquité, se rapportant aux âges de la pierre, du bronze, et parfois du fer. Les découvertes les plus intéressantes ont été faites là où ces constructions ont été détruites par le feu, sans qu'on sache, d'ailleurs, si l'incendie a été un fait de guerre, ou une simple catastrophe. L'abandon rapide permet d'y retrouver les choses en place, et de plus, les fruits carbonisés enfermés dans de grands vases d'argile, ont, par le fait de la carbonisation, échappé à la décomposition par les eaux. Différentes espèces de blés, des noisettes, des faines, des pommes, des poires et des cerises ont été ainsi reconnus. On a trouvé dans les habitations des fils de chanvre, des cordons de filets, des câbles de différentes grosseurs, gisant non pas pêle-mêle, mais arrangés avec ordre et par provisions considérables. Puis des tissus de chanvre et de lin, des objets en silex bien travaillés, d'autres en bronze. Sous le sol de l'une des maisons d'un lac suisse, on a aperçu une grande quantité de déchets de cuir, prouvant que l'on s'y occupait de la confection d'ustensiles de peau de tout genre. Autre part, c'étaient de gros tas de lin, depuis le lin sérancé ou brisé jusqu'au lin tordu de différentes manières, tressé et tissé sous forme de ceintures et même d'étoffes. On y remarquait un tel talent de confection, une telle adresse, qu'on a lieu de s'en étonner en considérant l'outillage; car à côté de ces travaux on n'aperçoit que des instruments de pierre, et ce n'est qu'à une époque beaucoup plus rapprochée que l'on voit apparaître le métal coulé sous diverses formes. Les dessins des objets tressés, du temps de la pierre, offraient une variété qui, pourrait-on dire, s'est perdue chez nous.

La position sur les eaux et à proximité de la terre rendait l'existence matérielle facile, offrant à la fois les ressources de la chasse, de la pêche et de l'agriculture, que ne pouvait avoir le pauvre habitant des grottes et des cavernes, obligé de suivre le gibier de canton en canton. Une cité lacustre était une réunion de familles vivant sous la conduite d'un ou de plusieurs chefs; et avec les hommes de l'âge de la pierre polie qui ont conçu, pour leur sécurité, ces demeures sur pilotis, et qui ont su en tirer un si beau parti, par la domestication des animaux, la culture des céréales, le tressage des tissus, etc., commence véritablement le monde actuel. Ce sont les races de cette époque qui ont fait le pas le plus décisif vers la civilisation; ce sont elles qui en ont posé les premiers fondements. Ce sont les efforts d'une race supérieure, dont l'intelligence vive et créatrice se révèle dans les formes et le travail de ses instruments qui ont produit une civilisation, encore incomplète et grossière, sans doute, mais qui n'en devait pas moins aboutir, après une longue évolution, aux civilisations des âges historiques.

Les hommes qui ont occupé les stations lacustres de la Suisse étaient disparus si longtemps avant l'époque romaine, que les historiens romains n'en font aucune mention; et Pline, le curieux investigateur, n'a rien soupçonné des stations lacustres qui sommeillaient à ses pieds dans le lac de Côme.

La destruction des bourgades lacustres du Bourget, qui prospéraient à l'âge du bronze, remonterait à l'arrivée des peuples envahisseurs, les Helvètes et les Allobroges, qui occupaient la Suisse et la Savoie bien avant que les Romains n'y parussent.

C'est de tous ces éléments brassés par la guerre, fusionnés par les habitudes de la paix, que sont sorties les populations européennes.

Notre type de l'époque des stations lacustres, n° 2, montre cet homme portant un capuchon, une blouse et un pantalon en laine grossière. Veste de fourrure; bottines en cuir de veau. Collier de dents de sanglier. A la ceinture est suspendue une hache en pierre polie, ayant le caractère d'un marteau. Le carquois en cuir et fermé est porté en sautoir; la main gauche tient le grand arc et une paire de flèches à pointe d'os; la main droite une massue en bois à tête façonnée.

On peut se rendre compte de l'importance d'une station lacustre, en voyant, comme au Bourget, que l'hivernage du bétail avait lieu sur le lac, ce qui nécessitait le séchage et la conservation du fourrage. Dans cette localité, la parure et les ornements, épingles, bracelets, agrafes, boutons en bronze, étaient en très grand nombre.

PÉRIODE DITE DES TUMULI.

N° 3. — Type restitué d'après des vestiges trouvés dans la région des Alpes.  
L'Ibère ou les Slaves, les Rasènes ou les Étrusques.

Ce type appartient aux nations de moins en moins mongolisées qui furent les avant-gardes de la race blanche en marche vers l'Europe, et dont les premiers établissements seraient bien antérieurs à l'an 2000 avant J.-C. : Thraces, Illyriens, Étrusques et Ibères; la haute antiquité grecque et romaine les a connus et révévés, en les honorant parfois de mythes religieux.

La famille ibérique a couvert la péninsule, habité la Sardaigne, la Corse, les îles Baléares, une grande partie de la côte occidentale de l'Italie. Ses enfants ont possédé le sol de la Gaule jusqu'à l'embouchure de la Garonne, couvrant ainsi l'Aquitaine et une partie du Languedoc. — Ce sont les *Euskaras* ou *Aquitains*, bruns de peau et de petite taille, d'humeur taciturne, aux habitudes sombres, qui allaient vêtus de noir ou de couleurs ternes, qui furent chassés de l'Italie, auxquels on attribue une origine slave, et dont la présence parmi nous marque un point capital historique : *ils se livraient avec succès au travail des mines.*

« Ce labeur difficile, cette science compliquée qui consiste à extraire les métaux du sein de la terre et à leur faire subir des manipulations assez nombreuses, est incontestablement une des manifestations, un des emplois les plus raffinés de la pensée humaine. » C'est ce travailleur aux mines que l'Ibère des Alpes, chassé depuis jusqu'aux Pyrénées, venait installer chez nous, et que les Rasènes ou Étrusques de première formation, reculant devant les invasions pélasgiques, à une époque antérieure au dixième siècle avant notre ère, et se présentant en masses beaucoup plus épaisses que ne le furent celles de leurs civilisateurs, devaient remplacer dans leur première aire européenne.

Les Rasènes eux-mêmes, selon de Gobineau, auraient été un peuple métissé presque entièrement jaune, ou, si l'on veut, une tribu slave médiocrement blanche.

Le n° 3 est coiffé d'un bonnet de fourrure orné d'une aigrette en plume, et maintenu par une jugulaire en cordons de cuir noués sous le menton. La tunique est en laine, et un corselet en fourrure de fauve est ceint par-dessus. L'épée en fer et à manche de bois est soutenue par un double lien partant du ceinturon, lequel, ainsi que ces attaches, est en cuir teint en rouge orné d'agrafes de bronze. Les jambes sont étroitement serrées par un cuir souple pris dans le soulier embrassant finement le pied, et de manière à n'en point gêner l'action, tout en en assurant la fermeté, particulièrement nécessaire au montagnard. L'armement est celui d'un archer; chacun des brassards couvrant presque entièrement les avant-bras, se compose de la suite en spirale élastique d'une espèce de fort fil de laiton, que des cordons de cuir dans le sens vertical maintiennent en un certain espacement. Un baudrier en cuir, clouté de bronze, soutient le carquois fermé en peau de sanglier. L'arc est en bois ainsi que la flèche, fine, non empennée et à pointe de fer. Enfin le collier de cet archer, à la longue chevelure et au menton rasé, de physionomie surtout slave; se compose d'une série de pierres travaillées régulièrement en perles, et tour à tour, grosses et petites.

AGES DU BRONZE ET DU FER.

La race blanche, les temps historiques.

N°s 35, 41, 43 et 44. — Guerrier de la période des armes de bronze.

N°s 37, 36, 38 et 42. — Guerrier de la même période, type restitué d'après les découvertes de M. l'abbé Bourgeois.

N<sup>os</sup> 30 et 39. — Autre type de guerrier, restitué d'après les armes trouvées dans le sud-est de la France, également de la période des armes de bronze.

N<sup>o</sup> 22. — Soldat, provenant des sépultures de la Marne.

N<sup>os</sup> 33, 31, 32 et 40. — Type de chef. Période des tumuli, contemporaine d'une série de sépultures trouvées dans le département de la Marne.

N<sup>os</sup> 25 et 27. — Autre guerrier de la période des tumuli.

N<sup>os</sup> 26, 28, 29 et 34. — Type restitué, d'après les armes découvertes dans la nécropole d'Hallstadt, en Autriche. — L'époque de Hallstadt est considérée comme répondant à l'âge gaulois des Français.

Le fer entre dans l'ornement des quatre derniers exemples.

A l'époque des immigrations des Ibères et des Rasènes, que, avec les Illyriens et les Thraces, on tient pour avoir précédé tout autre établissement des familles blanches dans le sud de l'Europe, de grandes multitudes de Slaves étaient déjà établies dans le nord du continent, où elles se trouvèrent harcelées en plus d'un lieu par d'autres nations parentes, les Galls. On ne détermine que vaguement le temps de l'acheminement de ces nouvelles tribus vers le nord et l'ouest de l'Europe, et on fixe à l'an 2000 environ avant notre ère leur apparition dans l'ouest. Le plus ancien récit des annales de l'Occident montre les Galls, Celtes ou Kymris, occupés, au dix-septième siècle avant notre ère, à forcer le passage des Pyrénées, défendu par les Ibères.

Nous représentons le Gaulois, descendant des nations galliques, dans la planche double EU, — et ce que nous avons à dire à leur sujet se trouve en la notice spéciale qui les concerne.

Dans la planche présente, les éléments sont mélangés, et ce qui y provient des Kymris, des Sarmates, ou des Germains ne permet point des distinctions assez certaines pour que l'on puisse assigner sûrement la nationalité de chacun des guerriers représentés. Ariovist, au moment où César, prévoyant les périls de Rome, s'appliquait à la conquête de la Grande Gaule pour reculer les frontières de la vieille république latine, Ariovist était campé en maître au centre même du pays gaulois. Il y fut, comme il le dit à César, quatorze ans sans que lui ni ses hommes aient couché dans un lit. On sait ce que furent depuis les incursions des tribus germanes, depuis les Visigoths jusqu'aux Francs, dont la tribu royale, les Mérovinges, venait de la Scandinavie, et ce que durent être les temps où la France eut le patrice Théodorik et le patrice Khlodowig. Il convient donc d'user ici de la plus grande circonspection, et nous nous contenterons d'y rappeler, au sujet de l'emploi du bronze et du fer, que les Galls venaient de la terre classique, de la terre natale des forgerons, et que, quoique le cuivre fût longtemps le métal le plus en usage pour la fabrication de leurs épées, ils s'entendaient fort bien au travail du minerai.

#### *Période des armes de bronze.*

N<sup>o</sup> 35. — Guerrier ; n<sup>os</sup> 41, 43 et 44, détails de sa parure et de son armement. Casque en bronze à ailes de plumes (profil, n<sup>o</sup> 44). Ce casque est posé sur un capuchon de cuir. Corselet et culotte de fourrure, passés sur la tunique et les braies en laine. Manteau de même étoffe plus épaisse, se boutonnant sur la poitrine, et laissant voir le pendentif du collier orné de perles (détail, n<sup>o</sup> 41). Baudrier avec ornements en bronze auquel est suspendue l'épée de bronze à fourreau de bois peint. Ceinturon garni de rondelles de bronze, d'où pend un couteau-poignard en bronze, à manche en bois de cerf. Lance à pointe de bronze. Bracelets de la même matière. Ce guerrier maniait l'arc ; la flèche à pointe de bronze et empennée, n<sup>o</sup> 43, entrainait dans son armement, ainsi que le celt à douille, du genre n<sup>o</sup> 12. La chaussure formant bottine est serrée sur la jambe par des lanières de cuir. Le disque de la pendeloque du collier, divisé en quatre rayons formant la croix, serait une image du soleil, se rattachant au culte.

N<sup>o</sup> 37.

Guerrier.



BARBARIAN EUROPA

L'EUROPE BARBARE

BARBARISH EUROPA

Nordmann lith.

ES

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

N<sup>os</sup> 36, 38 et 42.

Détails de son armement et de sa parure.

Casque en bronze (profil n<sup>o</sup> 42), manteau, tunique et braies en grosse étoffe de laine. Tunique de cuir formant cuirasse et serrée par un ceinturon renforcé, orné de pendentifs en bronze, dont une paire, plus grands que les autres, et plats comme eux (voir la fig. n<sup>o</sup> 38), remplissait l'office du fusil des bouchers pour l'affûtage des lames. Le baudrier soutient le fourreau en bois peint de l'épée en bronze. Le manteau frangé est attaché par une fibule en bronze. La pointe de la lame est en bronze. Enfin le bracelet en S (voir n<sup>o</sup> 36) est de même, en bronze. La chaussure est en cuir, ainsi que les lanières montant jusqu'au-dessus des genoux.

N<sup>o</sup> 30. — Guerrier.

N<sup>os</sup> 31 et 39. — Détails de son armement.

Casque en bronze, posé sur une calotte de peau (profil n<sup>o</sup> 39); manteau de laine fixé sur l'épaule par une fibule en bronze; tunique de laine recouverte par un corselet de cuir fort. Baudrier étroit, auquel est suspendue une épée en bronze assez courte. Large ceinturon en cuir avec une gibecière en fourrure. Bracelets à l'arrière-bras et au poignet, en simples anneaux de bronze. Guêtres de cuir composées de deux pièces; celle qui enveloppe le derrière de la jambe est maintenue au moyen de lacets qui se croisent sur la pièce du devant. Le soulier, également en cuir, est fixé par des cordons noués sur le cou-de-pied.

La pointe de la lance est en bronze ainsi que le talon servant à ficher l'arme en terre (voir la pointe de cette arme, n<sup>o</sup> 31).

*Période des armes de bronze et de fer.*

N<sup>o</sup> 22. — Soldat.

Casque en cuir épais formant couvre-nuque, et orné de plumes retombant de manière à couvrir le timbre élevé. Tunique et braies en laine, serrées par le cordon noué d'une jarretière. Cuirasse en gros tissu de chanvre, dont le ceinturon, agrafé sur le devant, soutient en même temps que le couteau, à manche de bois, à gaine en cuir, la double chaîne de bronze qui suspend l'épée en fer dans son fourreau en bronze. L'épée est tout entière en fer; la poignée est garnie de bois, mais le pommeau et la garde restent en fer apparent. Le haut du fourreau, où se relient les chaînes de suspension, est garni de cuir. Le haut bouclier de forme elliptique est en bois peint, renforcé par une armature en bronze, ainsi que l'umbo saillant fortement clouté sur le bois. Les deux piques sont armées de fers à douille. Les liens du soulier de cuir couvrant le cou-de-pied assurent étroitement la chaussure. Ce soldat a les cheveux tressés, divisés en épaisses nattes tombant de chaque côté du visage, jusque sur la poitrine. — Son collier se compose de corail et de perles en pierre.

N<sup>o</sup> 33. — Type du chef de ce soldat.

N<sup>os</sup> 32 et 40. — Détails de son armement.

Casque en bronze, à timbre en pointe surmonté d'une aigrette et recouvrant une calotte en cuir formant couvre-nuque; manteau, tunique et braies, en laine blanche; jarretières en cuir; cuirasse prolongée en fort cuir piqué,

clouté de bronze; ceinturon à agrafe de bronze supportant la chaîne de suspension de l'épée, le couteau et le poignard; les lames sont en fer; la poignée de l'épée est en ivoire ainsi que le manche du couteau; la poignée du poignard est en bois. Le bouclier, en bois peint, est d'une forme ovulaire tronquée en haut et en bas; l'umbo saillant et fortement clouté sur le bois, est, de plus, assujéti par un lien de bronze, attaché dans le sens vertical. (Voir le profil de ce bouclier, n° 40; et n° 32, le poignard dans son fourreau de bronze, dont la bouterolle est renforcée.) La pointe de la lance est en fer à douille. Le bois de la hampe forme des nœuds vers la partie inférieure pour la sûreté de la main. La chaussure est un soulier lacé dont les liens sont noués au bas de la jambe. Ce guerrier porte les longues nattes des races chevelues. Les quatre tresses blondes descendent au delà de sa ceinture.

N° 25. — Guerrier.

N° 27. — Détail de son armement.

Casque en cuir fort, clouté de bronze à crête surmontée d'un plumail, et à jugulaires en cuir. Le manteau, attaché par une fibule de bronze, et la tunique sont en laine grossière. La cuirasse prolongée, se croisant par-devant, est de cuir piqué. Le large ceinturon est également en cuir, renforcé par des lamelles de bronze. Le baudrier, qui se subdivise, soutient le fourreau en bois de l'épée, le poignard et le couteau, dont les lames sont en fer, les poignées en os. Jambières de cuir recouvrant les braies jusqu'au-dessus du genou. Brodequins de cuir plein, sans lanières. Chaque avant-bras de cet homme d'épée est protégé par un brassard en bronze dont on voit la forme n° 27.

N° 26. — Guerrier, type de chef.

N°s 28, 29 et 34. — Détails de son armement et de sa parure.

Casque en bronze doré, avec crête et cimier en crins (profil n° 28). Le manteau militaire est de laine rouge ainsi que la tunique, et ce manteau est attaché de chaque côté du haut de la poitrine par une riche fibule en bronze, dont la partie pleine est un segment de cercle décoré en pointes de diamants, et d'où pendent de fines chaînettes supportant de petites plaques métalliques que le mouvement fait briller tour à tour comme des sequins. (Voir cette agrafe, n° 29.) L'armure est une brigandine de cuir recouverte d'étoffe piquée, le fil rouge montrant à l'extérieur ses points en quinconce. Le large ceinturon est en bronze, et sa fabrication rappelle les ceintures du soldat grec; il est orné de pendentifs en chaînettes et en ajourés d'un travail délicat, dont la longueur varie de deux en deux; un large et simple baudrier de cuir soutient le fourreau en bois peint et à bouterolle de bronze de l'épée longue. En travers du baudrier, sur la poitrine, est placé le poignard dans son étui de bronze, et en position oblique. L'épée, dont la lame a la forme de la feuille de sauge, adoptée par les Grecs, a une haute et riche poignée d'ivoire incrustée d'émaux. Ce guerrier tient de la main droite une hachette en bronze de la plus petite dimension. Le manche de l'arme traverse le montant perforé dans son entier, et le talon de cette hachette est un petit quadrupède en haut-relief dans le goût scythique. Des guêtres de cuir s'avantant sur le soulier à forte semelle complètent le costume de ce guerrier à la chevelure et à la barbe noires.

ARMES DIVERSES EN BRONZE.

N°s 23 et 24. — Cuirasses gauloises, trouvées dans un champ près de Grenoble.

Le plastron et la dossière de cette cuirasse s'assemblaient du côté gauche par une charnière, du côté droit



par des courroies et des agrafes. Les cercles concentriques ponctués et les boutons repoussés dans le métal sont le genre d'ornements qui caractérise les objets gaulois.

N° 12. — Hache connue sous le nom de *celt*, trouvée au pont Saint-Michel, à Paris.

Cette arme est le *celt* par excellence ; il est en forme de coin et coulé à noyau vide. Il présente une douille dans le sens de sa longueur et un anneau placé à sa partie inférieure. Le manche, court et en forme de 7, mais évitant l'angle droit, entre dans la douille, et se trouve maintenu dans la hache par un lien de bronze passant par l'anneau. C'est une hache de guerre ; l'angle de son tranchant, déterminé par le diamètre de la douille et la longueur du coin, a de la force, et constitue une assez bonne arme de choc, inférieure comme arme tranchante.

N°s 17 et 19. — Haches en bronze trouvées dans le royaume de Naples, et tenues pour celtiques.

L'une a le tranchant en spatule, l'autre un tranchant épanoui. L'emploi des liens était nécessaire pour la solidité de l'emmanchement d'une hache comme le n° 19. Une ouverture a été pratiquée à la queue de l'instrument pour recevoir une cheville. Cette hache, trop longue pour avoir eu un manche courbe, semble plutôt un outil qu'une arme. Et il en est à peu près de même pour le n° 17 dont les rainures sont un peu saillantes, et qui a une encoche à la queue.

N° 13. — Poignard gaulois en bronze, trouvé dans la Seine, à Paris.

Ces lames se rencontrent surtout dans les Gaules. Leurs dimensions diffèrent, mais elles sont constamment de formes semblables. Elles s'assemblent à la poignée par des rivets.

N° 20. — Poignée d'épée gallo-grecque, en bronze ainsi que la lame ; le système d'assemblage est le même que ci-dessus.

Armes de fer du guerrier mérovingien : la framée, l'angon, l'épée, le scamasaxe, la francisque et le bouclier.

N°s 16 et 18. — Le soldat mérovingien portait pour arme d'hast, la framée, n° 18, et une autre arme de jet, l'angon, n° 16.

L'angon franc avait beaucoup d'analogie avec le *pilum* romain. Selon Végèce, lorsque le *pilum* disparut des légions romaines, on ne le retrouvait plus que chez les *Barbares*. Quand le fer de cette arme s'était enfoncé dans le bouclier de son ennemi, le guerrier frank l'attaquait corps à corps avec la hache ou le glaive. Sa hache c'était la lourde francisque, n° 15, dont un seul coup suffit pour abattre le soldat tué par Clovis dans l'affaire du vase de Soissons. D'après Procope, c'était aussi une arme de jet, que le Frank lançait au moment d'en venir aux mains, pour essayer de défoncer le bouclier de son ennemi.

Le glaive était ou l'épée, n° 14, que l'on voit ici avec une poignée garnie de cuir, un pommeau plat et une garde en métal jaune, compartimentée en cloisons remplies de pâte rouge, ou le *scamasaxe*, arme caractéristique, ressemblant à l'épée romaine, mais beaucoup plus courte que l'épée proprement dite, et n'ayant qu'un seul tranchant. Les anciens textes ne mentionnent pas l'usage de l'arc et des flèches, dont le Frank n'aurait usé qu'à la chasse, et probablement dans les sièges. Cependant lorsque le Frank Leudaste se présente au palais de Grégoire de Tours, il affecte de paraître armé de toutes pièces, et porte un carquois garni de flèches.

Le bouclier, de forme circulaire, était en bois recouvert de peau peinte en blanc. Il portait généralement

un umbo en fer, aussi circulaire, très saillant, offrant la forme générale d'un cône écrasé, renflé à sa base, et dont la pointe se terminait par un bouton. Le corps du bouclier était maintenu par une armature qui, vers la cavité de l'umbo, formait la poignée. Des deux côtés de cette poignée, la bande de fer se divisait en trois barres, écartées légèrement; c'est sur cette carcasse qu'étaient fixés la bande circulaire et le corps lui-même du bouclier, au moyen de deux boulons qui se voient à droite et à gauche de la poignée. C'est cette arme que représente le n° 21; on s'en servait sans l'embrasser, à la main, comme les rondelles à main des quatorzième et quinzième siècles. Le bouclier est la seule arme défensive des Franks que l'on connaisse. Quant au casque mérovingien, il n'en a pas encore été rencontré.

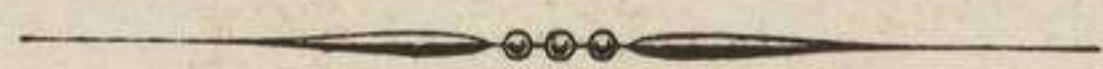
Le scamasaxe était l'arme la plus commune de l'homme de guerre. Ce grand couteau ou grande dague, à la pointe forte et aiguë, était une arme lourde, dont on évidait parfois avec des gorges le dos de la lame pour diminuer son poids en lui donnant une certaine façon. Le scamasaxe était quelquefois empoisonné; on le portait à la ceinture. La framée avait environ la hauteur de l'homme. La forme de son fer varie sans cesse; généralement longue, plate et étroite, quelquefois elle présente une faible arête à son milieu. La douille était percée pour les rivets qui fixaient le fer à la hampe.

La francisque n'a qu'un tranchant; elle s'emmanche verticalement, par une douille à manche droit, comme les haches modernes. Sa forme générale la projette en avant. Il y en avait de deux espèces, différant surtout par leur poids. L'épée mince, plate et aiguë, était à double tranchant. Enfin l'angon, dont la rencontre est rare, se présente ici avec une lame barbelée, à pointe allongée, au bout d'une longue tige de fer portant une douille pour recevoir une hampe dont on ne connaît point, au juste, la dimension.

L'usage des armes de bronze ne cessa dans les Gaules qu'après la conquête romaine, et le Frank Salien, comme on vient de le voir, n'employait que le fer pour ses armes offensives et même défensives.

*Documents photographiques, provenant de la suite si importante des restitutions ethnologiques et historiques formant la belle collection organisée au musée d'artillerie de Paris, par son directeur, M. le colonel Leclercq. Les exemples détachés proviennent également de la collection des armes de ce même musée.*

*Voir, pour le texte : M. A. de Quatrefages, l'Espèce humaine, Paris, 1883, Germer Baillière, édit., publication à laquelle nous devons principalement l'exposition chronologique si nécessaire en ces matières d'un si haut intérêt, et, hier encore, si peu connues. — De Gobineau, Essai sur l'inégalité des races humaines, Paris, 1884, Didot, édit. — Toute la suite si importante des travaux des Archéologues du nord; les publications qui, depuis une vingtaine d'années, ont suivi les congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. — L'excellent Catalogue des collections composant le musée d'artillerie de Paris, dressé par Penguilly l'Haridon. — Enfin les recueils périodiques, comme la Revue d'ethnographie, dirigée avec tant d'autorité par M. Hamy, Paris, Ernest Leroux, édit.*



AT

## SCANDINAVIE

### ARMES, OUTILS, USTENSILES, COSTUMES ET USAGES DES AGES DE LA PIERRE, DU BRONZE ET DU FER.

*Age de la pierre.*

- N° 1. — Hache en silex poli.  
N° 2. — Pointe de lance en silex.  
N° 3. — Polissoir en grès.  
N° 4. — Scie en silex.  
N° 6. — Couteau en silex.  
N° 7. — Hache en silex poli, portant les traces du manche.  
N° 8. — Hache en trapp (diorite) avec un trou d'emmanchure.  
N° 9 et 11. — Les deux faces d'un grattoir en silex.  
N° 10. — Poignard en silex.  
N° 12 et 13. — Hache-marteau en trapp. Le côté de cette hache.  
N° 14. — Gouge en silex poli.  
N° 15. — Hache en pierre, avec trou d'emmanchure sur le côté.  
N° 18. — Gouge étroite en silex poli.  
N° 19. — Tête de flèche en silex.  
N° 20. — Hache en pierre, à manche de bois, trouvée dans une tourbière anglaise.  
N° 21. — Hache en pierre, à manche de bois, de la Nouvelle-Calédonie.  
N° 27. — Outil en silex, grossièrement travaillé, non poli.  
N° 30. — Grattoir en silex.  
N° 33. — Vase en argile, percé pour la suspension.

N° 35. — Hameçon en os.

N° 36. — Dolmen.

N° 38. — Perle en ambre.

*Age du bronze.*

- N° 5. — Poignard en bronze, avec manche du même métal.  
N° 16. — Celt à douille en bronze, emmanché de bois.  
N° 17. — Épée représentée sur un rocher, à Ekensberg, en Ostrogothie.  
N° 22. — Pointe de lance en bronze.  
N° 23. — Habillement de femme, trouvé dans un tombeau du Jutland.  
N° 24 et 26. — Épées en bronze.  
N° 25. — Celt en bronze.  
N° 29. — Celt à douille.  
N° 32. — Vase de suspension, en bronze.  
N° 39. — Cairn suédois, de l'âge du bronze.

*Age du fer.*

- N° 28. — Plaque en bronze à figures en relief.  
N° 31. — Guerrier scandinave du commencement du quatrième siècle chrétien.  
N° 34. — Vase en argile.  
N° 37. — Grand bateau en chêne, trouvé dans les tourbières du Jutland.

*Age de la pierre.*

Des traces de l'âge de la pierre existent dans presque tous les pays du monde, en France, en Angleterre, comme dans le sol classique de l'Italie et de la Grèce : on en a signalé dans les antiques berceaux de la civilisation, l'Égypte, l'Asie Mineure et l'Inde, tout aussi bien qu'en Chine et au Japon.

Actuellement, le plus fructueux champ d'étude de ces époques, si hautement préhistoriques, se trouve dans le nord de l'Europe : en Danemark, en Suède ; non seulement l'homme y paraît moins ancien, toute la péninsule scandinave ayant été longtemps recouverte d'une seule et immense couche de glace, comme l'est encore la majeure partie du Groënland, mais l'âge de la pierre, commencé à la fin de la période glaciaire paraît, en dehors de l'Amérique, s'y être prolongé dans sa pureté primitive, beaucoup plus tard que sur tous les autres points connus. Les trouvailles qui abondent dans ces parages septentrionaux, l'élite des gens

studieux qui se sont appliqués à les reconnaître et à les classer, permettent de suivre assez clairement la marche générale de l'humanité dans le douloureux enfantement de ses civilisations.

Les vestiges de la plus ancienne population du Nord résident dans la plupart des *Kjokenmodding* danois ou amas de débris culinaires. La masse principale de ces collections de rebuts, souvent immenses, situées le long des côtes, se compose d'huîtres, et d'autres mollusques comestibles; on y rencontre des os de poissons, d'oiseaux, de sangliers, de chevreuils, de cerfs, d'aurochs et autres animaux sauvages, un seul animal domestique, le *chien*. Au milieu de ces débris de matières alimentaires, de foyers couverts encore de cendres et de charbons, on trouve une foule d'outils en silex grossièrement travaillés, non polis, accompagnés de fragments de poterie grossière, d'instruments en os et en corne, etc.

Les objets les plus anciens de l'âge de la pierre *ne sont pas polis*. Les haches et les ciseaux qui le sont sur toutes leurs faces sont postérieurs, ainsi que les pointes de lance, les têtes de flèches, les haches perforées, la poterie fine. Les éclats provenant de la fabrication des outils en pierre, les lames de silex employées comme couteaux, les simples grattoirs ronds en silex, sont de toutes les périodes de l'âge de la pierre; Il est facile de travailler le silex à l'aide d'une autre pierre. L'Indien de la Californie, dans les tribus où, hier encore, on se servait d'outils en pierre, employait pour la fabrication des têtes de flèches un morceau d'obsidienne, pierre qui a eu, chez les peuples de l'Amérique, la même importance que le silex pour les Européens, il fendait l'obsidienne d'un seul coup, et d'un nouveau coup contre la surface produite par le premier, il séparait une lame de l'épaisseur de sept à huit millimètres; cette plaque, saisie entre le pouce et l'index, il la tenait contre l'enclume de pierre posée sur ses genoux, et donnait avec l'agate des coups successifs dont chacun enlevait un petit éclat. Au bout d'un peu plus d'une heure, l'arme avait pris sa forme, et la tête de flèche d'une longueur de trois centimètres environ, se trouvait confectionnée.

Les longues et étroites pointes en silex témoignent d'une habileté extraordinaire : les armes et outils de ce genre sont taillés à coups réitérés. Le moindre coup donné à faux, le plus minime tremblement de la main aurait suffi pour détruire l'ouvrage entier.

On ne voit jamais de trou d'emmanchure aux haches en silex, ce minéral étant trop dur et trop cassant pour se laisser perforer. Les couteaux, poignards, pointes de lance et têtes de flèches, les grattoirs et autres ouvrages en silex, sont seulement taillés et jamais polis, du moins pas au tranchant. Le percement de la hache de pierre paraît avoir été fait au moyen d'un bâton en bois, avec du sable et de l'eau. Le bâton, fortement pressé contre la pierre, longtemps et rapidement tourné, les grains de sable comprimés creusaient peu à peu la pierre par la friction. Pour circonscrire l'action du sable et faire une opération plus rapide, on guidait le bois tournant avec un os creux, un tube de corne ou de bois. Le forage se faisait en attaquant la pierre de chaque côté, jusqu'à la réunion.

Les souvenirs du second âge de la pierre, l'âge de la pierre polie, abondent en Suède. Les polissoirs, que l'on trouve en grand nombre, sont le plus ordinairement de grands blocs de grès à une ou plusieurs faces planes, ou des grès à extrémités arrondies, épais, presque en forme de massue; à force d'usage (voir n° 3), ces polissoirs finissaient par devenir très minces au milieu. Des yeux peu exercés les ont souvent pris pour les os pétrifiés de quelque animal disparu.

On a fréquemment trouvé d'autres petits polissoirs en schiste noir qui se portaient vraisemblablement à la ceinture et servaient à acérer les aiguilles en os ou autres objets pointus.

Les Scandinaves de l'âge de la pierre non seulement fabriquaient les objets indispensables aux besoins élémentaires de la vie, mais encore donnaient à ces objets toute l'élégance possible. Le poignard, n° 10, silex taillé par le choc, est d'une pureté d'exécution merveilleuse et offre un bel échantillon du goût à l'époque de l'âge de la pierre.

Il est facile de comprendre comment étaient emmanchées les haches en pierre percées d'un trou; mais les haches en silex, jamais percées, ne se pouvaient emmancher de même. La hache n° 20, trouvée dans une tourbière anglaise, avec son manche de bois parfaitement conservé, est un exemple de la monture de la hache en silex. Le n° 21, également sans trou d'emmanchure et provenant de la Nouvelle-Calédonie, est d'un autre mode de monture qui convient aussi à la hache en silex. Ces haches étaient pour les anciens des instruments de travail autant que nombre d'objets utiles à la guerre et à la chasse. La possibilité de la confection d'ouvrages très fins au moyen de ces outils en pierre est démontrée par les preuves de dextérité que fournissent encore actuellement certaines peuplades américaines. Les procédés de travail du bois, par exemple, devaient être les mêmes que ceux des sauvages contemporains; le tranchant d'une hache ou d'un ciseau en silex, bien aiguisé, très acéré, s'émoissant facilement et se brisant bientôt, les Scandinaves de l'âge



SCANDINAVE

SCANDINAVIAN

SCANDINAVIEN

AT

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Renaux del.

de la pierre devaient carboniser au moyen du feu la partie du bois à enlever. On trouve dans les Kjukkenmoddings d'élégantes productions en os, en corne, en ambre, etc., et surtout une foule de grattoirs en silex au moyen desquels on nettoyait et on préparait les peaux destinées à servir d'habillements, de même que des alènes en os, des aiguilles, et une espèce de peigne de la même matière. Ce premier s'employait probablement, à l'instar d'un instrument semblable chez les Esquimaux, à diviser les tendons qui servaient de fil.

L'ambre, si commun sur les rivages méridionaux de la Baltique et même sur les côtes de la Scanie, servait, pendant l'âge de la pierre, à la confection des parures, telles que perles portées en collier, etc. Le n° 38 est une perle du type le plus répandu aux anciennes époques, type qui ne se rencontre presque jamais dans les trouvailles d'objets plus jeunes. Dans les tombeaux de l'âge de la pierre polie, on trouve encore des perles et des pendeloques en os, des dents perforées d'ours, de loup, de chien, de plusieurs autres animaux, ayant évidemment servi de parures. Les dents des grands carnassiers, glorieux souvenirs de luttes périlleuses, se portaient, sans doute, comme des trophées.

Les boucliers, probablement les seules armes défensives, ne se retrouvent nulle part. Confectionnés de bois, de peau ou d'autres matières facilement destructibles, ils n'ont pas laissé de débris.

En fait d'attirails de pêche de l'âge de la pierre en Suède, on a trouvé des hameçons (voir n° 35), soit entièrement en os, soit en os avec la pointe et les barbes en silex, de même que des harpons et des fouines, ces dernières en os. Les filets devaient être connus; parmi les objets de la station lacustre suisse de Robenhausen, appartenant à l'âge de la pierre, se trouvaient des fragments d'un filet à mailles de près de six centimètres.

Le Scandinave de l'âge de la pierre cuisait sa nourriture. Il se procurait du feu, soit comme l'Indien américain, par le frottement rapide et prolongé de deux morceaux de bois d'essence différente l'un contre l'autre, soit à l'aide d'un silex et d'une pyrite employés à peu près de la même manière que notre briquet. On a trouvé dans des tombeaux anglais des silex et des fragments de pyrite portant les signes évidents de leur emploi dans ce but. Le n° 33 est un des vases d'argile, confectionnés à la main, sans l'aide du tour du potier, auxquels les gens de l'âge de la pierre savaient donner des formes non dépourvues d'élégance; il est décoré de traits en creux, remplis d'une matière blanche ressemblant à du gypse. Ce vase, fait pour la cuisson, a des trous qui servaient à le suspendre au-dessus du feu.

Les monuments funéraires, souvent grandioses, indices assez sûrs d'une vie sociale réglée, de travaux combinés en famille, en communauté, font supposer que, pendant la seconde période de l'âge de la pierre, les Suédois possédaient des demeures fixes. Cet âge de la pierre polie serait, selon les archéologues du Nord, l'époque des tombeaux désignés sous les noms de *stendosar*, *stendos* au singulier, dolmens, cromlechs, des sépultures à galerie, *gonggrifter*, des grandes cistes funéraires, *hallkistor*. Le *stendos*, dolmen ou cromlech, est une chambre sépulcrale, dont les parois sont formées de grands blocs de pierre posés de champ, allant du plancher au plafond, plans à l'intérieur, ordinairement inégaux à l'extérieur. Le plancher se compose de sable ou de petites pierres. Le plafond est formé d'une ou de plusieurs grandes dalles, également planes sur le côté tourné vers la chambre, irrégulières du reste. Le n° 36 est un des tombeaux de ce genre existant à Stala, dans le Bohuslan. Ces dolmens que l'on rencontre plus ou moins au grand jour, ordinairement sur une éminence entourée d'un cercle de pierres, ainsi que les sépultures dites à galerie, sont nombreux le long des côtes de la Scanie, en Vestrogothie, dans la Suède de l'ouest.

Les hommes de l'âge de la pierre ne brûlaient pas les morts; ils les enterraient souvent dans une position assise, et plaçaient à leur côté des armes, des outils, des parures, et souvent aussi quelques vivres dans des vases d'argile.

#### *Age du bronze.*

La connaissance des métaux, d'abord uniquement celle du bronze et de l'or, inaugura pour le nord scandinave une période nouvelle que l'on a nommée l'âge du bronze. (Voir à ce sujet la notice de la planche Celtique, ayant pour signe le Z couronné.) De l'usage des métaux devait résulter un degré supérieur de civilisation.

Pendant la période du bronze, ce métal étant cher, on continuait à employer avec avantage dans plusieurs cas le silex ou d'autres pierres; en général, les outils n'avaient guère changé de figure; les couteaux, les scies, les alènes, les ciseaux ou les gouges, les haches et les marteaux ou maillets étaient en bronze au lieu d'être en pierre; c'était leur principale différence. L'outil le plus commun alors est une espèce de hache ou de ciseau, connu sous le nom de *celt*, dénomination empruntée au latin *celtis*, ciseau, n'ayant aucun rapport avec le nom

du peuple des Keltés ou Celtes. Il y en a de plusieurs modèles. Les uns se rapprochent de la hache en pierre, offrent un trou d'emmanchure et une douille; les autres sont sans douilles, et s'enfonçaient comme les haches en silex dans l'une des extrémités d'un manche fendu. Les celts à douille avaient, par contre, un manche, ordinairement courbé, qui était inséré dans la douille et lié à un petit œillet placé à la règle immédiatement au-dessous de l'orifice du trou. Voir n° 16, le celt à douille emmanché; n° 29, le celt sans son manche. Cette hache, à la fois arme et outil, était d'un usage si répandu que sur les 2,500 objets trouvés en Suède, attribués à la période du bronze, il n'y a pas moins de 700 celts. On doit voir une arme dans le celt n° 25, dont le type est des plus élégants, et dont les analogues ont souvent été trouvés dans les tombeaux avec d'autres armes de guerre. L'arsenal des gens de l'âge de la pierre, le poignard, la hache, la lance, la flèche et l'arc, probablement aussi la massue et la fronde auxquels il faut joindre le bouclier, s'accroît, à l'époque du bronze, de l'épée, et quoique assez rarement, du casque.

Les épées étaient, en général, des armes d'estoc et non de taille; ce qui explique peut-être en partie la circonstance souvent remarquée, que leurs poignées, surtout celles des plus anciennes, sont trop courtes pour nos mains. Ces poignées sont à l'ordinaire suffisamment longues, si on tient l'épée comme un poignard, la pointe en bas. Les lances sont à deux tranchants et souvent très pointues. Les poignées qui, à l'exception des plus récentes, manquent de toute trace de garde, sont de bois, d'os ou de corne. Les poignées en bronze portent souvent des incrustations en or, ornées de morceaux d'ambre enchassés, ou sont encore ornées de dessins incrustés de résine. Certains fourreaux étaient des gâines en bois, recouvertes d'un cuir bien préparé, revêtues à l'intérieur d'une peau fine, l'extrémité inférieure portant un dard en bronze. D'autres étaient en bois, sans peau, parfois décorés d'ornements ciselés.

On a trouvé dans les tombeaux de l'époque du bronze de nombreuses aiguilles, des alènes, des pincettes et des couteaux; outillage presque toujours en bronze, destiné, sauf les aiguilles, à la confection des vêtements de peau. On coupait avec le couteau de minces lanières ou lacets de peau; l'alène servait à percer les trous, les pincettes à y passer les lacets. Les ciseaux étaient encore inconnus, et n'apparaissent qu'au commencement de l'âge du fer. Les ustensiles employés dans le travail du cuir et de la peau, trouvés en quantités beaucoup plus considérables que les aiguilles, sont une preuve que les vêtements de peau étaient beaucoup plus communs que ceux de laine pendant la période du bronze, quoique les laines tissées et même la toile de lin fussent connues pendant la dernière période de l'âge de la pierre. Des découvertes inespérées faites dans ces dernières années procurent, non seulement sur la nature, mais encore sur la coupe de certains vêtements, des renseignements d'une netteté irréfragable.

Le n° 23 est un costume de femme, trouvé en 1871 dans un tumulus danois, à Borum-Eshøj, près d'Arhus en Jutland. L'étonnant état de conservation de ces pièces de vêtement remontant à plus de 2000 ans, peut-être à 2500, provient de la nature du cercueil formé d'un tronc de chêne fendu en deux et évidé; il est dû au tannin de cet arbre, à ses éminentes propriétés conservatrices. Le fond du cercueil était recouvert d'une peau brute, probablement de vache ou de bœuf. Sur celle-ci se trouvait un grand *manteau*, tissé d'une laine grossière mêlée de poils de bêtes à cornes, dans lequel le corps avait été enseveli. Le squelette, bien conservé, était celui d'une femme. La chevelure, très longue, avait dû être retenue par un peigne en corne trouvé à côté du corps. La tête était couverte d'une résille de laine d'un beau travail; il existait des restes d'une autre résille pareille. Le costume entier, se composant d'une *tunique* à manches et d'une *jupe* longue, était en étoffe de laine. La tunique, cousue sur les manches et au dos, est ouverte sur le devant et semble avoir été close au moyen d'un cordon ou d'une petite agrafe trouvée dans la bière, à moins que cette agrafe n'ait servi à retenir le manteau. La couture du dos de la tunique est si grossière qu'il semble probable que, à l'ordinaire, elle est recouverte par le manteau. La jupe était fixée autour de la taille par deux cordons de laine, l'un grossier, l'autre fin; ce dernier orné de stries ou bandes de couleurs faites de poils de bêtes à cornes et se terminant en houppes épaisses et élégantes.

Avec l'agrafe mentionnée, les différents objets de la parure, tous en bronze, étaient une bague en spirale, deux bracelets, et un grand anneau tordu, pour la tête ou le cou. La trouvaille la plus remarquable faite à côté de ce corps de femme, fut un *poignard en bronze*, et des petites plaques rondes, avec une pointe saillante au milieu, annonçant les débris d'un *bouclier*, attirail qui semble confirmer l'existence des femmes guerrières, les Skoldmor (vierges au bouclier) affirmée par les archéologues du Nord.

La crémation des morts, inconnue pendant l'âge de la pierre et la première partie de l'âge du bronze, constituait la règle dans la seconde partie de cette période. Les corps calcinés furent renfermés dans des cistes en pierre, souvent très grandes, contenant plusieurs squelettes. Les dimensions de ces cistes allèrent en diminuant

jusqu'à la longueur d'environ 30 cent. On recueillit aussi les os dans des vases en argile, sans ciste protectrice; enfin, les os incinérés sont souvent simplement enfouis dans un trou creusé en terre et recouverts d'une dalle plate. Ces sépultures de l'âge du bronze sont ordinairement recouvertes d'une colline artificielle, formée, soit principalement de sable et de terre, le *tumulus*; soit exclusivement de pierres et de cailloux, le *cairn*, n° 39. Ces tombeaux sont ordinairement placés sur une hauteur, avec vue libre sur la mer ou sur une autre grande nappe d'eau. Les *cairns* sont souvent situés sur de hautes montagnes, parfois à une grande distance des habitations actuelles.

L'écriture littérale était inconnue des habitants du Nord pendant l'âge du bronze. Ils ne connaissaient qu'une espèce d'*écriture figurative* ou symbolique dont ils se sont servis en sculptant sur leurs rochers des événements, des tableaux historiques, dont ils se proposaient, sans doute, de perpétuer la mémoire. La tradition orale nécessaire à l'interprétation de ces figures étant depuis longtemps éteinte, on ne saurait trouver en ces tableaux de renseignements suivis ni sur la religion, ni sur l'état social, pas même sur les mœurs et coutumes des septentrionaux de cette époque. Mais certaines trouvailles d'objets, considérés comme objets de culte, parlent plus clairement que les *hallristningar* du Bohuslan et de l'Ostrogothie. Le vase à suspension en bronze, n° 32, est d'un modèle fréquent en Suède, où l'on présume qu'il est de ceux qui servaient de lampes dans les temples, ou y étaient employés à d'autres usages religieux.

#### *Age du fer.*

L'art de l'écriture, des *runes*, les anciens caractères graphiques de la Scandinavie, coïncide avec le commencement de l'âge du fer, période pendant laquelle les Septentrionaux devaient acquérir non seulement la connaissance du fer, mais encore celle de l'argent, du plomb, du bronze avec alliage de zinc, du verre, de l'ivoire, des monnaies frappés, de l'art de souder et de dorer les métaux, etc.

Notre n° 31 représente un guerrier scandinave de la fin de cette première période. Grâce à la propriété qu'a la tourbe de conserver d'une manière tenant presque du prodige les matières les plus délicates, et même, en général, les plus exposées à la destruction, on a fait une connaissance exacte des vêtements, des ouvrages en bois, etc. C'est à l'aide des trouvailles provenant des tourbières du Jutland méridional, des habits, des armes et des ornements tirés de Thorsbjerg et de Nydam, que cette figure historique a été restituée.

Les vêtements sont de laine; le tissu, plus fin que celui de l'âge de bronze, est une espèce de damas dont le dessin est souvent en quadrillé. Les pièces de l'habillement sont : une longue tunique à manches allant jusqu'aux poignets; des braies retenues autour de la taille par une ceinture ou une martingale, invisible sous le vêtement supérieur, et cousues à leurs extrémités inférieures à des bas courts. La chaussure est une espèce de sandale en cuir, décorée d'ornements pressés d'une grande finesse. Manteau de laine, au bord inférieur frangé.

Le casque, en argent doré, ne laisse à découvert que le nez, les yeux et la bouche. La cotte de maille, d'anneaux de fer rivés ensemble, est ornée, sur la poitrine, de deux magnifiques plaques rondes en bronze et en argent doré. Bouclier en bois avec umbo et bordure en métal. Une épée, un arc, des flèches, et le carquois porté en sautoir, sont les armes offensives.

Pendant l'âge du fer, les habits étaient ordinairement retenus par des aiguilles ou par des broches, et non au moyen de boutons ou de crochets.

Le vase n° 34 offre un spécimen de la fabrication indigène à cette époque. Ceux de terre étaient beaucoup plus fins, plus minces et mieux cuits que ceux de l'âge du bronze; la forme en est souvent très élégante. A l'instar des vases en argile des deux époques précédentes, ceux de l'âge du fer n'ont jamais de couverte.

L'une des trouvailles les plus remarquables du premier âge du fer, faite en 1863 dans une tourbière du Jutland méridional et dans le voisinage de monnaies romaines du deuxième siècle après J.-C., consiste en deux grands bateaux à clin, l'un de chêne, l'autre de pin. Ce sont de grands bateaux non pontés, se terminant en pointe à l'avant comme à l'arrière, ne portant aucune trace de mât et ne marchant qu'à la rame. Le bateau en chêne, n° 37, remarquable par l'élégance et la souplesse de ses formes, mesure une longueur de 24 mètres entre les pointes élevées des deux étraves; sa plus grande largeur est de 3 m. 50 cent. Il se mouvait au moyen de quatorze paires de rames d'une longueur de 3 m. 40 c. semblables à nos rames modernes. Le gouvernail étroit se trouve fixé à l'un des flancs du bateau, vers l'arrière. Entr'autres objets contenus dans cette embarcation, figuraient une grande ancre en fer, deux escopes, etc. Dans la dernière partie de l'âge du fer, les navires



étaient toujours halés à terre pendant l'hiver, ou quand ils ne devaient pas servir de quelque temps. Les étraves de ces embarcations étaient trouées pour le passage des cables de halage.

Le n° 28 est une plaque en bronze, à figures en relief, appartenant au dernier âge du fer, c'est-à-dire de l'an 700 environ à la dernière moitié du onzième siècle. Les antiquaires signalent ces figures comme fournissant des données particulièrement intéressantes sur le costume suédois.

*Voir la Suède préhistorique, par M. Oscar Montelius; Stockolm P. A. Norstedt et Söner, éditeurs.*





# CELTIQUE

## PARURES DES SCANDINAVES DE L'ÂGE DE BRONZE.

*Diadèmes* : en bronze, nos 32 et 36; en or, n° 7.

*Colliers* en bronze : n° 22, encore très élastique; n° 26, tordu; n° 29, creux; nos 37 et 38; n° 39, ne s'ouvrant pas.

*Bracelets*, en bronze : nos 1 et 18; nos 45 et 47, longs, en spirale; n° 43 en spirale de double fil de bronze; n° 46. En or : n° 17, massif, pesant 187 grammes, et n° 23.

*Agnes* : n° 4, en spirale de double fil d'or; n° 41, en or; nos 2, 24 et 42.

*Fibules* en bronze, nos 15 et 33.

*Épingles* en bronze : n° 10; n° 11, d'une longueur de 36 centimètres; nos 12, 13, 25 et 27; nos 19 et 20, vue de face et latérale; nos 28 et 30, à cylindre creux, vue de face latérale.

*Boutons* en bronze : nos 9 et 6, vu de face et par derrière; nos 14, 21, 31, 35, 40 et 44.

*Peigne* en bronze, n° 8. *Pincette* en bronze, n° 2.

*Objets divers* : n° 3, fragment de parure en bronze; ornement formé de trois disques très minces, suspendus et superposés à la manière orientale, parure de cheval, probablement; n° 5, ornement en bronze d'un grand vase en bois; le fond est en bronze; n° 16, ornement de pommeau d'épée à manche de bois, d'os ou de corne.

Les nos 1, 4, 6 et 9, 8, 15, 16, 18, 32 et 36, sont du premier âge du bronze; tous les autres de la seconde période.

Les archéologues du nord font remonter la clôture de l'âge de la pierre, et par suite le commencement de l'âge du bronze, à environ 3000 années; l'âge du bronze se serait terminé en Suède à peu près à l'époque de la naissance de J.-C.; sa période comprendrait pour les Scandinaves les dix siècles qui précédèrent le commencement de l'ère chrétienne. On divise cet âge en deux époques, quoique pour se renseigner on n'ait trouvé de ce temps ni une seule monnaie, ni sur tout autre objet une inscription suédoise ou étrangère, on s'est basé pour cette division, sans pouvoir d'ailleurs assigner à l'une ou à l'autre un temps de durée même approximatif, sur la différence du contenu des tumuli : on tient pour antérieurs ceux où les corps ne sont pas brûlés; ceux qui renferment des os calcinés par la crémation leur auraient succédé.

Les ouvrages du premier âge du bronze sont décorés de gravures de spirales élégantes, comme on les voit n° 36, et des lignes en zigzags que l'on remarque sur ce diadème. Les formes des objets de ce temps témoignent d'une dextérité artistique déjà considérable dans le travail du bronze.

Un autre goût et des ornements tout différents distinguent les ouvrages de la période connue sous le nom de second âge du bronze. On n'y rencontre pas de spirales gravées au poinçon; mais les anneaux, les extrémités des manches de couteau, etc., sont souvent enroulés en spirales, en volutes, etc., etc.

La plupart des antiquités suédoises des deux périodes de l'âge du bronze sont considérées comme étant d'une fabrication indigène; presque toutes sont produites par la fonte; ce n'est que vers la fin de cet âge que l'on découvre des traces de l'emploi du marteau dans le travail du bronze. Tout le bronze employé en Scandinavie pendant l'âge du bronze proprement dit, se compose d'un alliage de cuivre et d'étain, contenant environ 90 % cuivre, 10 % étain. Comme il n'existe pas de mines d'étain dans la Scandinavie, et que ses mines de cuivre, selon toute vraisemblance, n'ont commencé à être exploitées que plus de mille ans après la fin de l'âge du

bronze, on tient pour certain, non seulement que tout le bronze employé en Suède pendant cette période a été importé de l'étranger, mais encore qu'il y était à l'état d'alliage.

L'art de souder les métaux était inconnu en Suède pendant l'âge du bronze; quand il s'agissait de réunir deux morceaux de bronze, ou qu'une réparation était nécessaire, on se servait de rivets, ou l'on coulait du bronze sur la cassure, souvent d'une façon très grossière.

Les boutons, les poignées d'épée, et autres ouvrages en bronze, sont fréquemment ornés d'incrustations en ambre, et plus communément encore, d'incrustations d'une matière brun foncé ressemblant à de la résine, qui devait produire un bon effet sur le bronze jaune et brillant presque comme de l'or.

L'art du doreur, dans le sens propre de ce mot, était encore inconnu; mais on a trouvé souvent des objets en bronze recouverts de minces plaques d'or.

Les peignes, qui paraissent avoir été inconnus pendant l'âge de la pierre, ne sont pas rares dans les sépultures du premier âge du bronze.

Le second âge du bronze connaissait des parures pendantes : exemple n° 3, dont le caractère asiatique est fort sensible. Les colliers de cette époque, malgré leur séjour de plus de deux mille ans dans la terre, offrent encore, pour la plupart, des anneaux dont l'élasticité s'est conservée.

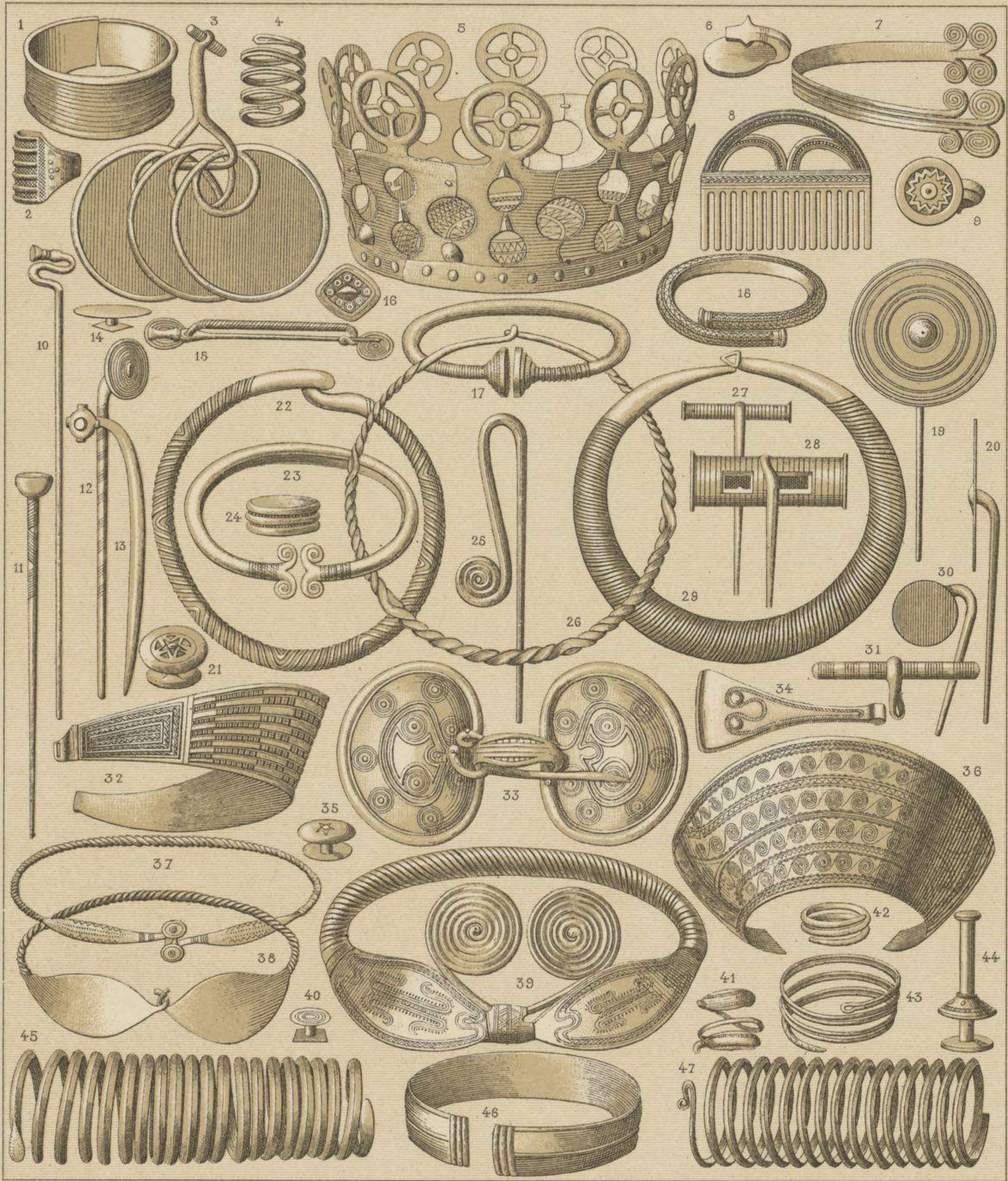
Les Scandinaves de l'âge du bronze avaient des couteaux, des scies, des alènes, des ciseaux ou des gouges, des haches et des marteaux ou maillets, des armes enfin, dont les types étaient connus dès l'âge de la pierre; le bronze la remplaçait, mais on ne l'avait pas entièrement abandonnée; le bronze était cher, et on continuait à employer, avec avantage dans plusieurs cas, le silex ou d'autres pierres.

Diverses opinions ont été émises sur l'importante question de savoir comment l'âge de bronze a commencé dans la Scandinavie; quelques-uns ont admis que cela s'est fait par l'émigration d'un peuple de race celtique; on a parlé aussi des Phéniciens, de l'influence des Étrusques, d'une immigration germanique. M. Montelius donne de fortes raisons à l'appui de cette opinion que le commencement de l'âge du bronze en Scandinavie serait de beaucoup antérieur à l'influence des Étrusques sur le nord de l'Europe, par ce motif « que la civilisation asiatique du bronze paraît s'être successivement répandue vers le nord et le nord-ouest du continent européen, et que c'est ainsi qu'elle aurait gagné les côtes de la Baltique. » Dans la Hongrie et les pays avoisinants, les antiquités de l'âge du bronze ressemblent à un haut degré à celles du commencement de l'âge du bronze en Scandinavie, ce qui n'est pas le cas des antiquités de l'Europe occidentale. Les Kymris, originaires de l'Asie et venus chez nous des bords de la Baltique, ont-ils été, en effet, les importateurs du bronze en Scandinavie? Il n'est pas de notre ressort de chercher à résoudre cette question. Nous ne relatons les opinions de savants archéologues que pour expliquer comment ces documents scandinaves figurent ici sous la rubrique *celtique*. Celtique, phénicienne ou germanique, au surplus, l'origine de cette industrie et de l'art qui s'y rattache est tenue par tous comme asiatique.

Documents empruntés aux *Antiquités suédoises*, dessinées par M. C. F. Lindberg, décrites par M. Oscar Montelius, Stockholm, Norstedt et Sôner, 1873.

Voir pour le texte : M. Oscar Montelius, la Suède préhistorique, Stockholm, 1874. — Mémoire de la Société royale des antiquaires du Nord, Série 1873-74, Copenhague.





CELTIQUE

CELTIC

KELTISCH



IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>e</sup> PARIS

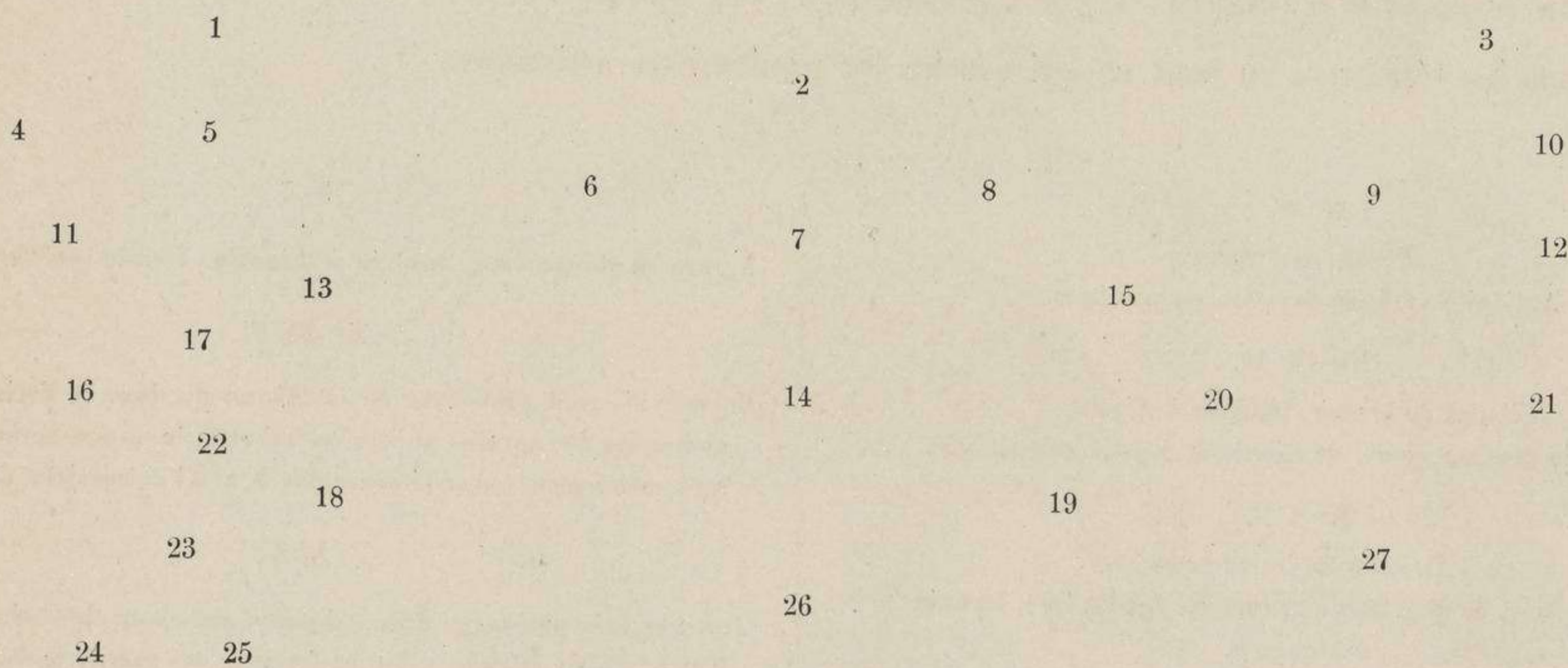
Renaux del.



# CELTIQUE

## OBJETS USUELS. — AGRAFES ET BOUCLES.

ÉPOQUES DU BRONZE ET DU FER.



Les travaux modernes si importants sur l'anthropologie et l'archéologie nous permettent de résumer brièvement la notice concernant ces bijoux. On trouve les analogues en nombre considérable en Danemark, dans la Suède et la Norvège, en Angleterre, en Irlande et dans tout le nord de l'Europe; les plus anciens ont entr'eux de grandes ressemblances, qu'ils proviennent des Scandinaves, des Germains de l'Allemagne, des Iles Britanniques ou de la France. On conjecture que le bronze ne fut guère importé en Scandinavie plus de mille ans avant l'ère chrétienne, et que le fer y est à peu près contemporain de cette ère. Il y avait alors plus de dix siècles qu'il était connu dans l'Europe méridionale et plus de deux mille années qu'il était figuré dans les peintures égyptiennes. Les archéologues divisent cette période du fer dans le Nord en trois âges : des premières époques du christianisme à 450 environ, de 450 à 700, toujours environ, et enfin de 700 à la dernière moitié du XI<sup>e</sup> siècle.

Pendant la première période du bronze, on ignorait l'art de le souder; ce n'était d'ailleurs qu'un alliage de cuivre et d'étain coulé, rarement martelé. On ne faisait usage ni du fer, ni de l'argent, ni du plomb, ni du zinc, ni du verre. Le milieu de l'âge du fer, ce qu'on appelle son moyen âge, coïncidant avec la conquête de l'Italie par les Germains et avec l'entrée des Normands au service des souverains byzantins, abonde en grands bijoux

d'or massif, d'argent, d'électrum (alliage d'or et d'argent), ou tout au moins couverts de l'un de ces métaux avec ornements de verre et de pierreries. Le fait si capital de la conquête de l'empire romain explique facilement ce luxe et cette richesse, et aussi l'empreinte gréco-romaine que reçut alors ce genre de fabrication. L'empreinte ancienne semble de source asiatique, et, soit qu'elle ait pris la route du nord de l'Asie, ou, qu'elle ait été donnée par les Grecs passant par la Scythie pour le commerce de l'ambre, soit qu'elle soit parvenue de l'Asie mineure aux bords de la Baltique en traversant la Russie méridionale, où cependant elle a laissé peu de traces, il semble qu'on ait apporté cette empreinte avec le métal lui-même. Les variations ne s'accusent qu'en avançant dans le temps; on les attribue à la force du génie national, ou, ainsi qu'on vient de le voir, aux rapports que les diverses peuplades eurent avec l'empire romain.

Le savant M. J. O. Westwood a établi que les artistes des Iles Britanniques avaient, entre la période de l'introduction du christianisme et le commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, développé le système des ornements celtiques avec une supériorité d'autant plus remarquable, qu'à cette époque la dissolution de l'empire romain plongeait l'Europe dans les ténèbres, en tout ce qui touche les productions artistiques (1).

N<sup>o</sup> 26.  
Fibule en bronze.  
Antiquité suédoise des plus anciens âges.

N<sup>os</sup> 18, 19.  
Fibules de bronze, trouvées à Nijnia,  
district de Soumsk, gouv. de Kharkow, Russie méridionale.

N<sup>os</sup> 1, 3.  
Broches anglo-saxonnes  
ornées de grenats et de filigranes d'or (moyen âge du fer), trouvées près  
d'Abington.

N<sup>os</sup> 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 20, 21, 22, 24, 25.  
Fibules et boucles provenant d'un cimetière anglo-saxon à Chesell-Down,  
île de Wight; excepté la grande fibule n<sup>o</sup> 14, de même caractère,  
trouvée en Toscane (moyen âge du fer).

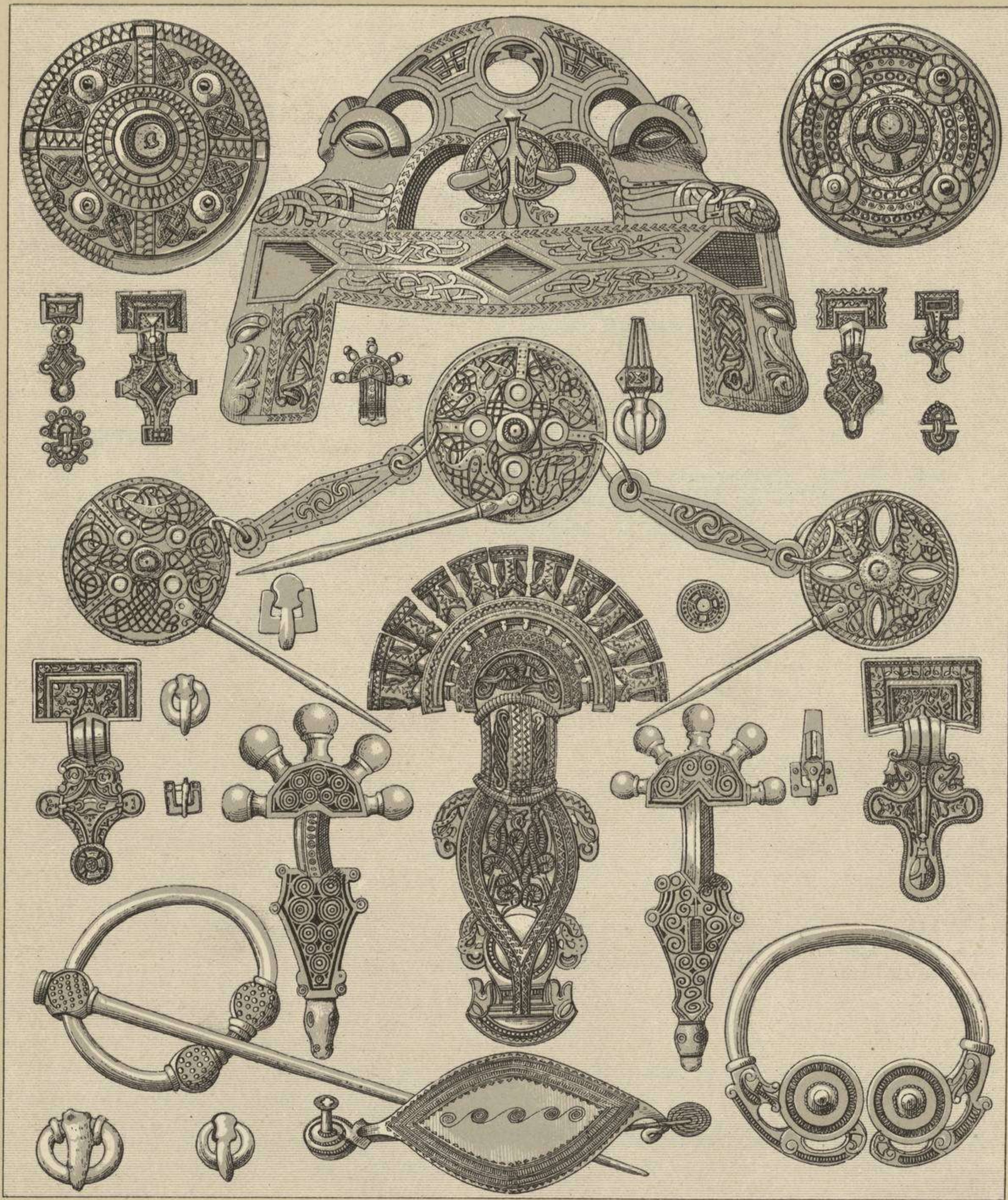
N<sup>o</sup> 7.  
Agrafe anglo-saxonne, trouvée à Lincoln. Bronze recouvert d'argent.

N<sup>os</sup> 23, 27.  
Broches d'argent provenant de Goldborough, dans le Yorkshire. (Nous  
donnerons des agrafes et broches kabyles, en usage actuellement, qui  
sont entièrement construites comme le n<sup>o</sup> 14 et ces deux dernières.)

N<sup>o</sup> 2.  
C'est la partie supérieure d'un reliquaire provenant de Cashel, comté de  
Tipperary, en Irlande. C'est du fer avec des parties de bronze et d'ar-  
gent niellé et émaillé. La dimension des ciselures et des entrelacs doit  
aider à la compréhension du décor des objets plus exigus. Cette châsse  
anglo-saxonne est du XII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire de la fin même de l'âge  
du fer.

*Ces documents proviennent pour la plus grande partie du Musée britannique et le surplus des ouvrages de  
MM. Montelius et Worsaae.*

(1) Voir Montelius, *Antiquités suédoises*, 1873. — J.-O. Westwood, *Manuscrits anglo-saxons et irlandais*, Londres, 1868, gr. in-fol. — *Journal of the archaeological Institute*, vol. VII et X. — *Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord*, 1873-74. *Discours de M. J.-J.-A. Worsaae*. (Compte rendu du congrès international d'anthropologie et d'archéologie, Paris 1875).



CELTIQUE

CELTIC

KELTISCH



IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Renaux, lith.

# CELTICO-SCANDINAVE

PARURES. — AGRAFES. — BOUCLES, ETC. — USAGES FUNÉRAIRES.

PREMIÈRE PÉRIODE DE L'ÂGE DU FER.

*Diadèmes en or.*

N<sup>os</sup> 2, 4 et 5.

*Colliers en or.*

N<sup>o</sup> 13, or fin; n<sup>o</sup> 17, tordu.

*Bracelets.*

N<sup>os</sup> 1 et 3. Bracelets d'or en spirale.

N<sup>o</sup> 6. Bracelet en bronze.

N<sup>o</sup> 25. Bracelet en argent.

*Pendeloques en or.*

N<sup>os</sup> 9, 15, 20 et 26. Face et profil de la même.

N<sup>o</sup> 21. Perle en or, ornée en filigrane.

*Annulaires, bagues en or.*

N<sup>os</sup> 14 et 16. Bague en or avec une cornaline, sous deux aspects.

N<sup>os</sup> 24 et 30. Bague en or, également sous deux aspects.

N<sup>o</sup> 27. Vue du revers d'un anneau de même sorte.

*Fibules.*

En argent plaqué d'or, n<sup>os</sup> 28, 35 et 37.

En bronze, n<sup>os</sup> 7, 8 et 10; les n<sup>os</sup> 11, 12 et 18 en forme de tutulus, ayant eu l'épingle en fer. — N<sup>os</sup> 19, 31, 32, 33, 38, 46, 47, 49 et 51, en fer; n<sup>os</sup> 29, 34 et 36.

*Boucles.*

N<sup>os</sup> 43, 44 et 50, boucles en bronze.

N<sup>o</sup> 45, boucle de ceinture, en bronze plaqué d'argent doré, avec des verres colorés.

*Ornement de ceinture.*

N<sup>o</sup> 42. Bronze.

*Bride, garnitures de lanières, aiguillettes.*

N<sup>o</sup> 23. Bride en bronze d'un mors de cheval, avec détail à côté.

N<sup>os</sup> 22 et 39. Anneau et garniture de lanière en bronze, sous ses deux aspects; le rivet est en fer.

N<sup>os</sup> 40, 41 et 48. Aiguillettes de lanières en bronze.

De quelque manière que la connaissance de l'usage du fer se soit propagée dans l'extrême-nord (soit par suite du contact des Scandinaves avec les provinces septentrionales de l'empire romain, soit par suite d'une émigration germanique), ce qui est certain, c'est qu'une foule de monuments, des monnaies, des vases en bronze et en verre, des armes, et même de purs objets d'art sortis des ateliers romains, et trouvés dans le sol suédois mélangés avec les produits indigènes, fournissent la preuve que, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, les Scandinaves ont été en contact très vif, quoique médiat, avec le principal peuple de l'Europe.

La foule de monnaies étrangères que l'on rencontre dans les trouvailles de l'âge du fer scandinave, et l'étude attentive des tombeaux et des antiquités, ont fourni la possibilité de distinguer avec une assez grande certitude ce qui appartient au commencement, au milieu et à la fin de cette période d'environ dix siècles, se terminant dans le nord avec la consolidation du christianisme, vers le milieu du onzième siècle.

Le premier âge du fer suédois commence à la naissance de Jésus-Christ pour se clore à l'an 450 environ. En général, les ouvrages suédois de ces premières périodes de l'âge de fer présentent une grande ressemblance avec les ouvrages contemporains des Germains de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, et, quoiqu'ils trahissent souvent l'influence sensible de prototypes romains, on reconnaît assez facilement les travaux indigènes dans la foule d'armes, d'anneaux en or, de boucles, et d'autres ornements entrant dans la parure.

Les trouvailles de cette époque ont fourni un grand nombre d'outils, enclumes, pinces, marteaux de forge



et marteaux ordinaires, haches, perçoirs, alènes, ciseaux (dans leur forme première de ciseaux à tondre), couteaux, râpes, rabots et limes, le tout en fer.

Les lames des épées sont en fer, ainsi que les pointes des javelines et des flèches, etc.; mais en dehors de cet emploi du fer dans les armes, ce que l'on doit voir surtout dans l'âge du fer, c'est l'outillage, les instruments agraires, et l'extension de l'action de l'artisan des métaux dont le progrès va croissant pendant la succession des trois âges du fer, particulièrement en ce qui concerne les parures, faites alors, comme on le voit ici, principalement d'or ou de bronze. On donnait à cette époque le nom de « *forgeron* » à tout homme expert dans le travail des métaux.

Les mors et brides des chevaux, comme notre n° 23, se rattachent par leur présence dans les tombeaux à des rites funéraires. C'est ainsi que l'on trouve dans les tumuli des restes de chevaux, de harnais, de brides, d'étriers, et jusqu'à des chariots. Dans les funérailles du roi Harald Hildetand, mort sur le champ de bataille de Brâvalla, le roi Sigurd fait habiller le défunt suivant l'*ancienne coutume*; il le fait placer sur le chariot employé pendant le combat, et, ayant fait élever un grand tumulus, il l'y fait entrer en voiture avec son cheval de bataille. Avant que l'on fermât le tumulus, les grands et tous les guerriers y jetaient de grands anneaux (le bouclier rond serti de métal) et de bonnes armes en l'honneur du roi défunt.

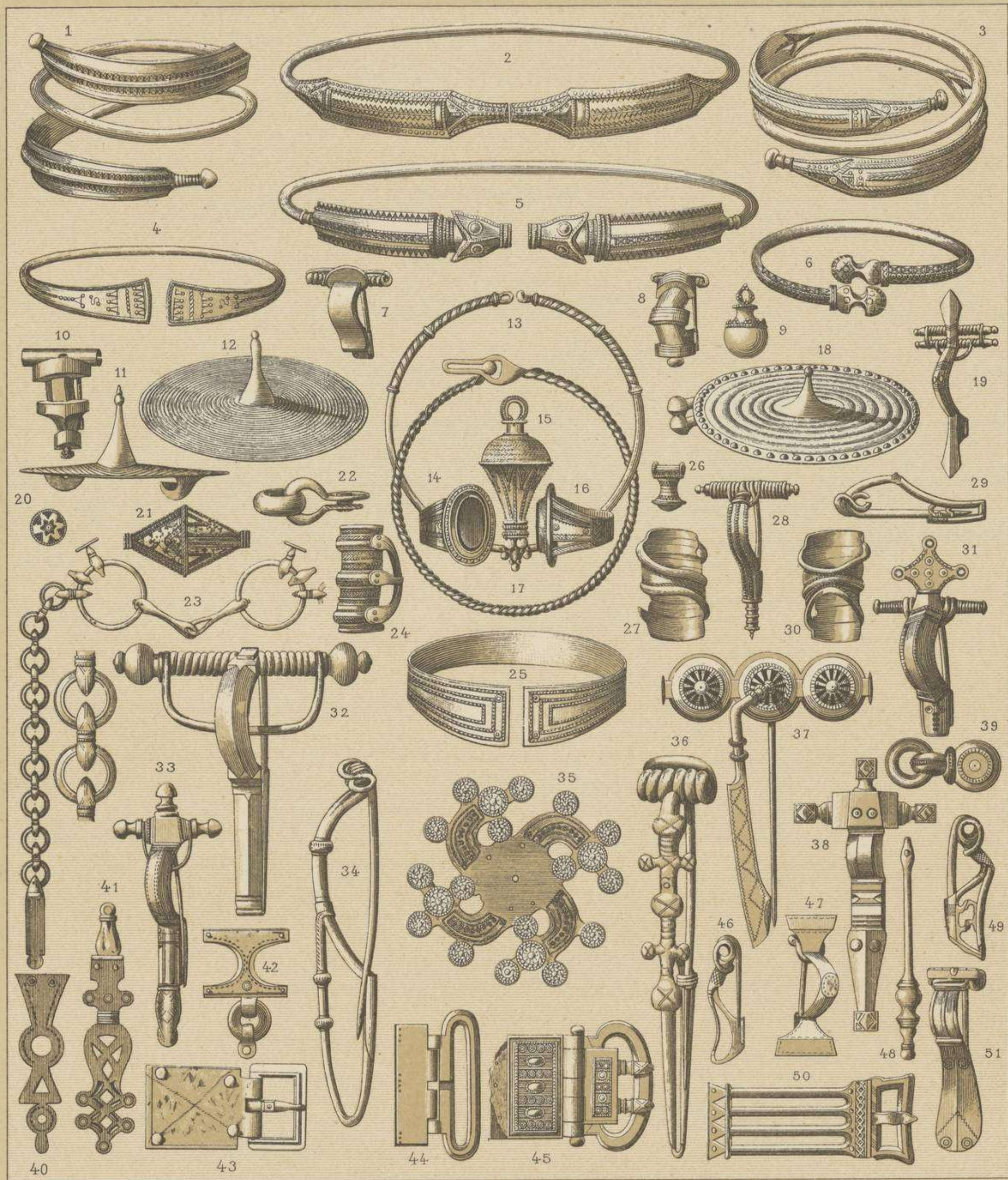
Quant à l'inhumation du guerrier dans son navire, elle est prouvée autrement que par des récits. A Ultuna, au sud d'Upsal, près du Fyrisa, rivière célèbre dans la période légendaire de l'histoire de la Suède, on a trouvé en 1855, dans un tumulus de l'époque du moyen âge du fer, les restes encore distincts d'un navire, dans lequel un guerrier avait été enseveli avec ses armes et ses deux chevaux. En 1867, une trouvaille semblable était faite dans un grand tumulus à Tune, près de Frederiksstad, en Norvège. Là aussi l'homme était pourvu de ses armes et accompagné de ses deux chevaux. La construction de la barque était à peu près la même que celle du bateau de Nydam (voir n° 37, pl. ayant pour signe A-T), mais avec un mât.

Enfin, pour en terminer sur les généralités de ce genre, et sur les honneurs rendus aux morts non brûlés, il faut parler des chambres sépulcrales construites en bois dans l'ombre des grands tumuli. La chambre de la reine Thyra, trouvée en Gotland dans un tumulus élevé environ l'an 950, avait six mètres de longueur, une largeur de deux, et la hauteur d'un mètre. Elle était construite en poutres de chêne, avec revêtement intérieur de la même essence, les parois recouvertes de tentures de laine. Les corps reposaient dans ces chambres sur des coussins, souvent garnis de plumes, ou étaient assis sur des sièges en bois. L'habitant du tumulus, le *hogbon*, assis sur une chaise, est vu en 1011 dans une saga islandaise, par un homme pénétrant dans un tumulus de la Norvège. Un pareil spectacle devait se présenter vers la fin du siècle dernier où, dans la chambre sépulcrale d'un tumulus norvégien, apparurent deux squelettes complètement habillés, assis sur des sièges en bois, qui tombèrent en poussière au contact de l'air.

Non seulement on trouve dans les tombeaux des armes, des parures, des ustensiles, des provisions de vivres, des cornes à boire, etc., mais on y rencontre des instruments culinaires, comme des chaudrons de tôle rivée, des grils en fer, et des passe-temps, tels que des dés en os, des jeux de dames, des pièces de jeu d'échecs, etc. Une pierre levée, où souvent le nom du mort est inscrit, en caractères runiques, indiquait généralement l'existence de la chambre sépulcrale.

Voir les Antiquités suédoises, par M. O. Montélius, dessinées par M. C. F. Lindberg; Stockholm, 1873-75; Norstedt et Soner, éditeurs.





CELTICO-SCANDINAVE

CELTIC-SCANDINAVIAN

KELTISCH-SCANDINAVIEN

AS

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Renaux del.

AR

CELTICO-SCANDINAVE

ARMES. — OBJETS DE PARURE. — USTENSILES DE L'AGE DE FER.

*Première période.*

- N<sup>os</sup> 11 et 13. Pointes de lances en fer.  
 N<sup>o</sup> 24. Umbo en fer, dont le bord est plaqué en bronze; débris d'un bouclier.  
 N<sup>o</sup> 25. Éperon en bronze; la pointe en fer.  
 N<sup>o</sup> 28. Éperon en bronze.  
 N<sup>o</sup> 29. Épée en fer, à deux tranchants; la garde et le pommeau en os.  
 N<sup>o</sup> 36. Umbo en fer d'un bouclier.  
 N<sup>o</sup> 39. Pointe de lance en fer.  
 N<sup>o</sup> 43. Pointe de lance ou de flèche en fer.

*Moyen âge du fer.*

- N<sup>o</sup> 9. Fibule en argent doré. (Province de Nerike.)  
 N<sup>o</sup> 12. Fibule en bronze, ornée de grenats enchâssés, provenant de Gotland.  
 N<sup>o</sup> 17. Aiguillette de lanière en argent. (Skane.)  
 N<sup>o</sup> 19. Pointe de lance en fer.  
 N<sup>o</sup> 20. Umbo de bouclier en fer plaqué de bronze. (Uppland.)  
 N<sup>o</sup> 21. Garniture de ceinture? en bronze. (Gotland.)  
 N<sup>o</sup> 22. Bouterolle d'épée en argent, avec le détail de sa double attache.  
 N<sup>os</sup> 23 et 34. Ensemble d'une épée en fer à deux tranchants, et détail du pommeau en argent et en bronze doré. (Gotland.)  
 N<sup>o</sup> 27. Garniture en or de l'embouchure d'un fourreau d'épée. (Södermanland.)  
 N<sup>o</sup> 33. Pommeau d'épée en or massif, pesant 54 grammes. (Halland.)  
 N<sup>o</sup> 35. Pommeau d'épée en bronze d'or et en argent. (Vestergotland.)  
 N<sup>os</sup> 41 et 42. Bouterolle d'épée en argent niellé, vue des deux côtés. (Skane.)  
 N<sup>o</sup> 44. Poignée d'une épée en fer à deux tranchants. Cette poignée et la garniture supérieure du fourreau sont en bronze doré et en argent. La fusée de l'arme, figurée sans ornementation, n'existe plus dans l'original. (Uppland.)

- N<sup>o</sup> 45. Garniture en or massif de l'embouchure d'un fourreau d'épée. Poids, 20 grammes. (Södermanland.)  
 N<sup>o</sup> 46. Garniture semblable en or; poids 25 grammes. (Bohuslan.)

*Dernier âge du fer.*

- N<sup>o</sup> 1. Plaque en bronze, figure en relief. (Oland.)  
 N<sup>o</sup> 2. Fibule ronde en bronze; le bord supérieur est entouré d'un cordon d'argent. Diamètre, 5 cent. (Gotland.)  
 N<sup>os</sup> 3 et 4. Fibule en bronze, plaquée d'argent et dorée, vue de côté et par derrière, longueur 6 cent. (Gotland.)  
 N<sup>o</sup> 5. Fibule ovale en bronze à une plaque, longueur 11 cent. (Oland.)  
 N<sup>o</sup> 6. Pointe de lance en fer.  
 N<sup>o</sup> 7. Fibule ronde en bronze; ornée d'or et d'argent; 7 cent. de diamètre, 5 cent. d'épaisseur. (Gotland.)  
 N<sup>o</sup> 8. Pointe de flèche triangulaire en fer.  
 N<sup>o</sup> 10. Fibule en bronze; hauteur 11 cent. (Gotland.)  
 N<sup>os</sup> 14 et 15. Fibule ovale en bronze doré, à deux plaques, vue sous deux aspects; longueur 11 cent. (Uppland.)  
 N<sup>os</sup> 16 et 18. Cuillers en corne d'élan, provenant des ruines de la ville célèbre de Birka, dans l'île de Björkö.  
 N<sup>o</sup> 26. Étrier en fer, trouvé dans le même endroit.  
 N<sup>o</sup> 30. Fibule en bronze doré, ornée de grenats et d'ivoire, mesurant 16 cent. de longueur, sur près de 9 de hauteur à son point culminant. (Gotland.)  
 N<sup>o</sup> 31. Pointe de lance en fer.  
 N<sup>o</sup> 32. Épée en fer à deux tranchants; poignée et ornements du fourreau en bronze. Le pommeau figuré manque dans l'original. (Gotland.)  
 N<sup>o</sup> 37. Partie supérieure d'une épée à deux tranchants; fer incrusté d'argent. (Södermanland.)  
 N<sup>o</sup> 38. Épée en fer à deux tranchants; poignée incrustée de bronze. (Småland.)  
 N<sup>o</sup> 40. Poignée d'une épée à deux tranchants; fer incrusté d'argent. (Bohuslan.)

« Nos ancêtres, dit M. Oscar Montelius, s'étaient formé une ornementation indépendante, dont le motif principal, tiré des enlacements et des anneaux du serpent, s'était développé successivement dans les magnifiques entrelacements du dragon *drakslingor*, bien connus, de nos pierres runiques..... on trouve d'élégants échantillons de cette ornementation sur une foule d'ouvrages en métal de la période des vikings, tels que parures d'or et d'argent, vases en argent, fibules en bronze, poignées d'épée, etc. C'est l'île de Gotland qui a fourni les souvenirs les plus abondants de cet art décoratif. »

En appliquant la rubrique *Celtico-Scandinave* à l'ornementation indiquée, nous suivons l'opinion émise par ceux des antiquaires qui présument que l'importation du bronze en Scandinavie y coïncide avec l'arrivée d'un peuple de race celtique. Le genre *celtique*, appelé aussi *anglo-saxon*, regardé en Angleterre comme indigène et dû au génie particulier des habitants primitifs des Iles Britanniques, a des liens d'étroite parenté avec l'ornementation des objets tirés du Gotland et des contrées avoisinantes, où les Celtes et les Kymris, parlant la même langue, ont passé pour se répandre au loin, et particulièrement dans la Grande-Bretagne où les *Gaëls* ou *Galls*, les *hommes blancs* qui peuplent l'Irlande et l'Écosse, semblables à ceux de l'île de Man, et des deux Armoriques appartiennent plus ou moins aux Celtes purs ou aux Kymris. La provenance asiatique des formules de l'ornementation originale de la Scandinavie est en accord avec ce que l'on sait sur l'existence du commerce considérable que la Suède faisait avec l'Orient. On connaît actuellement plus de 20,000 monnaies arabes, la plupart frappées pendant le neuvième et le dixième siècle, trouvées dans le sol suédois avec une grande quantité de parures d'argent orientales. Ces siècles sont justement de la dernière période de l'âge du fer à laquelle appartiennent, parmi les objets reproduits ici, ceux dont les multiples entrelacements, les *drakslingor*, sont le plus richement combinés. C'est d'ailleurs une époque de véritables somptuosités dans le costume en général. Snorre raconte que le roi Sigurd, sir de Ringerike, surveillant la moisson sur ses terres pendant l'automne de 1014, et ayant à recevoir la visite de son beau-fils Olof Haraldsson, se hâte de quitter son vêtement ordinaire pour se vêtir de bottes et de braies de cordouan, s'attacher des éperons d'or, endosser des habits ornés de pelleteries et couverts d'un manteau écarlate, ceindre une épée décorée d'ornements, mettre sur sa tête un casque doré, et enfin monter sur son cheval qui avait une selle dorée, avec des pierres fondues (des émaux).

Les poignées d'épée réunies ici, les anneaux et les boulerolles des fourreaux, ainsi que les magnifiques fibules de grande dimension et de si haut relief par leur épaisseur, comme on peut en juger par la face et le profil des n<sup>os</sup> 14 et 15 et aussi par celle de dimension moindre, n<sup>os</sup> 3 et 4, donnent une idée de ce luxe dans l'unité du décor orfèvré par le travail national des Scandinaves de cette époque. Les poignées d'épée du moyen âge du fer sont ordinairement d'argent et de bronze dorés; parfois les pommeaux triangulaires sont en or massif, avec grenats enchassés. Le bouton, dont s'additionne souvent, sur le côté, le pommeau triangulaire, comme pour en adoucir la forme pour la main posant dessus (voir n<sup>os</sup> 23 et 35) est fréquemment en or massif; tel est le n<sup>o</sup> 33, trouvé seul. Outre des garnitures de poignées et de gâines d'épée en or pur, on a recueilli des armes de cette période décorées de très beaux ornements en filigrane.

Si l'on rencontre des cuillers, comme les n<sup>os</sup> 15 et 18 joliment ouvragés, on ne trouve pas de fourchettes; les doigts en remplissaient les fonctions pendant toute cette ancienne époque. La nourriture, présentée le plus ordinairement sur des plats en bois très simples, se coupait avec les couteaux que chacun portait à sa ceinture; les cuillers étaient de bois, de corne, ou d'os; il n'en a pas été trouvé qui fussent d'argent dans les découvertes suédoises des temps païens; tandis qu'il y avait des coupes à boire en verre, en bronze dont les plus anciennes, il est vrai, sont de fabrication romaine. Au temps des vikings, le vase à boire le plus répandu était encore la corne, qu'il était d'usage que les filles de la maison présentassent aux convives. L'argile et le bois étaient aussi les matières les plus communément employées pour les plats.

Voir les Antiquités suédoises, par M. Oscar Montelius, dessinées par M. C. F. Lindberg, et la Suède préhistorique, du même auteur.





CELTICO-SCANDINAVE

CELTIC-SCANDINAVIAN

KELTISCH-SCANDINAVIEN

AR

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Renaux del.

# CELTICO-SCANDINAVE.

## COLLIERS, BRACELETS, PENDELOQUES, FIBULES ET OBJETS DIVERS.

### MOYEN AGE ET DERNIER AGE DU FER.

PÉRIODE DU MOYEN AGE, DE L'AN 450 A L'AN 700 ENVIRON.

*Colliers.*

N° 2. Grand collier en or massif, pesant 985 grammes, trouvé, en 1774, en Sudermanie.

N° 9. Grand collier en or et filigrane, avec cloisons pour les pâtes vitrifiées de couleurs, et la monture en cabochons de pierreries : les monnaies, romaines et byzantines, sont du cinquième siècle.

N° 11. Collier en or, du poids de 687 grammes.

N° 52. Collier en or, composé de cinq rangées de tubes superposés, en filigrane, retenus par emboîtement les uns dans les autres, et s'ouvrant en une charnière traversée par une fiche. Ce collier, du poids de 706 grammes, est du type le plus beau de l'époque. Il n'en a été trouvé jusqu'à présent que trois de ce genre, deux en Vestrogothie, et le troisième, qui est celui-ci, dans l'île d'Oland.

N° 34. Grand anneau en or, auquel pendent huit petits anneaux en spirale qui y sont engagés et sont de grandeur inégale. Le poids total est de 550 grammes. (Voir, au sujet de cet assemblage d'anneaux, le n° 33, annulaire d'or.)

*Bractéates.*

Les bractéates d'or, parures très communes en Suède pendant le milieu de l'âge du fer, sont parfois rencontrées avec des perles en or ou en verre. Ces objets paraissent avoir été passés ensemble à un cordon, les perles séparant les bractéates de manière à empêcher celles-ci de retomber les unes sur les autres. On pense donc qu'il faut voir dans les bractéates des pièces d'orfèvrerie portées en collier. Elles sont souvent travaillées avec beaucoup de dextérité, et on présume que c'est un ouvrage indigène, à cause du nombre considérable des bractéates trouvées dans la Scandinavie, tandis qu'elles sont très rares dans d'autres pays.

N° 3. Bractéate en or avec runes.

Les bractéates portant une tête humaine placée au-dessus d'un quadrupède, dans le genre de ce que l'on voit ici, sont primitivement des reproductions de monnaies romaines du quatrième siècle. Les archéologues suédois, en observant la barbe étroite et pointue qui donne parfois à l'animal une certaine ressemblance avec le bouc, animal consacré à Thor, inclinent à penser que l'image est celle de Thor ou de quelque autre Dieu. Les bractéates dans ce cas prendraient le caractère d'amulettes.

*Bracelets.*

N° 25. Bracelet d'or en spirale.

*Annulaire.*

N° 33. Spirale en or, coupée.

La Suède ne possédait pas encore de monnaie indigène, et les paiements se faisaient avec de l'or au poids. Pendant le dernier âge du fer, l'ar-

gent employé comme moyen de paiement était souvent encore, comme l'or au moyen âge, étiré en barres fines disposées en spirales. Le métal se débitait sans peine en morceaux de la grandeur voulue. Il n'est pas rare de rencontrer en Suède des anneaux d'or grands et petits, lisses, enroulés en spirale, ayant évidemment servi de moyens de paiements, tronqués à l'un des bouts et parfois à tous les deux. Le grand anneau, n° 34, paraît être une réunion de spirales de ce genre : c'est un cercle de la nature de nos anneaux brisés qu'il faut forcer pour y passer les spirales de paiement, ce qui offrait de la sécurité. Il arrive souvent encore de nos jours que l'or non monnayé circulant dans le commerce est travaillé en spirales de ce genre. Le musée de Stockholm possède deux de ces spirales qui prouvent qu'au moins au dernier âge du fer on faisait de la fausse monnaie ; elles se composent de cuivre entouré d'une mince couche d'argent. L'anneau d'or enlevé par le roi Olot Tryggvason de la porte du temple de Lade, en Norvège, et donné par lui à la reine Sigrid Storråda, était de même sorte « elle le fit rompre, on trouva du cuivre dedans ».

N° 38. Bouton en or, avec grenats enchassés.

N° 39. Perle en or. — N° 40. Fibule en bronze.

DERNIER AGE DU FER, DE L'AN 700 ENVIRON JUSQU'A LA DERNIÈRE MOITIÉ DU ONZIÈME SIÈCLE.

*Collier.*

N° 20. Collier en cordons d'argent tressés.

*Bractéate.*

N° 8. Bractéate en bronze.

*Bracelets.*

N° 18. Bracelet massif en argent. — N° 19. Bracelet massif en or, gravé.

N° 21. Bracelet en argent. — N° 22. Bracelet en argent, spirale.

N° 24. Bracelet en argent, en trois enroulements en cordes, distincts les uns des autres.

N° 26. Bracelet en argent, suite d'anneaux maillés à jeu élastique. Nœud de fermeture, vu de face à côté.

N° 28. Bracelet en argent massif, orné de dessins gravés en intaille.

N° 30. Bracelet à sept petits anneaux en pendentifs, dont quatre sont entourés de monnaies arabes repliées, le tout en argent.

*Annulaires.*

N° 5. Bague en argent. — N° 6. Bague en or.

*Perles et pendeloques.*

Nos 1, 4, 14, 15 et 23. Perles en argent. — N° 12. Perle en verre.

Nos 16 et 17. Perle, pendeloque en argent sous ses deux aspects.

N° 31. Pendeloque d'argent, ornée en filigrane.

N° 32. Perle en cornaline.

N° 42. Pendeloque d'argent avec sa chaînette de suspension; le détail de la pendeloque et de ses attaches en fragments agrandis.

Cette pendeloque, ainsi que les n° 50 et 53, représente le marteau de Thor, le dieu du tonnerre ou des éléments aériens, le *Jupiter tonans* des Romains, le principal dieu des Goths, l'une des sombres divinités Ases, plus honorée encore que Odin et Frigg, qui présidaient aux sacrifices humains et dont les autels étaient arrosés de sang, survivance d'un culte de cannibales (les ancêtres étaient anthropophages). Le marteau de Thor est très fréquent dans les trouvailles du dernier âge du fer; il se portait autant comme parure que comme amulette, ainsi que plus tard les chrétiens portèrent l'image de la croix.

N° 46. Pendeloque en argent, du caractère du bibelot, représentant une épée, une pointe de lance, etc.

N° 50. Pendeloque en argent, ayant la forme du marteau de Thor.

N° 53. Pendeloque en argent de même figure, fixée, comme le n° 42, à une chaînette de suspension.

#### *Parures en pendentifs.*

N° 49 et 49 bis. Cet ornement rappelle certains bijoux de ceinture portés en Orient. Il est en bronze et se compose de deux petites plaquettes de forme triangulaire, reperçées de manière à supporter les cinq rangées pendantes des chaînettes, et à s'attacher à des cordons passant dans les ajourés supérieurs; un peigne, ayant à peine une largeur de cinq centimètres, un vrai petit peigne de poche fixé à l'une des plaques, pend de côté. Le n° 49 bis donne le détail agrandi de ce peigne et des chaînons.

N° 41. Fibule ronde en argent, ornée en filigrane, et additionnée de deux chaînes en argent, dont les deux extrémités sont ici rapprochées, mais qui, dans l'original, sont longues de 27 centimètres.

#### *Fibules, épingles, boucles.*

N° 13. Face intérieure d'une grande fibule ronde en bronze plaqué d'argent. L'épaisseur des figures de ce genre, dont la construction circu-

laire s'élève en couronne et comme une espèce de tour principale avec quatre saillies, avec le sommet accidenté de parties en relief, faisant dans le détail des clous d'ornement, cette épaisseur, disons-nous, équivaut parfois aux deux tiers du diamètre. (Voir n° 7, planche A R.)

N° 29. Boucle en bronze doré. — N° 36. Boucle en bronze doré.

N° 37. Boucle en bronze doré. — N° 43. Épingle en bronze.

N° 44. Épingle en bronze à anneau mobile. — N° 47. Épingle en bronze.

N° 48. Épingle en bronze, fixée sur le fond d'une grande fibule ronde, exactement semblable à l'épingle qui convient au n° 13.

#### *Ornements et ustensiles divers.*

N° 7. Ornement semi-circulaire et creux, en argent.

N° 35. Motif en bronze, couvert d'étain, trouvé dans le Gotland, avec 63 ornements pareils.

N° 10. Pince et cure-oreilles en bronze. Les pincettes et cure-oreilles, ordinairement en bronze, parfois en argent, étaient souvent réunis par un petit anneau. La pince, tenant lieu du rasoir, servait peut-être à enlever la barbe.

N° 45. Clef et chaîne en bronze.

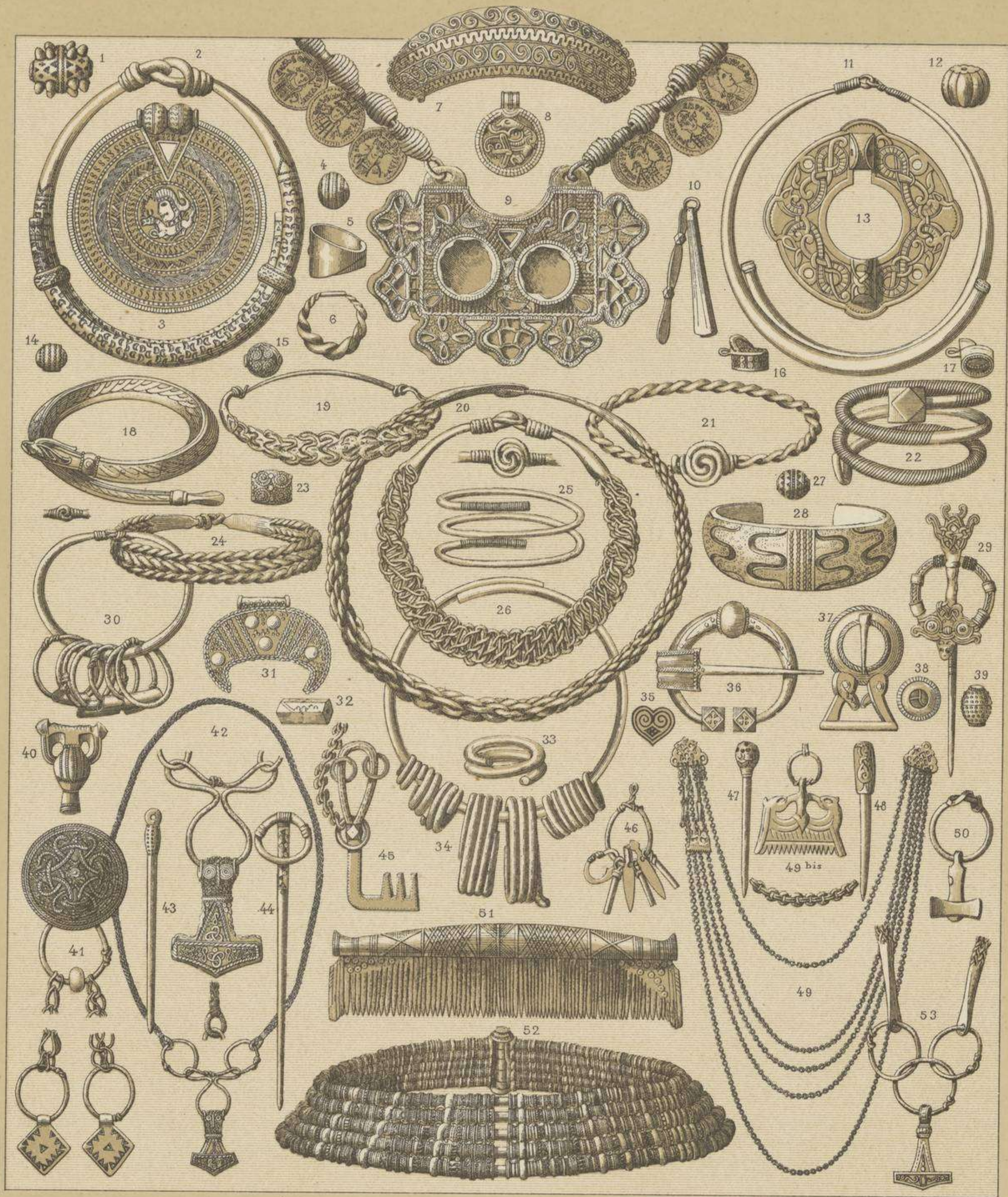
Les clefs étaient portées par la mère de famille scandinave, comme un symbole de son autorité dans l'intérieur de la maison. Cette clef de la serrure du bahut n'était pas celle du trésor, parce que à ces époques sans sécurité, on ne confiait pas l'or et l'argent aux serrures et aux bahuts. On les cachait souvent dans le sol, près d'une pierre ou d'une autre marque, connue seulement du propriétaire. Les trésors sont ordinairement déposés dans une boîte en cuivre, dans une corne, ou dans tout autre récipient propre à ce but. Comme, à sa mort, le propriétaire emportait le plus souvent son secret avec lui, la terre gardait le trésor qui lui avait été confié. Leur valeur est fréquemment considérable; la charrue ou la pioche ont bien souvent ramené accidentellement à la lumière des trésors de ce genre.

N° 51. Peigne en corne d'élan.

Le dernier âge du fer comporte les temps de l'extension scandinave, due aux excursions maritimes des Vikings. Ce fut en l'an 787, d'après la chronique anglo-saxonne, que les navires des Vikings scandinaves se montrèrent pour la première fois sur les côtes de l'Angleterre; les antiquaires désignent volontiers le dernier âge du fer sous la rubrique : *période des Vikings*.

Les courses des *sjokonungar*, les *rois de la mer*, comme ils s'appelaient, n'avaient d'autre but que la guerre et le pillage. Le Svithiod (ancien nom de la Suède) de l'époque des Vikings, qui ne comprenait même pas toute la Suède actuelle, avait rendu tributaires une grande partie des pays qui l'avoisinaient avant que de s'attaquer aux vieux États civilisés du sud et de l'ouest du continent européen. En même temps il entretenait des relations commerciales avec l'Orient, la Suède lui fournissant des pelleteries précieuses, des chevaux (les chevaux suédois étaient célèbres), des esclaves, et peut-être aussi du poisson, pour en recevoir les métaux précieux, sous forme de lingots ou de barres, de monnaies et de parures, du cuivre ou plutôt du bronze, des lames d'épée damasquinées, des étoffes fines, etc. Acquis par le pillage ou par l'échange, les nombreux objets recueillis en Scandinavie témoignent du luxe et de la somptuosité que les hommes et les femmes y déployaient dans leur parure. Il fut un temps où l'on disait que toutes les antiquités d'une certaine dextérité artistique, avaient dû être apportées dans le pays par les Vikings, comme dépouilles opimes. Des recherches scientifiques plus rassises ont démontré que beaucoup de ces objets, et souvent les plus luxueux, sont le produit d'une industrie artistique nationale. Nous donnons, pl. A. R., des specimens d'armes, d'objets de parure, d'ustensiles, appartenant en propre à cet art national, qui n'est que peu sensible dans la réunion présente, où ce qui se fait principalement remarquer c'est un collier byzantin, n° 9, un collier de formule arabe, n° 52, des chaînettes de suspension, comme le n° 49, d'apparence tout orientale.

Voir les Antiquités suédoises, par M. O. Montélius, dessinées par M. C. F. Lindberg, et la Suède préhistorique, par le même auteur. Stockholm, P. A. Norstedt et Soner, éditeurs.



CELTICO-SCANDINAVE

CELTIC-SCANDINAVIAN

KELTISCH-SCANDINAVIEN

AP

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Renaux del.



56-57

EU

# GAULOIS

---

LES HABITANTS DE LA GRANDE GAULE AVANT LA CONQUÊTE ROMAINE.  
— TYPES DU GUERRIER FRANK-SALIEN.

PLANCHE DOUBLE.

Les Gaulois, descendants des Gaels et de la seconde branche de la même race, les Kymris, qui avaient rempli du fracas de leurs armes le monde ancien tout entier, et qui, livrés à leurs propres forces, n'avaient pu s'élever aux conditions d'une nationalité organisée, étaient en un véritable état de décadence au point de vue militaire, deux ou trois siècles avant l'ère chrétienne. La terreur des armes des Gaulois était bien passée dans ces derniers temps de la Gaule primitive; non seulement ils ne montraient plus de force expansive depuis que les Transalpins, accourus au secours des Cisalpins en 296 avant J.-C., avaient dû regagner leurs contrées en laissant sur le champ de bataille de Télamone leur infanterie tout entière, mais ils en étaient arrivés, par suite des divisions constantes qui leur faisaient tourner leurs armes contre eux-mêmes, à n'avoir plus la force nécessaire pour rejeter au dehors, par leur propre effort, un ennemi commun, le Germain, campé chez eux depuis plusieurs années. C'est alors que Jules César, en l'an 58 avant J.-C., vint les aider pour cet affranchissement, en achevant dès lors pour le compte de Rome une conquête rendue nécessaire pour empêcher le Germain de venir attaquer à revers la vieille république latine, que les Cimbres et les Teutons avaient déjà mise en si grand péril du temps de Marius.

Le développement de la personnalité, de l'indépendance individuelle, rendait les Gaulois indisciplinables, dit Henri Martin. Chaque homme, chez eux, s'estimait plus que tout autre homme, chaque tribu plus que toute autre tribu; et dans la Grande Gaule, où personne ne voulait céder à personne, on ne put même point arriver à former une association fédérale pacifique et régulière. Le druidisme, tout en imposant longtemps sa médiation entre les partis, ne put parvenir à établir un contrepoids suffisant, et César constate dans ses *Commentaires* que « ce n'est pas seulement dans chaque ville de la Gaule, dans chaque bourg et dans chaque campagne qu'il existe des factions, mais aussi dans presque chaque famille. » — « Toutes les cités, dit-il encore, sont divisées en deux partis. »

César décompose toute la Gaule en trois parties, l'une habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par ceux qui, dans leur langue, se nomment Celtes, et dans le latin *Galli*, Gaulois. — Les Gaulois étaient séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine. Ces nations différaient entre elles par le langage, les institutions et les lois. Les Belges, tout à fait étrangers à la politesse et à la civilisation romaine, et voisins des Germains avec lesquels ils étaient continuellement en guerre, étaient restés les plus

braves, et il en était de même pour les Helvètes, également en lutte presque journalière avec les Germains, soit qu'ils eussent à les repousser de leur propre territoire, soit qu'eux-mêmes fissent des incursions sur celui de leurs ennemis. Les Romains avaient commencé la conquête de la Gaule en 125 avant J.-C., et réduit en province romaine la partie sud-ouest du pays qui en a conservé le nom de *Provence*.

Les Gaels ou Gaulois primitifs sont considérés comme ayant quitté les plaines natales de la haute Asie avec les aïeux des Grecs et des Latins, et bien des siècles avant les Teutons. Ils étaient tatoués, ou leur corps était teint d'une couleur bleue extraite du pastel. Pasteurs et chasseurs, ils s'occupaient aussi d'agriculture, et l'Europe leur devrait deux céréales, le froment et le seigle, qu'ils auraient apporté d'Asie. Le clan (*c'hlan*) c'était la famille; la tribu, un groupement de clans. Des liens fédératifs unissaient les groupes de ces peuplades, d'ailleurs toutes indépendantes. Ces Gaulois primitifs étaient blancs et blonds, colorés de visage, et portaient haut leur tête arrondie, au front moyen, aux yeux grands et ouverts, au nez droit et arrondi à l'extrémité; leur taille était moins élevée que celle du Kymri. Ce dernier avait la tête allongée, le front haut et développé, le nez recourbé avec la pointe en bas et les ailes relevées, le menton proéminent, la stature très haute.

En 300 à 250 avant J.-C., les bandes aventurières des Gaulois se trouvaient partout. Leur race était déployée depuis l'Irlande jusqu'à l'Esthonie, à quelques marches de Saint-Pétersbourg, depuis la pointe septentrionale de la presqu'île Cimbrique (Danemark) jusqu'aux Apennins, depuis les trois *Finis-terre* de Bretagne, de Gaule et d'Espagne, jusqu'aux frontières du Pont et de la Cappadoce en passant par le Danube, que les Gallo-Kymris tenaient jusqu'au delà de son confluent avec la Save, par les Carpathes, les Alpes Illyriennes, l'Hémus et la Thrace. Quatre siècles durant, ils avaient dominé l'Italie sans conteste, jusqu'au onzième siècle avant J.-C., et à l'arrivée des Étrusques ou Thyrrhéniens, peuple pélasgique, originaire de l'Asie Mineure. Au dix-septième siècle avant notre ère, les Gaels étaient occupés à forcer le passage des Pyrénées, défendu par les Ibères. C'est le premier renseignement positif sur leur existence dans l'ouest européen. Mais ils occupaient cependant les contrées situées entre la Garonne et le Rhin; ils avaient parcouru et possédé les rives du Danube, longtemps avant cette époque.

Les armes des Kymris étaient de métal, quelquefois de pierre, mais, en ce cas, très finement travaillées au moyen d'outils de bronze ou de fer. Les hommes de la plèbe la plus pauvre se faisaient, sans doute, arme de tout, et il leur était meilleur marché et plus facile d'emmancher un caillou percé dans un bâton que de se procurer une hache de bronze; mais les langues galliques qui possèdent des mots propres pour désigner les métaux, le fer, *ierne*, *irne*, *uirn*, *jarann*; le cuivre, *copar*; le plomb, *luaid*; le sel, *sal*, *hal*, expressions dont on ne rencontre l'origine, dit de Gobineau, ni dans le latin, ni dans le grec, ni dans le phénicien, sont un témoignage de l'antiquité du travail des métaux chez les Kymris, et tendent à prouver que les Ariens hellènes, pères des Phocéens, et les aïeux des Celtes étaient issus d'une race commune.

Les monuments des deux âges du bronze et du fer ont fourni une énorme quantité d'armes et d'outils de fabrication celtique: des épées, des haches, des fers de lance, des hallebardes, des jambards, des casques, le tout d'or ou doré, de bronze ou d'argent, ou de fer, ou de plomb, ou de zinc; des baudriers, des chaînes précieuses, destinées aux hommes pour suspendre leurs glaives, et aux femmes pour attacher les clefs de la ménagère; des bracelets de fil de métal tourné en spirale, des affiquets appliqués sur des étoffes, des sceptres, des couronnes pour les chefs, etc.

Les Galls n'avaient point pour habitude de combattre au hasard, et leur tactique n'avait rien de commun avec l'élan grossier de la brute se précipitant sur sa proie. Les lois de leur stratégie étaient, sans doute, médiocres, si l'on veut la considérer au point de vue perfectionné de la légion romaine, mais, comme celle-ci, ils avaient un ordre de bataille pour leurs armées composées de quatre éléments, l'infanterie, la cavalerie, les chariots de guerre, et les chiens de combat, qui tenaient la place des éléphants des Ariens-Hindous. Les nations celtiques étaient guerrières et belliqueuses, mais beaucoup moins qu'on ne le suppose généralement. Les Gaulois étaient surtout agriculteurs, industriels et commerçants. S'il leur arrivait, comme à toutes les nations du monde, même les plus policées, de porter la guerre chez autrui, ils s'occupaient, beaucoup plus ordinairement, de

faire pâturer leurs bœufs et leurs immenses troupeaux de porcs dans les vastes clairières des forêts de chênes qui couvraient le pays.

Sans revenir sur l'exode de ces asiatiques que l'on tient pour être entrés en Europe par le nord, et dont la marche historique, qui ne pouvait se faire qu'à main armée, devait en ramener une partie si près de leur point de départ, la *Galatie* à laquelle ils donnèrent son nom, nous nous arrêterons ici aux dernières époques de la Gaule primitive, au Gaulois tel qu'il se présente au temps de la guerre de l'indépendance. La prospérité matérielle de la Gaule chevelue, la *Gallia comata*, faisait une proie superbe du pays que le Germain et le Romain se disputèrent avec des droits égaux, comme le disait Ariovist, « mon droit vaut autant que le droit des Romains » et qu'il suffit à Jules César de dix années de victoires pour livrer tout entière aux serres de l'aigle romaine.

Vers le commencement du troisième siècle avant notre ère, on avait vu la physionomie de la Grande Gaule changer peu à peu, surtout dans les régions du centre et du sud; l'agriculture gagnait du terrain; le commerce remontait les fleuves jusqu'au cœur du pays, et lorsqu'au midi, les Grecs de Massalie (Marseille) étaient devenus les grands facteurs des relations commerciales, à l'ouest, les Armoricaux, avec la nombreuse marine des Vénètes, le plus puissant de leurs peuples, de souche gaélique, accaparaient presque tout le négoce des îles et des côtes de l'Océan. L'industrie marchait parallèlement au commerce. On arrachait l'or aux Tarbelles des Basses-Pyrénées et de la Sésia, dans les environs de Verceil; l'argent, aux Cévennes gabales ou ruthéniennes; le fer, aux mines des Pétrôcores (Périgord) et des Bituriges-Cubes (Berri). Les nationaux ne vendaient plus alors les métaux à l'état brut aux étrangers, mais les manipulaient eux-mêmes en perfectionnant la trempe du cuivre. Ingénieux, ils découvraient une foule de procédés qui avaient échappé à l'Orient, à la Grèce et à l'Italie, tels que l'étamage ou application de l'étain à chaud sur le cuivre, et les brillants placages d'argent sur le cuivre, dont se trouvèrent armés les freins des chevaux et les chars des chefs, ainsi que les jougs des bêtes de somme. Le progrès se faisait en toutes choses, depuis la charrue à roues, inventée par les Gaulois d'Italie, et restée une des améliorations capitales de l'agriculture, le crible de crin, l'emploi de la *marne* comme engrais, celui de l'écume de bière comme *levure* ou ferment pour le pain, imaginés par les Gaulois, pendant que l'art de tisser, de brocher et de teindre les étoffes se perfectionnait chez eux avec toutes les industries relatives à l'alimentation de l'homme; les fromages des Gabales, de Nîmes et des Alpes étaient en renom, ainsi que les jambons de Séquanie, recherchés jusqu'en Grèce. Les vignes se multipliaient en s'améliorant des deux côtés du Rhône, et au lieu des outres et amphores grecques et italiennes, l'emploi des tonneaux de bois cerclé se généralisait, aussi bien pour les vins blancs de Bitterres (Béziers) que pour les vins liquoreux de la Durance. L'opulence, produite par l'accaparement des mines, les monopoles commerciaux, l'exploitation des droits publics, des péages, des tributs au profit de quelques-uns, devint telle, que le faste, débordant surtout chez les Gaels du centre et du sud, plus particulièrement enclins aux nouveautés que les Kymris du nord et de l'ouest, on vit les chefs rivaliser de magnificence barbare dans leurs costumes et leurs armes, en usant d'une telle prodigalité, que tel chef gaulois, comme l'Arverne Luern, chaque fois qu'il paraissait en public, faisait tomber sur la foule une pluie d'or et d'argent.

Le luxe des bâtiments était inconnu dans la vieille Gaule, la religion y ayant empêché le développement de l'architecture, de sorte que l'opulence s'y manifestait par le faste personnel; un chef traînait partout après lui une foule de dévoués et de clients, un splendide attirail d'armes, de chevaux, de chars de guerre; et ce Gaulois, naguère combattant nu, revêtait alors, par-dessus sa saie brodée de fleurons d'or, une cuirasse dorée ou une brillante cotte de mailles de fer, une récente invention gauloise. Le luxe des repas était également inoui, et c'est encore Luern qui, pour traiter des amis et des clients, fit enclorre un vaste terrain dans l'enceinte duquel furent creusées des citernes que l'on remplit de vin, d'hydromel et de bière. La passion du vin était devenue une fureur, et dans les parties de la Gaule où la vigne ne croît pas, les marchands massaliotes introduisaient les vins d'Italie et de Grèce. On leur donnait parfois un esclave en échange d'une amphore pleine.

Ces progrès prirent leur principal essor pendant la longue paix qui régna entre les Gaulois et Rome durant

la seconde moitié du quatrième siècle avant notre ère, c'est-à-dire pendant le temps employé par Rome à consolider sa domination sur l'Italie centrale et méridionale; puis, à la suite de la malheureuse campagne en Italie de l'année 296, on vit les Gaulois se résigner à leurs pertes; les aventuriers errants devinrent de riches agriculteurs, et malgré les améliorations de l'industrie gauloise, une société qui n'avait point été constituée en vue du progrès, tomba en décadence. On forgeait de magnifiques armes pour la parure plutôt que pour la défense, mais on n'améliorait pas la mauvaise trempe des armes offensives; on imagina bien un nouveau système de fortification, pour abriter les villes où l'on entassait les trésors qui valurent à la Gaule un renom de richesse proverbial dans le monde grec et italien, mais on ne perfectionnait ni la tactique ni la stratégie; et parmi ces populations amollies par l'aisance, chez lesquelles les vieilles et farouches vertus guerrières n'étaient pour ainsi dire plus qu'à l'état de tradition, la confiance en soi-même ne semblait point diminuer; c'est avec une naïve fatuité et alors que le bras n'était plus le même, que l'on persistait à croire que toute arme, quelque imparfaite qu'elle fût, était assez forte dès qu'elle se trouvait dans la main d'un Gaulois.

Que l'on ait conservé longtemps dans la famille l'usage de frapper le premier regard de l'enfant par la vue du glaive de bronze « brillant comme de l'or », et que le premier baiser du nouveau-né ait été pour ce glaive, *roi du champ de bataille*, comme le nomme le vieux poème de *la Danse de l'épée*, il n'en est pas moins certain que la physionomie des cités, surtout dans la Gaule centrale et méridionale, n'avait pas moins changé que celle des hommes qui les habitaient. Au premier siècle avant notre ère, ce n'était plus dans ces régions que l'on aurait pu encore apercevoir, aux portes des villes et à celles des maisons, des têtes d'hommes clouées à côté des hures et des mufles d'animaux sauvages, trophées de la guerre rapportés au cou des chevaux et mêlés aux trophées de la chasse. Si, dans ces parties de la Gaule, on était sûr de rencontrer toujours, parmi le petit nombre de meubles de la maison, la table ronde qui, n'offrant pas de place d'honneur, était la table de l'égalité, on n'y aurait point aussi sûrement vu la vieille garniture du grand coffre, destiné à renfermer les têtes des ennemis tombés sous les coups des membres de la famille, mêlées, d'ailleurs avec le crâne des parents morts en combattant loin de la patrie, et dont on n'avait pu rapporter toute la dépouille. Chez les chefs gaulois, le grand coffre, que l'on n'ouvrait que dans les occasions solennelles, était aussi peuplé de têtes embaumées de héros ennemis tombés sous les coups du guerrier ou de ses ancêtres, devenues comme les archives de la famille, et l'on peut croire que cette conservation fut d'autant plus prolongée que l'on ne détruit pas volontiers les titres d'une gloire héréditaire. Mais, en somme, on ne retrouve réellement plus de traces de la première barbarie que sur quelques points éloignés les uns des autres. Tite-Live dit que, de son temps, les Boïes d'Italie avaient encore pour usage d'enchâsser dans l'or le crâne nettoyé et poli des chefs ennemis, et qu'ils s'en servaient en guise de coupes pour les libations des cérémonies religieuses. Selon les « Traditions Irlandaises », résumées par M. d'Eckstein, les guerriers de l'île d'Érin faisaient sécher les cervelles des ennemis tués en combat singulier, et s'en paraient comme le font les Indiens des chevelures scalpées; mais ces mœurs sauvages n'étaient plus celles de la masse de la nation, et particulièrement des Édues, des Séquanes, des Rhêmes et des Carnutes que révoltaient la farouche barbarie des bandes d'outre-Rhin, commandées par Ariovist, barbarie dans laquelle ils ne reconnaissaient plus celle de leurs propres ancêtres. La principale et trop réelle survivance des anciennes cruautés commises de sang-froid se retrouvait dans le sacrifice en cérémonie des prisonniers de guerre, immolés par le couteau de la « voyante » sur les sombres autels du druidisme, où le sang coulait au nom de la religion et de la patrie. Ces immolations ne prirent vraiment fin qu'après l'expiration de la patrie elle-même, traitée comme on le sait par Jules César, allumant partout, et pendant huit années consécutives, des incendies; forçant huit cents villes; suivi par cette bande noire qui trafiquait du bétail humain réduit à l'esclavage et expédié en Italie, ne respectant pas même les cadavres auxquels on coupait leur longue chevelure blonde pour en parer les matrones romaines, et paraisant en quelque sorte sa terrible conquête, après la chute du *grand chef des cent têtes*, Vercingétorix, alors que le principal héros de la guerre de l'indépendance était vaincu et prisonnier, et que la guerre des Gaules ne pouvait plus avoir désormais qu'une issue trop certaine, par le renvoi parmi les leurs des deux mille Cadurkes, contraints par l'excès de la soif, et après une défense héroïque, à ouvrir au proconsul



GAULISH

GAULOIS

ALTFRANKISCH

Nordmann lith.

EU

IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

la place imprenable d'Uxellodun (le Puy d'Yssolu, dans le Querci) lesquels rentrèrent chez eux les mains coupées « pour servir d'exemple ».

La Gaule épuisée de sang n'avait plus de force pour la vengeance d'un pareil forfait. Les Druides qui, par douceur de mœurs, n'avaient point cru devoir proclamer la guerre sainte pendant les phases diverses de la lutte nationale, n'en avaient plus le pouvoir; d'un autre côté, un certain nombre des « colliers d'or », restés sourds à l'appel suprême de Vercingétorix, n'auraient point donné tout leur effort. La Gaule était conquise, et l'on pouvait l'insulter impunément.

Selon Plutarque, sur les trois millions de combattants de la guerre de l'indépendance, un million avaient péri sur les champs de bataille, un million étaient réduits en esclavage, et la Gaule se trouvant pacifiée, il ne restait plus qu'à la romaniser. C'était la civilisation définitive, coûtant cher comme on le voit, qui commençait réellement pour la Gaule, bientôt simple préfecture romaine. Le Transalpin fut rapidement métamorphosé comme l'était déjà depuis longtemps le Cisalpin, à la tête rasée à la romaine et portant la toge, et si l'on rencontra encore quelque temps le type de l'ancien guerrier au menton rasé, conservant les longues moustaches et l'ample chevelure rougies par le constant usage de l'eau de chaux, ce fut surtout dans les troupes dont César se fit accompagner pour sa rentrée à Rome, en affectant de se confier à cette cavalerie gauloise dont le renom, survivant à la destruction de la patrie, prouvait du moins que ce n'était point la bravoure qui avait manqué pour sa défense.

#### GAULOIS, TYPES MASCULINS.

##### N<sup>os</sup> 1 et 2.

Effigies de chefs, d'après des médailles de bronze.

Le n<sup>o</sup> 1 porte le nom de Sutticos de Rouen; Sutticos était un *Arcantodon*, le chef des cent têtes des Véliocasses, du temps de César.

Cet arcantodon a la chevelure relevée en partie et nouée sur l'occiput; ce lien, nécessaire pour le combat, avait, en outre, le caractère d'un défi guerrier; c'est par ces cheveux liés que l'on suspendait la tête coupée du guerrier vaincu, dont l'ablation était indispensable pour s'emparer du collier militaire, le torques non fermé, mais fixe. Ce chef est, naturellement, de ceux que l'on appelait les « colliers d'or ». La saie est aux couleurs et à la rayure horizontale des combattants de l'indépendance.

Le n<sup>o</sup> 2 est de la même époque, et du style carnute ou ibarovice. Ce chef a la tête ceinte d'un triple bandeau noué sur le côté; les cheveux sont pendants; le collier est une suite de perles de couleur, en pierre, pâte, ou verroterie. Le caractère n'est pas celui du guerrier; le nom inscrit est celui de *Catal*. (Type publié par M. Hucher dans son *Art gaulois*.)

##### N<sup>o</sup> 3.

Guerrier. Restitution.

Saie sans manches, telle qu'elle est représentée sur les bas-reliefs de la colonne Trajane. Cheveux relevés et noués au sommet de la tête. Les athlètes se coiffaient ordinairement de la sorte, même à la fin de l'empire romain. Bracelets copiés au Musée de Vannes. Le collier en calais vert provient aussi des collections de la tour du connétable.

##### N<sup>o</sup> 7.

Paysan agriculteur. Restitution.

*Vergata*, saie à bandes verticales, serrée par une ceinture bouclée, reproduite d'après un fragment de statuette de la collection d'Edmond Tudot, Musée de Moulins. Le collier est orné d'une pendeloque, une petite rouelle avec pendentifs, dessinée au Musée de Saint-Germain. La hache de pierre est l'herminette du cultivateur, devenant une arme, au besoin. Bottines pleines et ajustées.

##### N<sup>o</sup> 10.

Guerrier s'appuyant contre un menhir. Restitution.

Casque, dit de Falaise, actuellement au Musée du Louvre; cuirasse avec ornements repoussés et pointillés, provenant de la même source. Torques, trouvé au cimetière des Crons, près de Vertus, en Champagne. L'épée dont on ne voit guère que la poignée est de la collection de M. Troyon, publiée par M. Ed. Charton dans son histoire de France. La lance est celle du guerrier porte-étendard sur le revers de la médaille d'Epasnactus, chef arverne (collection Hucher). Le bouclier est copié sur les bas-reliefs de l'arc de triomphe d'Orange.

La braie, très différente de celle des Daces, et la saie, sont celles dont sont revêtus les captifs dans le bas-relief du sarcophage de la Vigna amendola. La chaussure est la *Gallica*, soulier à semelle épaisse lacé sur le cou-de-pied.

##### N<sup>o</sup> 11.

Paysan armé. Restitution.

Le bonnet phrygien, porté par ce Gaulois, se trouve sur la tête de deux statuettes de bronze, trouvées l'une près d'Autun en 1875, l'autre, plus anciennement, à Tournay; cette coiffure n'est autre que le *pileus* commun à différentes nations indo-européennes des temps anciens, et on la retrouve encore sur les côtes de la Bretagne, dans les environs de Plougastel-Daoulas. La façon de porter la ceinture est prise sur les statuettes de Moulins; les pêcheurs du bas Léon placent toujours de même la grande bande d'étoffe dont ils s'entourent la taille. Le vêtement est la fameuse *caracalla* appelée par Strabon *palla gallica*, et qui était la tunique à manches longues que l'empereur Aurelius Antoninus Basseanus importa de la Gaule à Rome, où elle lui valut son surnom. Les deux lances à longue pointe sont conformes à la description que Virgile fait du Gaulois dans l'Énéide. « *Chacun de ces guerriers brandit dans ses mains deux javelots des Alpes.* » La chaussure est la même bottine qu'au n<sup>o</sup> 7.

##### N<sup>os</sup> 9, 12, 13 et 14.

Paysans. Variétés du bardocuculle.

En principe le bardocuculle est un manteau avec capuchon (*cucullus*)

servant de vêtement de dessus. La *coule* des moines, avec le capuchon pour rabattre sur la tête, est une imitation de ce vêtement primitif des paysans, dont on attribue l'origine aux Gaulois. Les types du bardocuculle représentés ici, sont empruntés aux nombreuses statuettes du Musée de Moulins, et choisis parmi les plus pittoresques. On ne saurait d'ailleurs voir en eux que la réduction du manteau, proprement dit, et quelques-unes des formes très variées de ce vêtement encore en usage à Plougastel, par exemple, dans le pays des bonnets phrygiens, parmi les clans des bonnets bleus chez les *payanes*, les païens, convertis au christianisme seulement à la fin du dix-septième siècle. Le bardocuculle dont tous ces gens conservent l'usage est un petit manteau blanc bordé de rouge, agrémenté d'un manchon ordinairement recouvert de signes particuliers.

Nos nos 12 et 13 montrent le même homme sous deux aspects, s'appuyant sur un bâton garni d'un coin de bronze, qui a le caractère du véritable *gais* gaulois. Les paysans d'Auvergne en portent de semblables armés d'un fer, et gardant cette forme primitive. Les mendiants et les aveugles en Bretagne tiennent souvent des bâtons absolument pareils. Les longs aiguillons des laboureurs dont la charrue est attelée des grands boeufs du pays, sont encore de nos jours armés de cette sorte ; quant à fournir une explication très nette de l'anneau qui souvent accompagne le coin métallique de ce bâton, dont les exemples abondent dans les collections, on n'a point encore réussi à le faire. Le bardocuculle du n° 14 se trouve réduit aux proportions d'un simple capuce. Ces paysans portent la saie en forme de blouse ; leurs braies sont fermées sur le cou-de-pied. Enfin, le n° 9, qui est le fragment d'une terre cuite, représente le dieu Risus, le Rire français, car on a trouvé une innombrable quantité de ces petites figurines, toujours coiffées de cette manière, dans l'Allier principalement ; il fournit un spécimen du profil de cette coiffure si caractéristique.

#### N° 16.

##### Guerrier. Restitution.

Ce Gaulois est coiffé du casque, dit de Berru, parce qu'il fut trouvé en 1872, à Berru, dans la Marne, par M. de Barthélemy. Sur sa cuirasse sont gravés les dessins de la cuirasse dite d'Alise, dans la Franche-Comté. Il porte sur son dos, à l'aide de la guige, le bouclier rond celtique, et par-dessus ses javelots à longue pointe, comme ceux du cimetière de Marzabotto. Le poignard suspendu à sa ceinture est du type de ceux qui ont été trouvés à Brenzolo, près de Guingamp, dans le département des Côtes-du-Nord. Les jambières mises par-dessus les braies sont de la famille des *cnémides* grecques et l'exemple en est pris sur la médaille d'Epasnactus, dont il est parlé ci-dessus ; on en a retrouvé d'analogues, presque intactes, dans la fouille de Sesto Calende, en Italie. C'est encore sur les médailles que l'on rencontre, et très souvent, l'exemple de son hausse-col ; il se trouve sur celles de Verotalos, de Dumnosia et de Litavicus. Son grand glaive est celui dont parlent tous les historiens latins quand ils traitent des Gaulois ; c'est une sorte d'épée à deux mains, à large lame, ornée de gravures, et, comme les jambières, provenant de la tombe gallo-italique de Sesto-Calende.

#### N° 21.

##### Fantassin porte-enseigne. Restitution.

Ce guerrier porte le sanglier d'or, l'enseigne gauloise par excellence. Il est coiffé du casque à cornes avec une petite roue pour cimier, dont les bas-reliefs de l'arc de triomphe d'Orange offrent plusieurs spécimens.

Sa saie est rayée horizontalement et aux couleurs brillantes de l'indépendance ; à sa ceinture est suspendu le poignard triangulaire. Les braies sont nouées à la hauteur de la cheville ; son manteau celtique est le vêtement que les Romains nommèrent *sagum*, d'un caractère tout

à fait militaire, et que les citoyens de la ville aux sept collines revêtaient en cas de tumulte.

#### Nos 22 et 23.

##### Cavaliers. Restitutions.

Ces deux cavaliers sont textuellement reproduits d'après les médailles publiées par M. Eugène Hucher, dans son *Art gaulois*. Le n° 22 est une pièce d'argent qui porte sur la face la tête de Litavicus, chef des Éduens ; le n° 23 est un bronze, avec la légende *Cicidu Bci*. Rien n'est changé à la pose de ces cavaliers chargeant, et on y a scrupuleusement conservé jusqu'à la courbure du bâton de l'étendard que motive, du reste, la proportion du sanglier à la crinière de fer, qui était une arme entre les mains du guerrier gaulois. Les chapeaux de métal du genre de ceux représentés sont très communs dans les pièces gauloises.

Le harnachement des chevaux est emprunté aux fragments des statuettes en terre cuite de la collection Tudot. Le souvenir de la bataille de Gergovie, où selon le récit de César, les traîtres Éduens montrèrent leurs bras nus, en signe de paix, fait présumer que les fidèles Arvernes portaient la caracalla entière, et c'est sur cette probabilité que cette restitution est faite. On sait, de reste, que le succès de la fameuse bataille livrée devant Gergovie, fut particulièrement dû à la panique causée dans les rangs des légionnaires romains par l'impétuosité de la cavalerie gauloise.

#### Nos 33 et 39.

##### Guerrier sous les armes, pour le combat. Restitution.

Ce soldat gaulois est représenté d'après les sculptures de l'arc de triomphe d'Orange.

Ce fantassin au torse nu est coiffé de la calotte de fer en deux pièces avec jugulaires ornée d'une paire de cornes et d'un cimier en figure de rouelle (voir le profil de cette arme, n° 39). Le *sagulum*, attaché par une fibule est rejeté en arrière. Le collier est une suite de petites pierres rondes, percées et suspendues, de grosseur inégale. La ceinture de cuir, soutenant la braie, en laine ainsi que le manteau, par des languettes de distance en distance, est simplement agrafée. Sur le devant de la braie, une large pièce, nouée aux angles, remplit exactement le rôle de l'ancien grand pont de nos pantalons. Cette braie qui recouvre en grande partie le pied, est serrée au-dessus des chevilles par un lien de cuir. Le soulier est plein, et sa semelle assez fine. Le fourreau de l'épée était suspendu par une chaîne en maillons, ou en cordelette de fer, renforcée de nœuds, comme on la voit ici ; mais, au lieu du fourreau, ce que l'on y trouve, c'est une longue dague sans poignée, une espèce d'épée courte. Le glaive tenu en main est droit, à double tranchant, à pointe aiguë, et il est renforcé par une arête médiane ; cette lame est en fer, ainsi que l'épée courte, et sa poignée est garnie de cuir. Le bouclier circulaire est en bois recouvert de peau. Le soldat en a passé la guige. La pièce de fer qui sert d'umbo à ce bouclier et forme une saillie en travers, est creuse à l'intérieur, et fortement cloutée sur l'arme dans les deux bouts qui l'embrassent.

#### N° 34.

##### Soldat portant le *carnyx*, la trompe de guerre.

Cette trompe de guerre, qui donnait le signal du carnage ainsi que l'indique son nom, était un porte-voix de bronze, d'une puissance bien supérieure à la *bucina* des Romains, que les mugissements de la trompe gauloise impressionnèrent en plus d'une circonstance ; au besoin, le *carnyx* devenait une arme, redoutable comme une massue à longue portée. Cette trompe devait aussi servir comme la *bucina*, pour porter au loin le commandement des chefs.

Ce guerrier porte la calotte de fer avec jugulaires nouées sous le menton; son casque est entièrement recouvert par un ample bonnet de peau conservant son poil épais, ce qui lui fait une tête énorme. Son vêtement, rayé de couleurs diverses dans le goût celtique conservé dans les clans écossais et sur nos limousines, se compose d'une caracalla, recouverte vers le haut par une espèce de pèlerine mise en châle. Les braies descendant sur le pied sont fermées comme ci-dessus; le soulier plein a une forte semelle. Le ceinturon de cuir est simplement agrafé; le glaive en fer est suspendu par une chaîne en mailons. Le collier militaire est en bronze, orné de perles en pierre. Le bouclier, tronqué en haut et en bas est en bois peint; son umbo est de même sorte qu'à l'exemple précédent. Toutes les pièces du costume sont en laine épaisse.

N° 35.

Chef gaulois, portant l'enseigne de guerre. Restitution, d'après la médaille de Vérotal.

Casque en bronze doré, dont le cimier est garni par la crinière flottante retombant en arrière, et accoté d'une paire d'ailes d'oiseau de proie, éployées et dans le sens de celles du chasseur aérien plongeant de haut en bas. Ce harnais de tête, assuré par des jugulaires nouées sous le menton, convient au cavalier. La cotte d'armes est une brigandine, dont le cuir est renforcé par des boutons de bronze. Le manteau n'a que les proportions d'une pèlerine, croisée sur le devant pour l'attache de la fibule. Le ceinturon fin supporte la double chaîne de suspension de l'épée dans son fourreau de fer; sa poignée est garnie de cuir. Le vêtement est la caracalla; les braies, ajustées comme un haut-de-chausses, sont serrées par des jarrettières de cuir, et le soulier plein, à fortes semelles, les recouvre de sa patte de devant, percée d'oeillères par lesquelles passe le cordon faisant le tour de la jambe au-dessus des chevilles. En outre du torques militaire, ce guerrier porte un collier composé d'une suite de perles de couleurs. Le bouclier, en bois peint et dont l'umbo creux est de même sorte que les précédents, a la forme allongée hexagonale du n° 10. L'enseigne de bronze a une douille pour recevoir la hampe, laquelle est en bois peint.

Nos 15, 17, 18, 19, 20, 24, 25, 26, 27, 28, 29 et 31.

Documents complémentaires empruntés à la numismatique.

N° 15. — Cette silhouette du soldat portant son bouclier sur son dos, à la manière du n° 16, se trouve sur une médaille de la Galatie, publiée par Smith, dans son *Dictionnaire de biographie et de mythologie*.

Nos 17 et 18. — Ces deux exemples doivent être réunis; ils figurent au revers d'une médaille à l'effigie de César, où le captif lié et nu se trouve auprès d'un trophée d'armes gauloises.

N° 19. — Le chariot à faux et à éperon que l'on lançait dans les rangs ennemis, provenant d'une médaille à l'effigie de César, et figuré auprès d'un trophée d'armes gauloises.

N° 20. — Bouclier rappelant la forme échancrée de la pelta: il se trouve dans un trophée auprès duquel est enchaîné un captif gaulois. Médaille à l'effigie de César.

N° 24. — Coq dans l'attitude du combat. Coq est une expression celtique, et les Romains donnaient à ce mâle de la poule le nom de *gallus*, soit à cause de l'humeur belliqueuse des Celtes ou Gaëls, auxquels en demeura le nom de Gaulois, soit encore parce que, tout simplement, les basses-cours de la Gaule étaient fort peuplées de ces volatiles. Le coq, en tous les cas, était le contraire de la poule mouillée. Cette figure provient de la numismatique grecque, et se trouve sur le revers d'une médaille dont la face représente Minerve ou Athénée.

N° 25. — Casque celtibérien provenant d'une médaille gauloise à l'effigie de Carmo (aujourd'hui Carmona) ville forte de l'Hispania Bœtica, au N.-E. d'Hispalis. Type emprunté au Dictionnaire de Smith.

N° 26. — Le sanglier, dans l'attitude du combat; médaille de la ville d'Avenio (Avignon); numismatique gauloise, même source.

N° 27. — Bouclier, du trophée d'armes de la médaille à l'effigie de César, n° 19.

Nos 28 et 29. — Bouclier et trophée d'armes provenant d'une médaille commémorative du triomphe de César.

N° 31. — Trophée d'armes gauloises, du même caractère commémoratif du triomphe de César.

#### FEMMES GAULOISES.

Nos 4, 5, 6 et 8.

Le n° 4 est une figure copiée sur une des statuettes de la collection Tudot, et provient des trouvailles faites dans les environs de Clermont, de Moulins et de Vichy. Cette femme, à la chevelure libre, porte la tunique à manches amples et longues. Les pieds sont nus et elle tient par l'anse une élégante poterie gauloise.

N° 5. — Cette figure a été publiée par le R. P. Dom Martin dans sa *Religion des Gaulois*, tirée des plus pures sources de l'antiquité. L'original est de Langres. C'est une fille coiffée à la manière de nos villageoises d'aujourd'hui, dit le savant bénédictin; elle n'a qu'une tunique lui descendant jusqu'à mi-jambe, et bordée d'une bande découpée en dessins lozangés en guise de franges. Elle a de plus un tablier sous lequel elle tient sa main droite, la gauche portant un petit vase que de Montfaucon appelle un seau. Les pieds sont nus.

N° 6. — Cette figure est inspirée de la captive de l'arc d'Orange. Elle porte les deux tuniques ordinaires aux vêtements des femmes, en général, et sa tête est enveloppée du manteau des dames romaines, ce qu'elles appelaient leur *pallium*. Les pieds sont chaussés.

N° 8. — Type d'une coiffure assez générale chez les femmes gauloises, dont l'exemple est pris sur un médaillon du Musée de Moulins, représentant le buste d'Apollon Belenus, car, à Rome, les esclaves efféminés dont s'entouraient les riches patriciens se coiffaient volontiers dans ce genre; mais c'était une coiffure de femme, particulièrement réservée aux servantes de table (*acercomes*, littéralement qui porte des cheveux longs et flottants).

Après l'invasion des modes latines, les Gallo-Romaines adoptèrent de préférence celles qui se rapprochaient le plus des traditions grecques. Les figurines de la collection Tudot portent souvent le *corymbus*, coiffure spéciale aux femmes d'Athènes, disent les historiens; certaines portent l'*anadema*, le bandeau orné mis en arrière, d'autres le *diadema* des déesses et des grandes dames.

Les veuves et les femmes d'un âge mûr relevaient leur manteau sur la tête. Il pouvait l'être encore en signe d'affliction, comme on le voit à la captive, n° 6.

Dans les grands jours de fête, les femmes se coiffaient d'une sorte de tiare; les cheveux étaient enveloppés d'un réseau d'or, ou bien on y enlaçait des bandelettes, ou bien encore on les relevait en leur donnant une forme de cimier. La chevelure était souvent poudrée avec des cendres blanches, finement tamisées. Comme les Romaines, les Gauloises avaient des cosmétiques; elles se teignaient les sourcils avec de la suie ou avec un liquide tiré de l'*orphie*, un poisson très commun sur les côtes de Bretagne. Elles lavaient leur visage avec de l'écume de bière, et se couvraient les joues avec du vermillon, sans compter le fard composé de craie dissoute dans du vinaigre. Elles portaient à la taille une petite sacoche, la *bulga*, le *reticulum* des Romains, la *bougette* du moyen âge.

Les femmes du peuple revêtaient des robes longues, et souvent des tabliers. Leurs corsages étaient très décolletés, et presque toujours leurs bras étaient nus. Riches ou pauvres, toutes les Gauloises partageaient avec leurs époux ou leurs fils la passion des bijoux.

On trouve dans notre planche consacrée à la bijouterie gauloise, ayant pour signe l'Escarcelle, et dans laquelle se rencontrent des



parures guerrières et autres, ainsi que des broderies du genre celtique, les éléments nécessaires sous ce rapport, et on peut consulter en même temps les planches celtico-scandinaves, où, selon les âges, les exemples abondent. Pour les armes de bronze des Gaulois, elles sont dessinées en détail dans la pl. double E S; il en est également de même pour l'armement du Frank, dont nous donnons ici deux figures d'ensemble.

GUERRIERS FRANKS.

N° 36.

Chef mérovingien.

N°s 30, 38 et 40.

Détails de son armement.

Cette figure est restituée d'après les éléments trouvés dans une sépulture à Pouan, département de l'Aube. Le casque se compose d'un cercle de bronze enserrant une calotte de cuir. Le vêtement se compose d'une tunique courte à manches non fermées au poignet, et d'une jupe, rappelant le jupon des Écossais. Une peau conservant son poil tient lieu de cuirasse. La chaussure à semelle épaisse et rouge, est fortement assurée par les larges liens qui s'entre-croisent, en montant haut sur la jambe. Ce chef est un cavalier; ses pieds sont chaussés de l'éperon de fer, dont la tige assez longue se termine comme un dard de flèche.

Un large baudrier en cuir travaillé soutient l'épée dans son fourreau de bois peint. La lame est en fer, et la poignée richement travaillée en émaux cloisonnés (voir ce détail, n° 40). Le manteau militaire est

rejeté par derrière, de façon à ne point gêner l'action des bras; il cache en partie les colliers dont on peut voir d'ailleurs les détails, au n° 30. Le bouclier supporté par sa guige est la rondelle à main, à umbo de fer, représenté de face dans la pl. E S. — La lance est la framée; la main qui tient cette arme est ornée de bagues. Le n° 38 montre de profil la francisque qui est dans la main droite. On doute aujourd'hui que cette francisque soit bien une arme de guerre, et l'on croit que cette hache, n'ayant qu'un tranchant et sans talon, serait plutôt la cognée nécessaire aux gens qui eurent souvent à cheminer dans des forêts impénétrables, soit pour y trouver un refuge, soit pour surprendre leurs ennemis.

N° 37.

Soldat frank.

N° 32.

Détail de son armement.

Ce fantassin est armé du scamasaxe, de l'angon et de la francisque (voir pl. E S). Son ajustement, sauf le manteau et la jupe, est semblable à celui du chef. Le bouclier est la même rondelle à main, à ombilic pointu. Le n° 32 donne le détail de la belle agrafe du baudrier qui soutient le scamasaxe. Enfin ce guerrier est tête nue, c'est-à-dire seulement défendue par les épaisses tresses de cheveux que les Franks portaient comme les cadenettes de nos anciens hussards, et que peut-être bien on *nourrissait* pour aider encore à l'abondance naturelle de la chevelure.

Les n°s 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 16, 21, 22 et 23, sont des documents avec notes, communiqués par M. Henri du Cleuziou, l'un de ces ingénieux et savants chercheurs dont la compétence fait autorité en ces matières. Les n°s 30, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39 et 40, proviennent de l'excellente collection ethnographique et militaire formée au musée d'artillerie de Paris par son directeur, M. le colonel Leclercq; les figures sont reproduites d'après des photographies. Enfin les exemples empruntés à la numismatique, dont la source n'est point immédiatement indiquée, n°s 17, 18, 19, 20, 27, 28, 29 et 31, sont tirés du beau recueil *Romanæ et Græcæ antiquitatis monumenta*, par H. Goltzius, Anvers, 1608.

Voir, pour le texte : Amédée Thierry, *Histoire des Gaules depuis les temps les plus reculés*, 1857, Didier, éditeur. — Henri Martin, *Histoire de France*, Furne, édit. — M. Eugène Hucher, *l'Art gaulois ou les Gaulois d'après les médailles*, 1869-74. — De Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 1884, Didot, éditeur. — Quicherat, *Histoire du costume en France*. — M. Élisée Reclus, *Géographie universelle*, Hachette, édit. — MM. E. Bosc et L. Bonnemère, *Histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix*, 1882, Didot, éditeur.



# GAULOIS

## BIJOUTERIE GAULOISE ET MÉROVINGIENNE. BRODERIES BRETONNES.

(Réduction dans la proportion de 7 à 3 environ.)

Les travaux les plus récents de l'archéologie signalent entre les produits gaulois, c'est-à-dire celtiques, d'origine antérieure en Europe à ceux de la période mérovingienne, et les productions de cette seconde époque des différences originelles. Les traditions de l'art particulier des Celtes proprement dits, tels que ceux du sud et du centre de la Gaule, de l'Espagne et de l'Italie septentrionale, les Gaëls de l'Irlande du nord de l'Écosse, les Kymrys du pays de Galles, survivraient encore sur la côte armoricaine. Les deux broderies bretonnes, de fabrication moderne, nos 23 et 25, que nous donnons, représentent le caractère traditionnel des formules celtiques; dans les cercles, demi-cercles, oves concentriques de ces broderies, on retrouve les signes gravés d'ordinaire sur les dolmens du Morbihan semblables à ceux des pierres du pays de Galles et de l'Écosse, publiées sous le titre d'*Archaic Sculpturings*, par M. Simpson, d'Édimbourg. Ce caractère traditionnel est d'offrir toujours dans les projections ornementales un développement conforme aux règles du règne végétal, principe des plus élevés dans les arts décoratifs.

Quant aux autres barbares, ainsi que les appelaient les Romains, Huns, Vandales, Goths, Lombards, Francs, Saxons, Burgundes, etc., qui n'étaient pas plus à l'état sauvage, à l'époque de leurs grandes invasions européennes dans les premiers siècles de notre ère, que ne paraissent avoir été les Celtes qui les avaient devancés, on tient pour certain que non seulement la plupart savaient travailler les métaux, mais encore qu'ils s'adonnaient à de certains arts selon une tradition qui leur était propre. Cette tradition n'était pas la celtique; depuis la découverte du trésor de Petrossa, en 1864, on rattache ces autres formules à une industrie *sui generis*, dont M. Ferdinand de Lasteyrie a signalé les premières traces chez les Scythes. On n'y retrouve pas les développements logiques, le rappel des principes de la nature dans les imitations simples et variées de la flore; ce qu'on y voit, ce sont des entrelacs fantastiques, la recherche du surnaturel, les bossages de pierres ou de métal; c'est là véritablement ce qui constitue l'apport des Saxons, des Visigoths, des Francs, et détermine le caractère de l'industrie des temps mérovingiens dans les produits désignés longtemps sous le nom de *gallo-romains*. On sait par le texte de Philostrate (1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne) que les Gaulois pratiquaient l'émaillerie avec succès. « Ils enrichissaient délicatement avec de l'or et de l'argent des plaques de cuivre, sur lesquelles ils appliquaient, à l'aide du feu, des couleurs qui y restaient adhérentes en conservant intactes toutes les figures qu'on y avait tracées. » M. Ferdinand de Lasteyrie s'appuyant sur ce texte, n'hésite pas dans son mémoire sur les émaux, à rapporter à cette émaillerie gauloise l'ancienne célébrité de la ville de Limoges.

Les œuvres d'orfèvrerie mérovingienne, dit M. Ch. de Linas (*Orfèvrerie mérovingienne*) sont en immense majorité forgées ou façonnées au marteau. Parmi nos bijoux cloisonnés, garnis de pâte de verre, rehaussés de cabochons, l'aigle, n° 33, est considéré par le même auteur comme une importation byzantine faite par les Visigoths; il circonscrit l'époque de la fabrication de ce bijou dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne, de 412 à 507, à cause de l'élégance du dessin et de la perfection des procédés de fonte. Les Visigoths avant leur entrée en Gaule (ce bijou a été trouvé en Aquitaine) avaient déjà subi l'influence de Byzance et de l'Italie.

N<sup>os</sup> 1, 3, 28 et 34.

Objets de bronze. — Quelques-uns veulent y voir des clefs, dans le genre de ces passe-partout, encore en usage au siècle dernier, que les ménagères portaient suspendus à leur ceinture; d'autres croient que ce sont des ferrets d'aiguillettes, des ornements placés à l'extrémité des courroies de cuir. (Provenant du cabinet de M. Charvet.)

N<sup>os</sup> 8 et 16.

*Torques*, collier de bronze orné de gravures très fines. — Ce collier, de forme circulaire, à l'usage des Perses et autres nations septentrionales ou orientales, était porté par les Gaulois comme une marque de distinction. Le nom de Manlius Torquatus vint du collier qu'il avait conquis dans un combat avec un géant gaulois. Souvent ces colliers étaient en or. Dans les sépultures où on les trouve encore en place, l'ouverture du collier est ordinairement sur la poitrine. (Provenant d'un cimetière du département de la Marne.)

N<sup>o</sup> 7.

Agrafe de bronze. — Elle est formée d'une baguette ronde tournée en spirale. On peut la tenir pour une agrafe de manteau; dans le cimetière d'Halstatt où on en a recueilli plusieurs, cette agrafe était posée au-dessus du sein gauche, à l'endroit où devait s'attacher le vêtement. (Musée du Louvre.)

N<sup>os</sup> 9, 20 et 29.

*Rouelles* de bronze. — Ornement de cou analogue aux petits coeurs d'or portés par nos paysannes, seuls ou au-dessus de la croix à la Jeannette. Ces rouelles sont excessivement nombreuses dans les collections.

N<sup>o</sup> 26.

Bracelet en bronze avec gravures. — Ces bracelets avec renflement, ordinairement creux à l'intérieur, sont en grand nombre dans les anciennes habitations lacustres de la Suisse. Celui-ci provient de la collection lacustre de M. le professeur Désor, provenant des lacs de Neufchâtel.

N<sup>o</sup> 30.

Autre bracelet plus simple. — On le voit à l'avant-bras des squelettes qui ont été découverts en Champagne avec une épée en fer à leur côté. C'est donc un ornement d'usage masculin.

N<sup>os</sup> 17 et 32.

Fibules et agrafes de bronze gravé, provenant : l'un du musée du Louvre (Salles des bronzes antiques), l'autre des fouilles du cimetière de Blasiou.

N<sup>os</sup> 4, 5, 6 et 22.

Fibules ou agrafes de bronze ornées d'émail. (Musées du Louvre et de Cluny.)

N<sup>o</sup> 2.

Fibule de bronze analogue aux précédentes. — Type très commun, surtout dans des dimensions plus grandes. Le musée du Louvre en possède plusieurs d'une délicatesse de ciselé admirable.

N<sup>o</sup> 12.

Boucle et plaque de ceinturon, en bronze gravé avec bossages, d'époque mérovingienne. (Musée de Cluny; n<sup>o</sup> 3511 du Catalogue.)

N<sup>os</sup> 13 et 14.

Le premier : applique de ceinturon en argent massif, ciselé, gravé, doré, munie des tenons qui la fixaient au cuir. Le second : petite plaque de ceinturon de même métal également ciselé et doré. (Musée de Cluny; n<sup>os</sup> 3514, 3515 du Catalogue.)

N<sup>os</sup> 10 et 11.

Anneau et fibule épinglette. (Même musée; n<sup>o</sup> 1797 du Catalogue.)

N<sup>o</sup> 15.

Agrafe en bronze ciselé. — Croix gravées en creux à facettes. (Même musée; n<sup>o</sup> 3513 du Catalogue.)

N<sup>o</sup> 18.

Fibule en bronze gravé, d'époque mérovingienne, trouvée à Paris. (Même musée; n<sup>o</sup> 3733 du Catalogue.)

N<sup>o</sup> 19.

Boucle de ceinturon en bronze. (Même musée; n<sup>o</sup> 1797 du Catalogue.)

N<sup>o</sup> 28.

Fibule en bronze. (Même musée; n<sup>o</sup> 3437 du Catalogue.)

N<sup>o</sup> 31.

Fibule mérovingienne en bronze doré. La tige et les rayons sont rehaussés de verreries de couleur simulant des pierreries. (Même musée; n<sup>o</sup> 3512 du Catalogue.)

N<sup>o</sup> 35.

Boucle en bronze gravé d'époque mérovingienne. (Même musée.)

N<sup>o</sup> 21.

Grande boucle avec plaque gravée, ornée de verroteries ou de pierres en cabochons. (Même musée.)

N<sup>o</sup> 24.

Boucle de bronze avec incrustations de pierres précieuses. (Même provenance.)

N<sup>o</sup> 33.

Bijoux en forme d'aigle en bronze, avec incrustations de verroteries ou de pierres précieuses. — On peut considérer ces oiseaux, dont il a été trouvé deux exemplaires à Castel, près d'Agen comme des *phalera pectorales*. On sait que les ornements de la poitrine, consistant en plaques rondes d'or, d'argent ou d'autres métaux sur lesquelles était gravée ou ciselée quelque figure en relief, la tête d'un dieu, l'image d'un roi, d'un empereur, d'un emblème quelconque, étaient portés chez les anciens par les personnes de distinction. L'habitude de porter des *phalera* comme décoration militaire appartient d'abord exclusivement aux nations étrangères à Rome, mais les Romains l'empruntèrent à l'Étrurie. Cette distinction était décernée aux soldats par leurs chefs. Parfois les *phalera* servaient à des harnais de luxe pour les chevaux. Les soldats portaient ces décorations attachées à de larges buffleteries. Il y a des représentations de centurions romains sur la poitrine desquels on compte jusqu'à sept de ces décorations.

L'aigle que nous représentons est en bronze autrefois doré; il mesure 0 m. 14 centimètres en hauteur. Les cloisons sont rectilignes ou ondules. Elles encastrant des morceaux de verroterie. Celle-ci est translucide et couchée directement sur le mastic sans intermédiaire. De petits cabochons en verre y sont répartis symétriquement. A la partie centrale du corps s'élève en légère saillie un *umbo* ovoïde. (Voir *l'Orfèvrerie mérovingienne* de M. Ch. de Linas). Ce bijou est au musée de Cluny. (Ceux des objets de cette collection que nous donnons sans numéro de catalogue n'y figurent pas encore.)

N<sup>os</sup> 23 et 25.

Broderies bretonnes modernes, fabriquées à Pont-l'Abbé (Finistère).

(Documents communiqués par M. Henri du Cleuziou.)



GAULOIS

GAULISH

ALTFRANKISCH



IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>o</sup> PARIS

Spiegel lith.

DN

## GRANDE-BRETAGNE

---

LES *BRITANNI* DU TEMPS DE L'OCCUPATION ROMAINE. ÉPOQUES DRUIDIQUES.

1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	

N° 1. — Bretonne vêtue à la romaine. — Sa tunique est le *gaunacum*, dont le tissu était velu d'un côté.

N° 2. — Belge breton. — Avant notre ère, l'Angleterre, proprement dite, comptait deux espèces de populations celtiques; l'une, qui habitait l'intérieur des terres, se disait autochtone; l'autre était due à une émigration successive de *Belges* ou *Galls* germanisés, qui eut lieu vers le septième siècle de Rome. (Cæsar, *de Bello Gallico*.)

N° 3. — Homme des Cassitérides (nom ancien des îles Sorlingues), du grec *cassiteros*, étain, dont il y avait des mines exploitées par l'habitant de ces contrées.

N°s 4 et 5. — Juges. — Les druides se divisaient en trois ordres distincts : les deux premiers, unissant la puissance temporelle à l'autorité spirituelle, se composaient : 1° des prêtres, voués au sacerdoce, et à l'enseignement des doctrines religieuses qu'il était interdit d'écrire, et ne devaient être transmises qu'oralement; 2° des juges, druides de la loi écrite, qui avaient pour attributions de formuler et d'appliquer les lois nécessaires pour régler les questions de propriété et les rapports entre voisins. Les *Decrees of the judges*, généralement émis sous forme d'axiomes, forment le fonds des lois connues sous le nom de *Brehonnes*, *Irish-Brehons*, lois d'Irlande. On ne sait rien sur les formes judiciaires observées par ces juges sacrés, mais il y a tout lieu de croire que les tribunaux étaient à ciel ouvert comme les temples. Les *bardes* étaient les druides du troisième ordre, considéré comme inférieur; ils conservaient dans leur mémoire les traditions nationales, la généalogie des clans, et chantaient sur la *rotte* les exploits des chefs.

N°s 6 et 7. — Prêtresses bretonnes de l'époque romaine. — Ces deux prêtresses, que l'on voit dans l'ouvrage auquel nous les empruntons, prêtes à sacrifier devant un temple romain, sont données comme vouées au culte de

Cybèle. Il semble qu'il y ait plus de motifs pour les rattacher aux traditions religieuses d'un caractère national chez les Galls ou Bretons, que pour les considérer comme appartenant au paganisme même du latin vainqueur.

Cybèle est la même que Rhea, la grande déesse du monde oriental, la *Grande-mère*, ou *mère des dieux*; celle de Zeus pour les Grecs. A Rome, les prêtres de Cybèle étaient des *Galli*.

Les danses orgiaques de ces corybantes sauvages, munis de tambours, de cymbales, de cors, armés de toutes pièces, et se livrant aux plus violents transports, étaient empreintes d'une barbarie qui convenait assurément à ce culte des druides, aux dogmes inconnus, mais qui a laissé le souvenir ineffaçable de ses sacrifices humains, et celui du rôle de la prêtresse qui devenait *prophétesse*, en observant comment la victime tombait, et en fouillant dans les entrailles palpitantes sur la pierre même du sacrifice.

N° 8. — Costume militaire des nations autrefois situées sur les côtes occidentales de la Baltique. — Les Danois et les Norvégiens, prenant la « *route des cygnes* » pour gagner les îles semées autour de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, y ont commencé leurs expéditions de très bonne heure. Le mélange scandinave et même saxon est resté très prononcé chez les Highlanders. Au moyen âge on voit quantité de chefs des clans écossais, dont l'extraction est danoise ainsi que celle de leurs nobles.

N°s 9 et 10. — Irlandais, homme et femme, en costume d'hiver. — L'existence historique donnée aux Iles britanniques par la conquête romaine est restée incomplète en ce qui concerne l'Irlande qui a échappé à cette conquête. Quoique l'île d'Irène, du nom que lui donnent souvent les Anglais, fût connue des Romains comme des Grecs, et quoique Strabon, Pomponius Mela, Solin et Ptolémée en aient assez longuement parlé, l'Irlande devait rester en dehors des travaux précis laissés par les Romains sur les peuples qu'ils ont vus de près ou combattus.

Les chants des bardes, les *seanachies* ou récits des historiens généalogistes, les *mabinogion* ou contes populaires, enfin la collection des vieilles lois de l'Irlande, les *brehonnes*, sont restés les documents les plus directs sur des origines qui forment une histoire fort nuageuse, répétée par les moines du moyen âge, et qui se compose d'une série, presque régulière, d'époques marquées chacune par l'arrivée dans l'île de quelque nouvelle colonie.

Qu'il suffise d'indiquer ici que la première des colonies aurait débarqué en Irlande quelque temps avant le déluge. L'expédition était conduite par Césara (*Ké-as-ir*, ou *Ké-as-aire*), nièce de Noé. C'est en s'appuyant sur des données de ce merveilleux que ces peuples ont prétendu surpasser en antiquité toutes les nations européennes.

César considérait les *Britanni* de la grande île comme fort grossiers, et les Irlandais comme l'étant encore davantage. On disait des Irish qu'ils vivaient dans les bois, n'ayant pour villes que des circonvallations de branches d'arbres au milieu des forêts; enfin, on les accusait d'anthropophagie.

L'histoire de l'Irlande ne se confond avec celle de l'Angleterre qu'à partir du douzième siècle environ; et, quoique l'on voie la race des chefs militaires de l'Irlande, ceux que l'on désigne sous le nom de rois *dalriadiques*, fournir à l'Écosse ses premiers rois dans le deuxième siècle de notre ère, l'époque héroïque ou païenne de l'Irlande,

son âge théocratique ou fabuleux, se prolonge beaucoup plus avant dans le temps que pour les parties de la Grande-Bretagne gouvernées par les Romains pendant plus de trois siècles.

N° 11. — Guerrier breton monté. — Les Bretons, dont la tactique habituelle était de lancer leurs chariots pour l'attaque, réunissaient dans le combat l'agilité du cavalier à la fermeté du fantassin. Usant de la crainte qu'inspirait l'impétuosité de leurs chevaux et la rapide irruption de leur robuste char de bataille aux roues armées de faux (*il vient comme les flammes de la mort*, dit Ossian), ils pénétraient au milieu des escadrons ennemis, sautaient à terre, et combattaient à pied. Les cavaliers montaient des chevaux habitués par un exercice journalier à s'arrêter tout à coup sur les pentes rapides; on les modérait, on les détournait à volonté. Ce cheval de petite race, vif, plein de feu, était si docile et si bien dressé que lorsque, dans la bataille, il était abandonné par le guerrier préférant combattre à pied, le maître le retrouvait à la place même où il avait été laissé; le cheval avait attendu son retour, sans bouger; quelquefois chaque cavalier se trouvait flanqué de deux fantassins, et ne mettait point pied à terre pour le combat; les deux piétons accompagnaient les chevaux au pas de course en combattant des deux côtés. César reconnaît que la tactique des Bretons ébranla d'abord la solidité des légions romaines. « Dans les armées des Galls, dit de Gobineau, les chiens de combat tenaient la place des éléphants. »

N° 12. — Breton romanisé. — La Grande-Bretagne, occupée par les Romains depuis l'an 54 avant J.-C. jusqu'en 420 de l'ère chrétienne, subit l'influence de la civilisation latine de la même manière que la Gaule même; du moins jusqu'aux murailles protectrices élevées par Adrien et Sévère contre les agressions incessantes des Calédoniens.

Sous les empereurs romains la Grande-Bretagne était devenue, administrativement, une simple partie de la Gaule qui, selon la décision de Constantin, ne formait qu'une seule préfecture, divisée en trois diocèses : la Gaule, l'Espagne et la Bretagne. Le *vicair*e de la Bretagne, dont l'autorité civile et militaire s'étendait sur les cinq provinces romaines de l'île, était un officier du préfet de la Gaule.

Caracalla avait étendu à tout le corps de la nation le droit de bourgeoisie, restreint d'abord par Adrien à tout habitant des provinces qui avait un rang et de l'opulence. Dans les premiers temps de la conquête, les Bretons avaient regardé comme si affreux d'être soumis à l'autorité des Romains que beaucoup d'entre eux tuèrent de leurs propres mains leurs femmes et leurs enfants pour les soustraire à l'esclavage. Avec le temps, non seulement les Bretons fournirent un contingent militaire important à leurs conquérants, mais leurs chefs mêmes, en qualité de chefs d'armées eurent à diriger avec les leurs des troupes romaines. Ce fut le rôle du *comes Britanniarum* et du *dux Britanniarum*, qui, sous les derniers empereurs et sous ce titre de *dux*, chef d'armée, commandait les troupes stationnées sur les frontières septentrionales et distribuées dans trente-sept places fortes. Le *comes Britanniarum* ou comte de Bretagne, avait le commandement des forces romaines qui étaient distribuées dans les villes, les forts et les châteaux de l'intérieur.

Le contingent habituel des Bretons était de 18,000 hommes, sans compter ceux que Rome envoyait sur le continent, et jusque dans les provinces éloignées, en Égypte, en Espagne, en Arménie, où sous le manteau militaire aux couleurs du clan, comme on voit ici *le sagum*, ces auxiliaires, braves entre tous, méritèrent leur glorieux surnom de *invicti juniores Britannici*.

N° 13. — Le Calédonien. — Les *Scoti* et les *Picti*. — Les Romains donnèrent à la partie septentrionale de la Grande-Bretagne, leur *Britannia barbara*, le nom de *Caledonia*. Le *Calédonien*, c'était l'habitant des bois. Ceux de ces Bretons que les Romains rencontrèrent en pénétrant pour la première fois dans les parties montagneuses de ces contrées se donnaient le nom d'*Albaniens*, que les Highlanders conservent entre eux, le nom d'Écosse et d'Écossais leur restant pour ainsi dire inconnus. Les *Scoti*, qui ont fait donner leur nom à l'Écosse, devenue sous les Romains la *Scotia*, sont mentionnés par les Latins comme une des principales tribus de la Calédonie.

Les *Picti* n'apparaissent que très tard dans les écrits romains, 276 ans après J.-C. On se servit de cette expression, toute latine, pour désigner des tribus placées dans une situation intermédiaire, entre les Bretons soumis aux Romains, et ceux qui restaient libres. Leur nom général dans le pays, tenant à cette position, est d'une souche toute bretonne : *maens*, milieu, et *ailich*, habitants. Les *Maaeti* ou *Meates* se divisaient en *Otodins*, *Galéniens*, *Selgoves*, *Novantes* et *Damniens* ou *Dunmiens*. Ces bas-Calédoniens conservant les mœurs des ancêtres, continuaient à se montrer dans les batailles le corps nu et tatoué, semblables aux Bretons rencontrés par les premiers Romains, et dont Jules César dépeint l'aspect horrible dans les combats. « Les Bretons, dit-il, laissent croître leurs cheveux et se rasent tout le corps, excepté la tête et la lèvre supérieure. Ils se teignent tous le corps avec du pastel. »

La couleur bleue employée par les Bretons pour faire valoir leurs tatouages, le plus ordinairement appelée *pastel*, était extraite de la guède, le *glastrum*, une plante crucifère dont la feuille fournit un bleu du genre de l'indigo.

Les Bretons avaient des opérateurs spéciaux, voués exclusivement au tatouage. Le *pictor* traçait des figures sur la peau en la perçant à l'aide d'aiguilles, et de manière à ce que les plaies retinssent la matière colorante dont on les enduisait. Les figures de toute espèce étaient invariablement bleues et indélébiles. On les traçait, ordinairement, dès l'enfance; elles croissaient, s'élargissaient, selon le développement du corps. Les gens d'un rang inférieur n'avaient sur leur peau que quelques figures de petit format, d'une gravure grossière. Dans les familles distinguées les figures avaient de plus grandes dimensions; l'exécution en était plus fine, plus élégante, et surtout on en avait un plus grand nombre, mesuré sur le rang, et selon le degré de la noblesse. Les dames bretonnes elles-mêmes avaient adopté cette espèce de parure, le tatouage était considéré par elles comme un ornement en même temps que comme une marque de distinction.

Les *Celtes* ou *Gomers*, le *Kimbr* ou *Cimri*, ont exercé la curiosité des savants modernes dans une mesure où nous saurions d'autant moins les suivre qu'il y a encore beaucoup d'obscurités sur ce sujet.

On a pensé, dit de Gobineau, que le nom de *Gumiri*, de *Kymri*, de *Cimbre*, pouvait indiquer une branche de la famille celtique, différente de celle des *Galls*, de même que dans les Celtes on ne savait pas reconnaître ces derniers. Mais il suffit de considérer combien les deux dénominations de *Gall* et de *Kymri* s'appliquent souvent aux mêmes tribus, aux mêmes peuplades, pour abandonner cette distinction. D'ailleurs, les deux mots ont le même sens ou à peu près. Si *Gall* veut dire *fort*, *Kymri* signifie *vaillant*.

Les nations galliques appartenaient à la race blanche dans la partie originelle de leur essence. Chez elles, les





GRANDE BRETAGNE

GREAT - BRITAIN

GROSSBRITANNIEN

DN

IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>o</sup> PARIS

Brossé lith.

guerriers avaient une carrure solide, des membres vigoureux, une taille gigantesque, les yeux bleus ou gris, les cheveux blonds ou rouges. C'étaient des hommes à passions turbulentes, avides, amoureux du luxe, recourant volontiers aux armes.

Ainsi faites, les nations galliques étaient parvenues de très bonne heure à un état social assez relevé ; l'alliage finnois aurait, toujours selon de Gobineau, modifié leur nature.

Les armes des Kymris étaient de métal, quelquefois de pierre, mais, en ce cas, très finement travaillées au moyen d'outils de bronze ou de fer. Ils avaient des masses d'armes en argile cuite, richement dorées et peintes, dont la destination semble purement figurative. Les hommes de la plèbe devaient faire arme de tout ; car il était plus facile au pauvre d'emmancher un caillou percé dans un bâton que de se procurer une hache de bronze, mais le langage gallique montre que les métaux étaient très connus de ces nations qui savaient fort bien les travailler.

Les monuments des deux âges du bronze et du fer ont fourni une énorme quantité d'outils divers, qui donnent encore une haute idée de l'aptitude des nations celtiques au travail du minéral. Ce sont des épées, des haches, des fers de lance, des hallebardes, des jambards, des casques, le tout d'or ou doré, de bronze ou d'argent, ou de fer, ou de plomb, ou de zinc ; des baudriers, des chaînes précieuses destinées aux hommes pour suspendre le glaive en cuivre, *copar*, le métal le plus en usage chez les Galls pour la fabrication des épées, et aux femmes pour attacher les clefs de la ménagère : des bracelets de fil de métal tourné en spirales, des broderies appliquées sur des étoffes, des sceptres, des couronnes pour les chefs, etc. (Voir les nombreux exemples que contiennent nos planches celtico-scandinaves.)

Les Celtes avaient des meubles travaillés en bois avec assez de soin, des ouvrages d'or et d'ivoire, tels que peignes, aiguilles de tête, cuillers, dés à jouer, cornes servant de vases à boire ; puis des harnais de chevaux garnis et ornés de plaques de cuivre ou de bronze doré. Un grand nombre de vases de toutes formes, tasses, amphores, coupes. Ils avaient même des objets en verre, assez communs chez eux ; on en trouve de blancs et de colorés en bleu, en jaune, en orange. Il y a aussi des colliers de cette matière, que l'on tient pour des ornements ayant servi d'insignes au sacerdoce druidique ; on aurait distingué par ces colliers les degrés de la hiérarchie. Les Celtes, qui fabriquaient les étoffes sur une grande échelle, et s'entendaient à produire le drap de laine à tous les degrés de finesse, se montraient empressés à se vêtir des étoffes bariolées dont les tartans écossais sont un souvenir direct.

Outre la pierre et le bois que les Galls employaient dans leurs constructions, ils usaient aussi de la brique. Les Romains n'ont pas été les premiers à établir des voies de communication dans les pays kymriques ; ils y ont trouvé des cités bien peuplées, bien bâties, bien défendues, communiquant entre elles, non par des sentiers et des gués difficiles, mais par des routes régulières et des ponts. Plusieurs des chemins les plus célèbres que l'on attribue aux Romains sont d'anciens ouvrages nationaux, entretenus et réparés par les soins du conquérant.

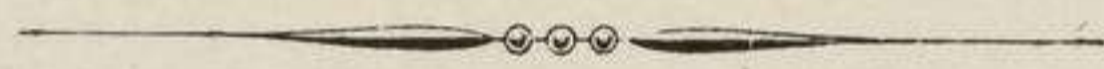
Enfin les Celtes, habiles à tant de travaux divers, et qui avaient besoin de monnaie pour leur commerce extérieur, connaissaient l'usage du numéraire trois cents ans au moins avant la venue de César. Avec la

monnaie, les Celtes possédaient encore l'art de l'écriture. Plusieurs inscriptions copiées sur des médailles celtibériennes, mais jusqu'à présent non déchiffrées, en font foi pour une époque lointaine.

Le système aristocratique était en vigueur chez les Galls, et l'esclavage existait également parmi eux.

*Figures tirées du Costume of the original inhabitants of the British Islands, par Samuel Rush Meyrick et Charles Hamilton Smith, Londres, 1815.*

*Voir le texte de cet ouvrage, et l'Angleterre, par MM. Léon Galibert et Clément Pellé, Univers pittoresque ; — L'article Irlande (histoire) Encyclopédie moderne, Didot ; — et l'Essai sur l'inégalité des Races humaines, par de Gobineau.*



EVAD PREHISTORICI